REVUE DE PARIS

REVUE DE PARIS

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1937

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

—

1937

CAL ROOM
AL LIBRARY
OF MICH.

JUL 12 1937

REVUE DE PARIS

1er JUILLET 1937

EAN GIONO	*Batailles dans la Montagne.* — I.	5
APOLÉON III	*Lettres à Madame Cornu* . . .	33
NDRÉ ROUSSEAUX	*Corneille*	50
L-H. SZÉKELY-LULOFS	« *Coolie* ». — II	74
AUDISIO, Psse M. DE BROGLIE, DE DAMPIERRE, P. ELUARD	*Anthologie 1937*	105
LBERT MOUSSET	*Paris raconté par ses rues* . . .	115
. SOUVARINE	*Cauchemar en U.R.S.S.*	137
ERNAND ENGERAND	*Le Trésor des Églises*	171
★ ★ ★	*La Chute du Cabinet Blum* . .	185
LEXANDRE ARNOUX	*Le Cinéma*	192
. ALBERT-PETIT	*L'Histoire.*	202
LBERT FLAMENT	*Tableaux de Venise*	214

JEAN POIRIER : *Parmi les Livres*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

44e ANNÉE NUMÉRO 13

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

La REVUE DE PARIS *de juillet* 1837 *groupe des études et des articles d'Eugène Scribe, Xavier Marmier, Émile Souvestre, Paul de Musset et du bibliophile Jacob. Nous extrayons du « bulletin » les passages suivants :*

« Puisque les Chambres sont closes, que la musique chôme, que Duprez n'a pas encore chanté *la Muette* ou le *Comte Ory*, souffrez que nous parlions un peu de Dieppe, quitte à prendre pour sujet, une autre fois, Baden ou Toeplitz.

» Ce serait une étude assez curieuse que celle qui aurait pour but d'analyser les différents caractères de tous ces lieux de *délices*, où s'enfuit, sitôt les premières ardeurs de juillet, toute cette société oisive, rieuse, frivole...

» ... Ce qu'il y a de certain, c'est que rien ne ressemble moins à Baden ou à Carlsbad que Dieppe et Boulogne. En France, il faut aller aux Pyrénées pour trouver l'abandon, la franchise, enfin la vie des eaux. A tout prendre, Dieppe, en cette saison, c'est Paris avec ses soirées, ses bals, ses spectacles, ses visites qu'on reçoit et qu'on rend, ses promenades à cheval et ses concerts en plein vent ; Paris, moins la chaleur étouffante et la poussière, et plus, l'Océan, qui vaut bien à lui seul toutes les plaines de Montrouge et de Clichy, les bois de Boulogne et de Meudon, et les toiles peintes de l'Opéra...

» ... Cependant, je doute que la mer eût en elle de quoi suffire aux douze longues heures dont se compose la journée à Dieppe comme à Paris. Il vient un moment où les forces de la contemplation commencent à s'émousser...

» ... Heureusement, l'administration des bains a prévu tout cela, et chaque jour, à l'heure où les ressources de l'Océan sont épuisées, où la mer n'a plus rien à vous dire, vous entendez s'élever sur la plage une vaillante musique qui vous rappelle les Italiens et l'Opéra, Rossini, Meyerbeer, Donizetti, et tous les plaisirs de l'hiver qui vous semblaient déjà si loin de vous. Cette symphonie en plein vent, au bord de la mer qui bat les graviers en mesure, vaut certes bien tous les concerts de Musard ; et d'abord le musicien qui la dirige a eu l'esprit et le bon goût d'en exclure tous ces vulgaires motifs du *Postillon de Longjumeau*, qu'il faut laisser aux carrefours de Paris ; ce sont presque toujours de douces cantilènes de Bellini ou de Cimarosa, et de ces grandes et nobles phrases de *Semiramis* et de *Guillaume Tell*, qu'on ne se lasse pas d'entendre. Hier, on a exécuté de la sorte la belle fanfare de Rossini ; et, pour que rien ne manquât à la fête, M. Aguado, pour qui le grand maître a écrit cette musique, dans ses loisirs du *Petit-Bourg*, M. Aguado l'écoutait avec recueillement, ou plutôt paraissait l'écouter, car l'expression soucieuse qui se trahissait sur la face du *noble marquis*, n'avait rien de commun avec cet air épanoui et satisfait que le rythme joyeux donnait à tous les baigneurs rassemblés sur la plage...

» ... A Dieppe, rien n'est plus rare qu'une fleur ; vous feriez le tour de tous les jardins de la ville sans trouver autre chose que de pauvres lys jaunes auxquels il ne manquerait, pour bien venir, que des soins, de la terre, du soleil et de l'eau. Madame de R... montrait l'autre soir au bal un bouquet qu'elle avait eu toutes les peines du monde à se procurer ; or, ce trophée se composait de quatre ou cinq roses pâles et chétives, et qui semblaient toutes confuses de se voir en de si jolies mains. Quant à des camélias, il n'en faut point parler ; si l'on s'avisait de demander ici des camélias, les horticulteurs pourraient répondre qu'ils n'ont jamais entendu parler de semblables poissons... »

BATAILLES DANS LA MONTAGNE[1]

C'est le livre du héros. La tragédie de sa solitude. Les personnages sont (dans l'ordre de leur entrée sur la scène du drame) :

Une Haute Vallée dans le fin fond des cantons montagnards.

Les Montagnes qui la dominent et la ferment : Verneresse, Sourdie, les Avernières, Charmade, Muzelliers, Romoles, toutes couvertes de forêts noires, et là-haut, vers trois mille mètres, des pâturages à chamois et des déserts gris.

Le Glagier de la Treille : Un gros personnage couché sur quatre sommets, laissant pendre de grosses nappes de glace comme une treille.

Quatre Torrents coulant du glacier : l'Ébron, le Sauvey, le Vaudrey et la Tialle. Ils se réunissent au fond de la vallée et coulent en un seul torrent par la fente de Milieu-Noir. Mais avant ils séparent :

Quatre villages : Villard-le-Château, sur les pentes de Charmade, à deux cents mètres au-dessus du fond de la vallée, à côté de la Tialle; Villard-Méa, dans le fond de la vallée, entre le Vaudrey et l'Ébron; Villard-l'Église, sur une butte de rocher de cent mètres de haut, entre l'Ébron, le Sauvey et le Serre dont on ne parlera pas, car il a eu dans le drame un rôle tout à fait égoïste et personnel. Il y a neuf kilomètres de Villard-l'Église à Villard-le-Château. A Villard-le-Château, il y a le temple, l'église, l'école, la mairie et le gros commerce. Sur Villard-l'Église, quelques maisons de ferme, l'épicerie de la Ticassoune, l'atelier de Biron-Furet, une chapelle désaffectée et un bloc de pierre vaguement taillée sur laquelle on a inscrit le nom du rocher de la Treille et treize noms d'hommes avec une date. Date du jour lointain où le glacier a tué ces treize hommes.

Boromé, dit Boromé le riche. Un géant à la barbe blanche, soixante-dix ans. Il a possédé pendant sa jeunesse et son âge mûr toutes les fermes du pays. Il a tout vendu à la mort de sa femme et il s'est retiré à Chêne-Rouge, la plus haute habitation de tout le territoire : « On ne l'avait pas con-

1. Le magnifique roman dont Jean Giono vient d'achever la composition est malheureusement trop long pour que la publication intégrale dans la *Revue de Paris* en soit possible. Aussi nous avons dû nous résigner à ne publier que quelques parties dont chacune représente au reste un épisode complet. M. Giono lui-même a bien voulu relier ces textes entre eux par quelques lignes de présentation (N. D. L. R.).

signée sur les cadastres habituels. Elle avait une feuille pour elle toute seule. On voyait avancer la forme de son terrain sur du papier tout autour blanc. »

Sarah, sa servante. (Mais comme elle dira à Antoine Cloche une fois, puis une autre fois à celui qu'elle aime et qui l'aime : je suis maintenant la femme de cet homme. Je suis sa femme, comprenez-vous? Et chaque fois, ni Cloche, ni l'autre ne comprendront tout de suite. Sarah est belle. Ils n'ont jamais vu une femme si belle et si calme.)

Marie, la fille de Sarah. Calme comme sa mère et toute fermée sur elle-même. Elle ne dit jamais à personne ni ce qu'elle voit, ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle sent, ni ce qu'on lui dit en secret. Elle a l'habitude de vivre seule. Elle garde le troupeau au-dessus de Chêne-Rouge.

La Pluie. On est en fin novembre et il pleut depuis juillet. Il ne gèle pas. Depuis trois mois, de Chêne-Rouge on n'a plus vu la vallée. Elle est sous les nuages. Il y pleut sans arrêt.

L'odeur de la Boue. Brusquement, un matin où Marie garde le petit troupeau là-haut, une odeur terrible de boue profonde toute remuée monte de la vallée, remplit tout le gouffre des montagnes et reste là.

Fernand Sauvat. C'est un homme couvert de boue que Marie trouve dans sa hutte ce matin-là. C'est le charpentier de Méa. Marie l'a vu plus de cent fois, mais elle ne le reconnaît pas tellement il est changé, on ne sait par quoi. Et puis cette boue! Enfin, on voit sur le bras nu de l'homme un tatouage : F. S. classe 1883, et alors elle lui demande en tremblant :

— Dites, qu'est-ce qu'il est arrivé en bas?

Il fit signe d'écouter.

Dans tout le pays de montagne on entendait bouillir comme un énorme chaudron à cochon, et le bruit roulait grassement dans tous les échos étouffés comme un chaudron qui bout dans la cheminée et le bruit des pommes de terre roulant dans l'eau bouillante réveille les corridors sonores de la maison.

A ce moment-là sonne la corne qui appelle Marie à Chêne-Rouge.

Elle veut faire descendre avec elle son troupeau et l'homme.

Il lui dit :

— Ne descends pas. Il ne faut pas descendre.

Elle pousse ses brebis dans la pente malgré tout. Mais le bélier ne la suit pas et reste près de l'homme. Elle les voit encore une fois là-haut couverts peu à peu par le brouillard « le bélier vert et l'homme vert », puis elle glisse dans un ruissellement de boue et d'herbe, et elle court vers Chêne-Rouge pendant que les arbres de la forêt s'écroulent comme un pré qu'on fauche. On ne parlera jamais plus de cet homme. Marie est silencieuse comme la tombe et d'ailleurs il n'était que l'*annonciateur de la tempête*.

Clément Bourrache. Un paysan célibataire de Villard-Méa. Il parle comme la Bible. D'ailleurs il a été délégué par le pasteur de Château, M. Charmoz, pour lire la Bible aux montagnards trop éloignés du temple.

Il lui dit :

— Tu vois, je ne peux pas parcourir la montagne, mais, toi, ne veux-tu pas me soulager de mes remords?

— Ah! a répondu Bourrache, je suis bien indigne.

Mais il tâche d'être moins indigne à son idée.

Cette fois-ci il monte à Chêne-Rouge au milieu de cette étrange colère immobile des montagnes et de l'odeur de boue à la poursuite de Fernand Sauvat. A Boromé, à Sarah, à Marie, comme la nuit est venue, il explique la catastrophe qui est arrivée en bas (il n'en connaît bien sûr que le début

et c'est ce début qu'il explique. Depuis, comme on dit, le temps a tourné, mais nous verrons tout à l'heure comme le temps a tourné).

L'Ébron ayant soudain grossi et d'une façon inexplicable a emporté la scierie de Fernand Sauvat. On ne sait pas encore si l'écroulement n'a pas englouti en même temps madame Sauvat et sa petite fille (eh oui, elles sont mortes écrasées!) Fernand est parti comme un fou dans la montagne (Marie ne dit pas qu'elle l'a vu. Oh! elle ne dira jamais rien, ni ça, ni de plus grandes choses à la fin). Bourrache a été délégué pour essayer de trouver Sauvat. Avant de quitter la vallée il a pu voir que les quatre torrents sont devenus comme des fous eux aussi gonflés plus que des fleuves, mais depuis, il est entré dans le calme des hauteurs, comme ici il n'a plus rien vu.

A ce moment, il y eut dehors comme le claquement d'une grosse corde de violon. Le bruit chanta rapidement dans les échos, puis une goutte d'eau tapa à la vitre.

Boromé et Bourrache sortent et à cent mètres de la ferme trouvent une avancée de boue. La montagne s'écroule. Dans la nuit, Bourrache et Boromé examinent à la lanterne l'épaisseur et la force du danger.

J. G.

CAMPEMENT DANS LE MARÉCAGE

I

Bourrache était parti de là-haut à l'aube et il descendait à travers la forêt. Il avait attendu le jour pour voir un peu toute cette avance de boue. On pouvait la regarder tant qu'on voulait avec la lanterne, aller d'un côté et de l'autre dans la nuit; ça n'apprenait rien, sinon que ça avait l'air têtu et que, pour le dehors, ça ressemblait à de la peau de crapaud. Avec le jour (quoique ça soit à peine du jour, ce qu'on avait eu, ce qu'on avait encore, maintenant, avec ces nuages terreux et lourds) on avait pu un peu se rendre compte. Ça n'était pas très beau. Ça avait cent soixante-quatre pas de large. En réalité, la force lente qui poussait pesamment ce ventre de boue de plus en plus loin dans le pré bâtard semblait le diriger vers le gouffre de Verneresse. A un moment donné, comme l'aube bleue était en train de faire un gros effort pour soulever les nuages, ils avaient vu presque toute la pente de Sourdie et ce fleuve de mortier suspendu sur eux avec sa charge d'arbres enchevêtrés et, en effet, ça avait plutôt tendance à appuyer vers le gouffre. Ils avaient même pu distinguer là-haut

le premier décrochement dont la déchirure avait claqué comme la nuit, une grosse corde de violon. Il y bouillonnait un peu d'eau. Ils avaient regardé sur tout l'éboulement pour voir si elle y coulait. Ils ne purent pas se rendre compte et au bout d'un moment ils entendirent le petit bruit d'un fil d'eau tombant dans l'à-pic de Verneresse. Tout indiquait bien que ça allait vers la gauche. Et Chêne-Rouge est à droite. Mais l'embêtant c'est cette masse de boue qui est entrée dans le dessouchement des sapins. Boromé a dit que c'était ce salaud de plainier qui avait fait ça. Qu'est-ce qu'il comptait faire en dessouchant ce bout de forêt? Il y en a qui ont de drôles d'idées. C'est bien le coup d'un type des basses-terres. Qu'est-ce qu'il croyait que c'était cette forêt? Un champ d'avoine? Il croyait qu'en fauchant les arbres il allait trouver dessous un champ tout prêt. De ce côté-là c'est pas très clair. Ça vient droit sur les étables. Et à cause de ce garçon la terre n'est pas solide. D'hier soir à ce matin ça a fait trois pas. Au milieu de la nuit ils avaient commencé à creuser une tranchée en biais inclinée vers la gauche, tracée à cinquante mètres au-dessus des étables. Ils avaient sondé avec des tringles de fer :

— Tiens, viens voir ici.

Boromé approcha la lanterne.

— Appuie un peu, toi.

Boromé posa la lanterne dans l'herbe. Il essaya d'enfoncer plus profondément la lardoire. Elle devait avoir touché le rocher. Il la retira et mesura l'épaisseur.

— Ça serait bon, dit-il, c'est à presque un mètre. Ça a l'air solide. Moi, là-bas, je suis encore dans le mou.

— Voir ce que c'est, dit Bourrache, attends, donne.

Et il enfonça la lardoire comme il aurait enfoncé le couteau dans la gorge d'un porc, comme dans le ventre d'un porc sauvage. Il était crispé de toute sa force sur la poignée de la lardoire, ayant retrouvé un petit rire sauvage, venu de loin.

— Je touche.

Il remua l'arme dans la blessure. Il la retira.

— Éclaire voir.

Il cueillit le petit morceau de terre blanche qui était restée à la pointe du fer. Il l'écrasa dans sa paume.

— Ça a l'air d'être du grès, dit Boromé.

— C'est du grès blond.

— L'affaire est bonne.

— Il me semble.

— Moyennant qu'on retrouve cet os-là dans toute la bonne direction.

Et Boromé traça du doigt dans la nuit une ligne qui protégeait ses étables. Ils étaient allés chercher des branchettes de tremble dans la grange et ils avaient peu à peu fondé et piqueté tout le tracé de cet os de grès. Il dessinait exactement la forme d'une faucille avec son manche. Et on était à peu près sur le bord. Il s'annonçait comme un os épais. Comme l'os de l'épaule dans un bœuf. Sous à peine un mètre de terre. Par rapport à cette grande faucille et à son manche qui se dessinait assez bien dans l'aube grâce aux feuilles sèches des rameaux de tremble, les étables étaient à quarante ou cinquante mètres derrière, à peu près à l'endroit où se serait trouvée la virole.

— Et d'ailleurs, dit Boromé, quand ils ont bâti Chêne-Rouge ils ont dû se rendre compte de ça, et tout cet os doit continuer sous les bâtiments.

— Alors maintenant, allons-y.

Tu ferais mieux de te reposer un peu, toi qui es en montée depuis deux jours.

— Je n'ai pas plus envie de dormir que toi de danser.

Ils avaient commencé à creuser le fossé sur tout le parcours de la faucille. Il avait un mètre de large. Le côté vers la boue était taillé en biseau. Le ventre de boue était à ce moment-là à une vingtaine de mètres au-dessus. Ils avaient planté devant une grosse branche de tremble. Ils rejetaient la terre du côté des étables. C'était bien un os de grès blond en bas fond. Solide. Dans un mètre, des fois cinquante centimètres de terre facile et qui s'arrachait comme des lanières de lard. Quand le jour essaya d'éclairer, ils avaient déjà creusé le manche de la faucille et un peu de la lame. C'était déjà très bien. Mais la grosse branche de tremble avait été traversée et presque à moitié recouverte. Mais d'un autre côté, c'est à ce moment-là qu'ils entendirent l'eau tomber dans le gouffre de Verneresse et, autant qu'on pouvait savoir, cet os de grès était bien un bon os d'épaule sur lequel on devait pouvoir compter.

— Je suis obligé de te laisser, dit Bourrache.

— Alors, bonne chance, dit Boromé.

— Bonne chance à toi.

Devant la ferme, la porte était ouverte. Ça sentait la soupe. Il entra. Marie dormait, la joue écrasée contre le bois de la table.

— Crois-tu que je peux lui porter la soupe, dit Sarah?

— Attends, dit-il, il viendra bien quand ce sera son heure. Mais donne-m'en un peu, tiens.

Il mangea sa soupe avec tant de force que le sac dont il s'était déjà harnaché en tremblait derrière son dos. Il était penché à pleines épaules sur sa grosse assiette. Il s'essuya rudement toute la barbe et soupira.

— Au revoir, Sarah. Ne t'en fais pas. Je crois qu'ici dessus vous pourrez tenir, comme il a été écrit, jusqu'au moment où l'ange s'éloignera, traînant ses ailes ferrées le long des corridors célestes. Au revoir, Sarah.

Maintenant il descendait à travers la forêt.

Pendant toute la matinée il traversa le nuage. Il descendait en droite ligne comme un fil à plomb sans se soucier ni des chemins ni des pistes de traînages; il se laissait tomber carrément dans les pentes les plus raides, embrassant les arbres de droite et de gauche, se lançant de l'un à l'autre, se recevant en bas d'un coup sur ses gros jarrets, avec toujours le geste de se frotter la barbe avec ses poings comme un écureuil qui mange des faînes. Il sautait et il repartait; son poids l'emportait. Boulé un peu en avant, la tête dans les épaules avec le même appétit que pour la soupe, il s'enfonçait à travers la forêt, à travers le nuage sombre dans le craquement de sa veste de cuir. Enfin, loin dessous lui il vit que le nuage s'éclaircissait entre les troncs d'arbres. Il était à peu près midi et demi à sa montre. Il devait se trouver dans cette Verneresse presque perpendiculaire qui, d'en bas, ressemble aux jambes de dieu assis sur son trône. Il tomba là-dedans à toute vitesse dans la rainure d'un petit torrent dont il écrasa l'eau noire et les pierres, suivi d'un ruissellement de pierraille et de boue. Il se reçut encore en bas, d'aplomb et solide, mais enfoncé dans la terre molle jusqu'au-dessus du soulier. Il regarda sa montre. Deux heures. Il s'était un peu trop déporté

vers la droite. Impossible de rectifier. Sur la gauche c'était la profondeur entre les genoux de Dieu où coulait l'Ébron. Il l'entendait gronder faiblement. Alors, quoi, il s'était un peu trompé. Au lieu d'arriver en face de Méa entre l'Ébron et la Tialle, il allait arriver en face du Serre, en face de Villard-l'Église, entre l'Ébron et le Sauvey, du côté de la catastrophe de Sauvat. Les eaux avaient dû se calmer. Ils avaient dû se faire le pont. Il passerait par Méa. Il fallait reprendre le fusil chez Barrat. Dans une heure à peu près il sortirait du nuage et il verrait la vallée. Il tira en avant, se méfiant à la fois de sa droite et de sa gauche. Cette profondeur du nuage était plus claire et se déchirait entre les branches nues des fayards. Un peu de pluie commença à claquer sur sa veste de cuir. Il marcha lourdement dans un pré tout juteux, à peine en pente. Il traversa un bois de fayard. L'eau coulait sous les feuilles mortes. Il se laissa tomber le long d'un pierrier. A chacun de ses grands pas ses souliers creusaient des trous qui se remplissaient d'eau claire. Il traversa une pâture, glissa au milieu d'érables et de trembles, fit trois sauts dans des rochers en appuyant sa main sur des dos de grès, creva les bras hauts des taillis de framboisiers. Trois heures et demie.

Il renfourna sa montre sous sa ceinture de laine et il se pencha encore plus vite en avant. Il entendait chanter des cascades. Il dévala une longue pente de prés bourrus; l'eau giclait autour de lui. Il courut dans une glissière de glaise, arriva dans un abatage d'arbres, sauta des troncs écorcés, ouvrit la porte d'une cabane de branchage, frotta son briquet. Il entendit miauler un nid de belettes au fond du bûcher. Il courut dans la coupe entre les arbres clairsemés. Il sauta un talus, tomba sur une route, marcha jusqu'en vue du tournant, obliqua à gauche, sauta dans la forêt, glissa dans la pente, se retenant aux branches et aux buissons, suivi d'une violente odeur de sève marigot. Il retomba sur la route, la suivit en sens inverse, le temps de prendre sa longue cadence de pas régulier. Le sac dansait sur ses épaules; son gobelet de fer sonnait en tapant régulièrement sur une boîte de conserve. Il finissait de traverser le nuage. Il était au bas de Verneresse sur la jambe droite de dieu, sur un chemin qui serait comme la lanière de sa sandale; juste un peu plus haut que la cheville.

L'eau chantait de tous les côtés et dans les talus, faisait trembler les bardanes comme du vent. Il arriva dans la grande prairie entourée de rochers. Il abandonna le chemin, marcha silencieusement dans le pré, traversa le chemin en trois pas sonores, entra dans le pré, retrouva le chemin, entra dans le pré, abandonna le chemin résolument et plongea à pleine course dans la dernière courbure de la cheville de Dieu. Il sentait que la pente s'amollissait lentement devant lui. Il traversa une mince lisière de fayards craquants. Il se retint à une branche. Il venait de sortir de la forêt et du nuage. Il essuya ses sourcils pleins de pluie et de sueur. Il lâcha la branche; il l'entendit frapper des feuillages; il fit quelques pas en avant pour être au clair. Il souffla. Quatre heures. Toute l'épaisseur des nuages et des forêts était maintenant au-dessus de lui. Il pleuvait et le temps était sombre. A travers la pluie il vit l'autre montagne en face avec ses murailles extraordinairement vertes, plus vertes que d'habitude, avec leurs sapins lavés, gonflés de cette sauvage fraîcheur d'ici dessous qui sentait la sève et l'herbe. Mais on pouvait à peine distinguer le fond de la vallée. Il n'était pourtant pas très bas là-dessous, mais il était uniformément couleur de plomb. Jamais de la vie il n'était comme ça, plat et silencieux. Silencieux parce qu'à part une sorte de gargouillement qui avait l'air d'être partout, qu'est-ce qu'on entendait? Presque rien, même pas le bruit des torrents; enfin, à peine. Comme si, au lieu de couler dans des rochers, ils coulaient dans de la soie et de la mousseline. Cette couleur de plomb faisait drôle! Ça avait l'air d'être aplani partout. Le jour baissait vite. On voyait Château sur son rocher, immobile, entouré de ce plomb qui le cernait étroitement à la hauteur des greniers de Pierre-le-Camard. Ayant presque recouvert ces greniers jusqu'à la limite des grandes toitures de chaume. Autant qu'on pouvait juger parce que c'était loin à travers la pluie. De la cerisaie il ne restait plus rien. De Méa presque rien; une frisure noire avec le dessin de la rue. De grandes ombres marchaient à travers la vallée, debout comme des personnes humaines, faites de pluie et de soir; leurs pas s'enfonçaient dans ce parquet de plomb, laissant de grandes traces qui blanchissaient, s'élargissaient, s'effaçaient.

Dieu sauveur! Il ne fallait rien dire contre le nuage, ni contre la pluie, ni contre le soir. Le nuage était là-haut dessus et la pluie n'était pas si forte que ça pour empêcher de voir à travers. Elle n'était pas serrée du tout. Elle était bien éclaircie au contraire cette pluie qui ne tombait pas en taillis mais se dressait comme une futaie avec des arbres d'eau, à travers leurs avenues bleues, drus et droits qui laissaient bien voir. Rien qu'en bougeant un peu la tête de droite à gauche. Pendant que les grandes ombres marchaient sur ce plomb mou, poussant devant elles des rides qui élargissaient de grands cercles jusqu'à la fourrure des bords. Bougre! C'était sans doute une sorte de brume, car on ne voyait pas l'Ébron, ni la scierie de Fernand; on ne voyait pas plus ni le Sauvey, ni la Tialle, ni le lointain Vaudrey là-bas, derrière Château, ni les grands vergers de poiriers. Peut-être en regardant bien, car il y avait à certains moments, entre les passages de la pluie, quelque chose de sensible juste à ras de ce plancher de brumes. D'ici ça ressemblait à un dos de mouton noyé avec sa laine qui émerge de l'eau comme une île fourrée de sureaux fleuris. Ça devait être les vergers engloutis. On voyait aussi dans le fond une sorte de longue belette qui passait le long de la montagne d'en face, juste au pied, contre la fourrure des bois. Ça devait être le Vaudrey. Non pas que ce soit exactement sur sa route, mais ce long dos jaune qui houlait souplement sans bruit au ras des bois avait bien l'air d'être du même poil que cette eau lourde descendue des crassiers montagnards.

La nuit venait. Elle avait déjà caché tout ce côté de Villard-l'Église et du Serre. Plus moyen de voir une seule habitation d'homme. Villard-le-Château sur son rocher redevenait du rocher. Bourrache commença à descendre lentement se balançant sur ses hanches. Il avait allumé une pipe. Il tirait durement sur le tabac humide. Ses pas dans l'herbe ne faisaient pas de bruit. Il n'y avait que le claquement régulier de ses lèvres et la petite bouffée de fumée qu'il soufflait. Même... quoi...? Il n'y avait pas de bruit et rien ne bougeait, sauf lui qui se balançait lentement, d'un pas sur l'autre, et le petit bruit de ses lèvres qui claquaient en s'ouvrant sans lâcher le tuyau de pipe; et le bruit de sa barbe gonflée d'eau qui s'égouttait sur sa veste de cuir. Même qu'il fallait aller lentement, regardant ça en bas

dessous en écrasant de temps en temps la pluie dans ses sourcils, avec son poing, comme un ours qui se déglue. La solitude et le silence; et lui qui descendait lentement le pré en fumant la pipe. Le long de cette dernière courbe amollie qui est comme le pied de Dieu posé sur la terre. Au bas du pré, il retrouva le chemin et il le suivit, qui filait de biais dans l'ombre. Il avait pris sa lente marche de fenaison pour aller d'un champ à l'autre, quand il n'est pas nécessaire d'aller vite, mais de bien réfléchir en marchant. Il entrait de plus en plus profond dans une combe étroite, dans des pentes d'herbes hautement cernées de sapins plus noirs que la nuit. La solitude était complète. Le chemin coulait en ondulant le long d'un défilé d'herbes et d'arbres et à travers la nuit luisait ce vert profond des feuillages humides. Bourrache renifla le creux de sa main. Il y avait une odeur d'entrailles de poisson, mais pas sur sa main comme il l'aurait cru. Il fouilla dans la poche de son pantalon pour voir s'il n'y avait pas là-dedans des écailles ou bien des vieilles joues de truites parce qu'il fourrait les poissons dans sa poche en pêchant. Mais ça n'était même pas le pantalon qu'il mettait pour la pêche. Il y avait pourtant une odeur d'entrailles de poissons et de marécage, une odeur d'eau immobile et même d'assez grandes eaux, car peu à peu on comprenait que l'odeur occupait un large espace, comme le suint au-dessus d'un grand troupeau.

Il continua à descendre le chemin. Rien qu'en s'appliquant sur ses yeux, la nuit allumait dans la combe de grandes plaques de verdures trop vertes et trop tout d'un coup lumineuses pour être véritables. Elles s'éteignaient et il se remettait à onduler dans la nuit comme sur un dos de lézard, le long des pentes de la combe comme la trace des allumettes de phosphore quand on les frotte contre le mur. Cette verdure extrêmement puissante des murailles de la forêt flottait encore en lambeaux devant ses yeux. Il faisait de plus en plus frais et humide. Il entra dans le dernier détour, plus noir de nuit que les autres. Il arrivait au fond. Brusquement il s'arrêta. Il venait de mettre les deux pieds dans l'eau froide. Elle le serrait fortement au-dessus du genou. Il fit un pas en arrière. La prise de l'eau glissa le long de ses jambes. Il regarda derrière lui. C'était la nuit noire sans profondeur. Il regarda à ses pieds. Il vit cou-

rir un reflet puis s'aplatir une plaque de plomb gris. Il la vit peu à peu s'élargir. Elle monta presque jusqu'à la hauteur de ses yeux. Là, une ligne droite la séparait de la nuit noire. Il savait qu'il était à peu près à cent mètres de la petite ferme de Rodolphe Moussa.

Il appela :

Sa voix frappa sur une chose plate, sauta deux fois et s'éteignit.

— Ah! Clément, dit-il, il s'agirait de savoir un peu si ce machin-là est large ou bien s'il est haut.

Cette masse grise était en effet arrêtée par la nuit juste à la hauteur de ses yeux. Il appointait tant qu'il pouvait son regard, essuyant quatre ou cinq fois ses gros sourcils avec ses poings comme il en avait l'habitude. Il étendit le bras devant lui et ne rencontra rien. Il fit un pas et entra dans l'eau jusqu'aux genoux.

— Ah! dit-il, ça c'est des blagues.

Il fit encore un pas : l'eau monta jusqu'à ses cuisses et toucha ses mains (car il était entré là-dedans bras ballants, comme un ours, la tête boulée dans les épaules).

— Eh! dit-il, en se souvenant qu'il avait son briquet dans la poche de son pantalon, je l'ai noyé.

Il se fouilla. La poche était pleine d'eau.

— Reviens voir.

Il retourna sur le chemin sec.

— Ça serait peut-être le ruisseau de Rodolphe qui a gonflé.

Il n'y avait pas le moindre bruit d'eau coulante.

— Sauvagerie! Monte un peu par le côté le long du bois de sapin.

Là il était complètement sorti du vallon. Il n'y avait qu'à descendre droit dix mètres, et il était dans la vallée. Dans une éteule de seigle, puis un petit chemin qui tournait à droite entre des haies. L'éteule craqua sous ses souliers. Le pas d'après il entra dans l'eau jusqu'aux genoux.

— Sacrée sauvagerie!

Il recula. Il était de plus en plus boulé tout entier et ramassé dans ses gros os; il entendait claquer les muscles de ses épaules de chaque côté de sa tête. Il ouvrait et fermait ses larges mains. Une tiédeur montait de l'éteule. Ici, il était plus directement devant cette barrière de plomb. Peu à peu le sou-

venir vert de la forêt s'en alla de ses yeux. Il commença à apercevoir quelque clarté dans la nuit. C'était une eau plate. Elle arrivait là jusqu'à ses pieds, et puis, à partir de là, elle avait l'air de s'étendre partout uniformément sous la nuit, étalée sur tout le fond de la vallée immobile, sans un bruit, sauf le léger grincement qu'elle avait là dans l'éteule en frottant cette brosse du seigle fauché. Il s'essuya les sourcils, appuyant durement son front sur ses poings, écrasant des lumières rouges dans ses yeux. Un coup de vent souleva la voix de la vallée : un ah! sombre et long, prolongé d'échos, puis le gloussement lointain d'un éboulement dans de l'eau profonde. Sauvagerie! La pluie passa à côté de lui sur ses pieds de laine, fit le tour, frappa doucement dans la forêt, sur la peau tendue de toutes les feuilles sèches, puis, tout d'un coup, elle se mit à danser sur les eaux, dans le bruissement de ses jupes de soie. Toutes les forêts prononcèrent à la fois un long mot disant que là et là et là-bas les longs échos sonnaient pour les poissons dans les sombres trompes des bois!

Sauvagerie! Il s'agirait peut-être de savoir quoi? pourquoi? où ils sont passés, eux tous!

Il entendit un petit crépitement de voix humaines et il regarda en l'air parce que ça ressemblait à un chant d'oiseau. Pourtant c'était sur l'eau plate. Une flamme s'alluma qui s'échevelait et courait d'un côté et de l'autre sur un petit espace. Pas très loin de l'éteule de seigle, et même, d'un coup, elle fit une soudaine lueur qui éclaira brusquement une étendue d'eau rose, des haies, quelques arbres qui émergeaient brusquement, la barbe raide de l'éteule; pendant que les bonds d'une énorme forme noire luttaient avec la flamme dans des cris d'hommes et de femmes. Puis tout s'éteignit. Un gros corps plongea dans l'eau et se mit à nager. Ça venait par ici. Il était complètement boulé, serré dans la masse de ses os, les bras pendants, les épaules lourdes, penché en avant, caché dans l'ombre, prêt à bondir, ses gros souliers creusant doucement l'éteule pour s'assurer solidement d'aplomb, ses mains largement, largement ouvertes. Ça s'approchait. Il n'eut pas le temps de bouger. Un bloc de nuit jaillit de l'eau, passa près de lui en hennissant, le fouettant de sa queue mouillée. Une odeur de peau de cheval, le claquement d'un bridon, un galop

qui s'étouffa dans les prés. Il n'avait pas bougé. Ses mains étaient encore ouvertes. La flamme s'alluma. Une petite voix lointaine appela :

— Oh! Coquet!

Il entoura sa bouche avec ses mains.

— Oh! Rodolphe!

La petite voix revint; avec un grand espace tremblant entre chaque mot.

— Qui est là?

— Bourrache.

Il entra dans l'eau. Elle lui monta jusqu'au ventre. Il s'avança de l'endroit où il voyait bouger contre la flamme l'ombre de la haie noyée. L'eau baissa jusqu'à ses genoux. Il traversa la haie. Il sentit le chemin sous ses pieds, l'eau baissa jusqu'à ses mollets. Il traversa l'autre haie; l'eau monta un peu plus haut que son ventre. Il marchait dans un pré. Il voyait la flamme devant lui entre deux arbres. L'eau toucha sa poitrine. Elle était froide comme de la glace. L'eau toucha ses épaules. Il l'écartait avec ses bras. Elle ne bougeait pas. Elle sentait la boue et la truite. Il entendait glouter des bulles d'air partout autour. L'eau toucha son cou; puis elle se mit à baisser le long de lui et il émergea près des arbres.

La voix appela encore :

— Oh! Coquet!

— Oh! Rodolphe!

— Mais qui est là?

Il y avait maintenant un feu hautement embranché et il pouvait voir une sorte d'île basse, ronde comme un dos de bœuf. L'eau qui l'en séparait paraissait moins profonde : il en voyait émerger des chapeaux de ruche et l'extrême pointe d'une haie de buis qui frisait l'eau. Il devait en avoir jusqu'au ventre. Il entra là-dedans. Oui. Il suivait la haie. Il cria :

— Bourrache!

Un homme était debout près du feu. Il y avait peut-être encore trois ou quatre mètres.

— Mais qui es-tu, dit l'homme?

— Sauvagerie! Je te dis que je suis Bourrache!

Il monta sur la petite butte pendant que les grandes poches de sa veste de cuir coulaient comme des ruisseaux.

— Quoi? Rodolphe, alors qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a? Alors quoi, qu'est ce que tu fais? Où es-tu?

Il lui tapait sur l'épaule avec sa grosse patte d'ours.

— Quoi? Je ne sais pas. D'où viens-tu, toi? Oh! Bourrache! Je n'en sais rien. Alors quoi? Mon mulet vient de s'échapper. Il monte dans le pré, là-haut au-dessus du seigle.

— Enlève ta veste. D'où es-tu passé?

— Je suis venu droit. Laisse faire.

— Il y a beaucoup d'eau.

— Près des saules j'en ai jusqu'au cou.

— Enlève ta chemise, tords-la. Donne. Mets-la là-dessus.

— Il pleut.

— Ça va toujours un peu sécher, attends.

— Tu es seul?

— Non. La mère est là-dessous.

— Où?

Sur l'autre pente de l'île où il y avait un peu d'abri entre deux ou trois caisses et un cheval qui grelotta tout d'un coup avec un gros bruit en faisant sonner son harnais.

Une vieille voix de femme s'éleva.

— Il vaudrait mieux être morte.

L'eau plate assourdissait les mots.

— C'est vous, Marianne?

— Oui.

— Ah! mes pauvres enfants, dit Bourrache, ça alors, c'est un gouffre d'amertume! Mais qu'est-ce que vous faites-là, vous deux au milieu de l'eau?

— Où veux-tu aller?

— S'en aller.

Il montra vaguement la nuit du côté du Serre et de Villard-l'Église.

— Il n'y a plus que de l'eau.

On entendait les barres de pluie drue qui marchaient dans la nuit en faisant résonner de larges espaces aquatiques.

Bourrache avait enlevé ses pantalons pour les tordre, les secouer, les faire sécher près du feu. Il était nu, accroupi, toujours entassé dans lui-même, couvert de touffes de poils blancs, grattant sa poitrine avec ses deux grosses mains, balançant cette large toiture de ses épaules, pendant qu'il regardait len-

tement de gauche et de droite cette nuit qui, dans la lueur des flammes, verdissait comme une impénétrable forêt.

— Nous sommes pires que des bêtes, dit la vieille femme dans l'ombre.

— Surveillez le cheval, vous, au lieu de dire.

— Alors, dit Bourrache, l'eau est partout?

— Je n'ai pas pu voir loin, il y a eu de la brume tout le temps, mais je crois que oui, plus rien ne parle. D'où viens-tu, toi?

— De Chêne-Rouge.

— Tu n'as rien vu d'en haut?

— A un moment oui, et si c'est de l'eau ce que j'ai vu, elle est partout. Comment c'est venu?

— Hier soir. Le mur s'est fendu. J'ai crié : « Oh là! ». Une pierre est tombée sur la table. On a couru dehors. Je suis allé voir. La terre coulait derrière la maison. Elle poussait contre le mur. La maison s'est couchée.

— Elle s'est couchée?

— Oui, doucement. Çà c'était à peu près le matin. J'ai fouillé là-bas dedans, j'ai pris ce que j'ai pu. Le cheval était sorti seul, le mulet aussi.

— Et l'eau?

— Elle était là tout de suite. En même temps. Elle monte.

— Elle monte?

Il prit une planche allumée.

— Viens voir. Tu vois, j'avais marqué.

Il avait planté une branchette de bouleau.

— Juste au ras. Et maintenant elle est dedans. Attends, je la recule.

Bourrache retourna, s'accroupit près du feu.

— Oui. Et ça vient d'où?

— Je ne sais pas. Ce matin, le brouillard tenait là devant tout le grand espace. Mais je voyais à peu près la grange du Politou. Elle avait de l'eau jusqu'au chaume. Après elle s'est mise à naviguer.

— Qui?

— La toiture.

— Quel sens?

— La pente du Vaudrey.

— On n'entend plus ni le Vaudrey ni les autres.

— Ils doivent être engloutis sous les eaux, travaillés dessous, autrement, pourquoi ça monterait? Et puis, précisément de ce côté-là où doit passer l'Ébron, presque en même temps il y avait un arbre qui se promenait sur le large, enfoncé droit dans de l'embrouillement de broussaille. Un sapin. Il a filé dans le brouillard. Je l'ai vu et je l'ai vu, puis il était par là-bas du côté du Serre; puis...

— Et le Politou?

— J'ai appelé, mais rien.

— Alors, ceux de Méa...

— Je te dis que je n'ai plus rien entendu. Le grand silence tout le jour, jamais rien. Juste cet arbre qui passait là-bas au large.

Personne.

Quand tu es sorti de l'eau je ne te reconnaissais pas.

Bourrache tourna vers lui ses gros yeux.

— J'ai faim, dit-il, en ce moment j'ai faim.

— Tu as un couteau?

— J'ai le mien.

— Alors viens.

— Où?

— Juste là derrière. Ça m'a écrasé une chèvre quand le mur s'est couché. Tout à l'heure elle était encore hors de l'eau, viens.

— Attends, je mets ma veste.

— Laisse-là sécher.

— Elle est en cuir, dedans elle est sèche. Cette pluie m'a refroidi le ventre, sans quoi j'allais jusqu'à demain sans manger.

— Si on voulait de la viande, il y en aurait là-dessous.

Rodolphe montrait, échouée contre l'îlot, une toiture de bois dans un écroulement de murs.

— Il y a le veau là-dessous. Il y est resté.

— D'ici un jour ou deux il va pourrir.

— Oh! dit Rodolphe, un jour c'est long. Tiens, elle est là.

La chèvre n'émergeait plus que de tout son arrière-train. Une corne fine comme la pointe d'un épi sortait de l'eau. Un goudron de sang flottait entre les pierres. Bourrache ouvrit son couteau. Il s'agenouilla près de la bête. Il lui écarta les cuisses.

— C'était une bonne laitière.

— Une fille d'or, dit la voix de la vieille femme.

Il fendit la peau près des mamelles. Du lait bourbeux poissa le couteau. Il l'essuya dans les poils, pesa sur la cuisse, fit craquer l'os, trancha les tendons, la chair, la peau.

— On prend l'autre aussi?

— Prends.

Il coupa l'autre cuisse.

— Il faudrait l'enlever de là, maintenant. Elle pourrira plus vite que le veau.

— Si l'eau avait seulement un peu de courant.

— Elle en a, regarde.

Le lait et le sang se tordaient lentement sur l'eau en direction de la nuit verte.

Ils poussèrent la chèvre hors des pierres; elle commença à flotter, puis à s'en aller dans le sang qui s'élargissait autour d'elle comme un pelage magique.

— Hommes du diable, dit la vieille femme.

Elle frappait la terre avec son poing. Ils retournèrent près du feu.

— Taisez-vous, dit Rodolphe, en passant près de l'abri, et donnez-moi le trident.

Ayant écorché la cuisse de chèvre, ils la présentèrent à la flamme, au bout de la fourche de fer. La pluie grésillait sur la viande en train de rôtir.

Ils avaient cassé la cheville et jeté le sabot; l'os de la jambe commença à brûler.

— Pardonnez nos offenses, dit-il, je ne peux guère attendre.

Il retira la fourche du feu et mordit dans la viande à peine cuite. Un peu de sang coula dans sa barbe. Il remit la fourche au feu.

— Tu me donnes faim.

La vieille sortit de l'abri et s'avança.

— Je n'ai guère pensé à manger, dit Rodolphe, mais tu me donnes faim.

— Vous êtes comme des loups, dit la vieille.

Bourrache releva ses sourcils, découvrant ses gros yeux paisibles couleur de violette.

— Le corps réclame, Marianne.

Il tapa sa poitrine avec son poing. Il mâchait durement. Il retira la fourche et coupa avec son couteau une longe de viande déjà cuite.

— Tenez, Marianne.

Elle avança sa main sèche. C'était une vieille femme droite et maigre dans les épais jupons noirs. Elle se mit à sucer la viande entre ses lèvres de bois.

— Donne-m'en un bout, dit Rodolphe.

Bourrache cassa l'os sur sa cuisse nue.

Maintenant c'était cuit.

— Plus mangé depuis ce matin.

— Descendu d'un trait de là-haut?

— Oui.

— Bonne marche.

— Le monde est fait pour courir. Pas rassuré sur tout ça ici. Languissais de voir le fond. Je l'ai un peu vu tout à l'heure. Tout couvert de plomb.

— L'eau?

— Je crois.

— Jusqu'au Serre?

— Au delà.

— Savoir pourquoi?

— Défaut.

Il mâcha longuement dans sa barbe noircie de graisse charbonnée.

— Défaut d'écoulement dans les gorges au delà de Château.

— Ça va si loin que ça?

— Au delà même, et de la cerisaie, et plus loin. Je croyais que c'était du brouillard.

— Je me suis demandé, — dit Rodolphe, mais il venait de se réveiller tout affamé, avec un grand creux dans les boyaux, et il mangeait de toutes ses forces, étonné de retrouver comme ça l'espérance avec ce jus de chèvre cuite qui coulait dans son gosier, — je me suis demandé où ça allait. Je n'ai pas cessé de regarder de tout le jour. Rien. A part cet arbre qui passait raide comme un arbre planté. Je me suis demandé s'il ne restait plus personne. Je me suis dit : « Alors, c'est la fin du monde? Alors, quoi, où ça va comme ça? » Et je t'ai dit, il s'enfonçait doucement dans le brouillard comme si maintenant

c'était l'habitude. Et je me suis dit : « Faudrait que tu voies par-delà travers; ah! bigre, j'avais beau, pas possible de voir plus loin que chez Politou. » Et puis voilà que ça s'en va aussi. Ah! Non! Alors j'ai dit : « Ah! Non! Alors quoi, plus rien? Alors il ne reste plus rien tout autour? Plus rien. » Il n'y avait plus rien. La toiture de Politou qui s'en allait là, comme un bateau! Et puis alors plus rien, ni à droite, ni à gauche, rien que nous deux ici dessus, la mère et moi, et le mulet, et le cheval. Attention au cheval, mère!

Elle fit claquer ses lèvres de bois du côté de l'ombre et le cheval s'approcha lentement avec ses gros pas paisibles.

— C'est plus affectueux, dit Rodolphe.

La bonne tête basse apparut à côté de la mère. Le cheval ouvrit les yeux pour regarder le feu.

— C'est d'une plus grosse affection que les mulets et tout le reste. Tu parles qu'il mange la viande. Il doit avoir faim lui aussi.

Il lui donna un bout de viande. Le cheval la renifla en découvrant ses dents plates, puis le bout de son museau s'avança comme un doigt noir et il le prit.

— Il n'a plus rien mangé depuis hier.

Le cheval mâchait la viande entre ses dents jaunes. Il avait retroussé ses babines le plus haut possible et, de temps en temps, il secouait la tête, comme s'il faisait quelque chose de défendu, mais il mâchait soigneusement. Il n'osait pas avaler. Il bavait une salive rousse.

Il avala la viande. Il resta stupide, immobile, l'œil fixe avec des lueurs méchantes dans ses yeux roux qui reflétaient le feu, au-dessus de sa mâchoire aux longues dents sur lesquelles ne s'abaissaient plus les babines. Il baissa la tête vers ce qui restait de viande crue.

— Plus rien, dit Rodolphe, plus rien tout autour. Seuls. Pas un bruit. La solitude. Seuls.

— Sauvage! dit la mère — elle frappa le cheval derrière l'oreille à coups de poing — tu vas manger de la viande, toi maintenant, abandonné de Dieu!

— Ça n'est pas vous en tout cas qui pouvez juger les occupations du Seigneur, Marianne!

Bourrache fouilla ses poches de veste.

— J'ai du tabac mouillé, tiens — il en donna un creux de main à Rodolphe. Lui il fit une boulette de tabac entre ses doigts et il la mit dans sa bouche pour chiquer.

La pluie était fine comme une toile d'araignée. Elle fumait en vapeur au-dessus du feu. Des bruits profonds marchaient sur les eaux.

— Et pourquoi l'eau monte?

— Je ne sais pas, dit-il. Je me demande. Il y a quelque chose de perdu. Depuis un moment, dit-il ensuite, je regarde là-bas en face. Il me semble qu'il y a une clarté dans mon œil.

C'était un peu au-dessus des eaux, très faible, une flamme qui essayait de se débrouiller des ténèbres et palpitait comme une respiration vivante.

— Tu la vois, toi?

— Je vois comme un sang.

— C'est pas dans ton œil?

— Non, je l'ai frotté.

— Alors, ça existe.

— Oui, c'est en l'air.

Bourrache s'était dressé. Il s'avança jusqu'au bord de l'eau. Les bras pendants, il ouvrait et fermait ses grandes mains. Il pétrissait la boue avec ses pieds nus.

— Non, dit-il, c'est sur les eaux et ça ne bouge pas.

— De quoi as-tu peur?

— Je croyais que c'était la comète, mais non. C'est Villard-l'Église.

Il pointa son doigt dans la nuit.

— C'est Villard-l'Église. Ils sont là-bas. Ils font du feu. Il y en a là-bas. Regarde voir.

Une flamme plus claire perça la nuit, puis baissa.

— Rodolphe, dit-il, il faut y aller.

— Oh! c'est la nuit, dit Rodolphe. On ne sait pas où on va. Je ne sais pas nager.

— Moi non plus. Mais il n'y a que deux kilomètres et le plus que j'ai eu d'eau c'est jusqu'au cou. Il faut suivre le chemin, tâcher de retrouver la crête du champ de Bernard. Ça nous mène devant en plein. On se débrouillera, Rodolphe! Ah! si tu veux, attendons le matin, on verra peut-être alors. Mais allons-y. N'attendons pas que l'eau soit plus haute. Alors

on serait séparé de nos semblables. Qu'est-ce que tu veux faire, Rodolphe? Rester ici? Tu ne peux pas. Tu n'as rien. Qu'est-ce que tu fais ici dessus? Tu es seul. Qu'est-ce que tu veux faire? Aller du côté de ton mulet? Qu'est-ce que tu deviendras? Qu'est-ce qui se passe maintenant? Qui le sait? Il ne faut pas avoir peur. Il ne faut pas avoir de fierté non plus. C'est trop gros. Crois-moi. Écoute-moi quand je réfléchis. Tu me connais. Attendons le matin, mais viens.

— Ça peut se faire, dit Rodolphe.

— Ah! oui, dit Bourrache, écoute-moi. C'est la première nuit, nous sommes entourés d'un grand mystère et déjà le silence nous conseille mal. Oh! quand on peut savoir où se trouvent les autres seulement, tout redevient domestique et on a encore envie de se passionner. Mais, dès que ta respiration est seule au milieu de toutes ces choses qui vivent sans respirer, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse? Tu comprends Rodolphe, c'est moi qui te le dis. Qu'est-ce que tu comptais faire?

— Je n'en sais rien. Qu'est-ce que tu veux que je sache, moi? Tu sors de l'eau et de la nuit, Bourrache. Tu me demandes ce que je comptais faire. Je ne sais pas. Je suis ici dessus depuis hier soir. Je regarde. J'écoute. Qu'est-ce que tu crois? Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'on peut faire contre ça ?

— On est des créatures de Dieu, Rodolphe.

— On est des créatures dans une saleté terrible. Tu veux comprendre quelque chose à ça, toi?

— Je m'en fous, Rodolphe, moi demain matin je serai dans cette [illegible]-là. Peut-être jusqu'au cou, peut-être par-dessus la tête. Et si j'en ai par-dessus la tête, je passerai quand même comme une loutre qui finit par sortir et s'essuie le museau sur les feuilles de saule. Voilà Rodolphe, que j'ai beau renifler partout — et c'est ce que je fais depuis que je suis à côté de ton feu — voilà que j'ai beau renifler de partout mais je ne trouve plus de sauvegarde. Tu sais, voilà ce que je me dis : je me dis « ils sont en train de s'abriter derrière des papiers à cigarette. Tu es allé marquer la montée des eaux avec une branche de tremble. De temps en temps tu recules la branche, tu la plantes un peu plus étroitement près de toi et tu dis : l'eau monte. Moi je te dis que nous n'avons plus de sauve-

garde, que ça ne te regarde pas de savoir qu'elle monte. Parce que là-haut, à Chêne-Rouge, Boromé a fait comme toi. Moi j'ai fait comme lui. Je n'ai pas compris tout de suite. J'ai planté avec lui des branches de tremble pour marquer la descente de la boue, pour marquer la marche du déchirement de la terre, pour marquer le pas à pas de la montagne qui va peut-être se décider tout d'un coup à galoper comme un cheval. Il a planté des branches de tremble devant cette boue qui descend tout doucement pendant que cette eau monte tout doucement. Et lui il marque avec des branches de tremble et il dit : ça descend. Toi tu marques avec des branches de tremble et tu dis : ça monte. Et toi tu recules, et lui il recule.

— Qu'est-ce qu'il arrive là-haut?

— Il arrive que tout Sourdie est en train de culbuter avec sa forêt, sa terre et ses rochers.

— C'est la fin du monde, dit la vieille.

— Vous, Marianne, vous êtes chargée de l'empoisonnement général. Oui, vous avez dû être chargée de ce travail-là, vous, avec tout le respect que je vous dois. La fin n'est pas un peu avant qu'on meure, elle est un peu après qu'on est mort, voilà la vérité. Mais si vous êtes toujours là à nous beugler comme une vache qui a pris l'habitude de toujours perdre son veau, alors qu'il n'y a plus moyen de voir clair même en soi-même! Voilà ce que j'ai à vous dire. Et je ne sais plus ce que je disais. Mais je sais ce que je ferai demain matin. Et tenez, tout d'un coup j'ai sommeil maintenant. Et je vais dormir. Que ça soit la faim ou le sommeil, ou quoi que ce soit, moi, les besoins m'arrivent dessus comme des coups de marteau.

Il s'en alla du côté de l'abri.

— Tiens, viens la voir ta branche de tremble. L'eau a encore monté.

Mais Rodolphe ne répondit pas. Il était debout, immobile devant le feu, à côté de Marianne immobile et du cheval immobile. Le feu essayait de repousser la nuit, mais, de temps en temps, elle tombait de tout son poids dans les flammes en faisant gémir la pluie et les braises. Puis le cheval se mit à remuer sur place ses grandes épaules.

Bourrache s'endormit tout d'un coup. Et il lui fallut probablement tout d'abord un long moment de sommeil, car tout

était devenu silencieux et sombre quand il se réveilla. Il venait de rêver pour la première fois de sa vie. Il venait de revoir sa maison telle qu'il l'avait laissée l'avant-veille au soir avec ses trois casseroles et son âtre, et l'eau qui rampait dans les groseilliers, le fusil qu'il avait posé dans l'encoignure de la porte chez Barrat. Et il s'était réveillé. Le feu était tombé, il ne restait plus que des braises. Il ne pleuvait plus. Il lui fallut encore du temps pour s'habituer à l'obscurité et voir Rodolphe. Il était toujours debout à la même place mais il se chauffait les reins. Il faisait face à la nuit et il devait regarder la profondeur de la nuit haletante au-dessus de l'eau. Marianne aussi était encore debout. Le cheval mangeait; on voyait bouger lentement ses joues plates. Il tenait quelque chose sous un de ses pieds de devant et il en arrachait des morceaux en tirant avec ses dents. Il mangeait la cuisse de la chèvre.

« Demain matin, se dit Bourrache, moi je partirai d'ici dessus. »

VILLARD-L'ÉGLISE

Environ deux ou trois heures avant l'aube, le fond de l'étang commença à s'émouvoir au large de Villard-l'Église. La nuit était à ce moment-là à peine trouble, avec une grosse étoile en train de trembler, à cet endroit qui soudain se souleva et se mit à haleter comme la poussière des chemins quand le souffle rauque des bœufs la soulève. C'était, sous quatre ou cinq mètres d'eau, l'ancienne jachère de Charles-Auguste. Restée plus de deux ans sans blé à cause de sa petite terre pleine de pierres, on avait pris l'habitude de couper à travers ses chardons pour raccourcir le grand détour entre Méa et Villard-l'Église. Elle avait été tout de suite recouverte par le débordement de l'Ébron. Puis au-dessus d'elle, l'eau s'était apaisée. Maintenant l'eau tremblait, se creusait, se tordait comme un écheveau de laine avec, comme un fil de soie, le reflet de la grosse étoile du ciel.

Le champ de Charles-Auguste était sur un énorme banc de sable. Des fois en labourant, s'il s'appuyait un peu trop sur

les manches, le fond du sillon devenait noir de sable comme si le soc avait fendu la terre jusqu'à l'endroit où elle a sa chair vivante et où elle ne peut plus guérir. A certains moments, pendant l'été des montagnes, quand tout s'immobilisait et que, du haut du ciel, descendait le grincement mélancolique des glaces éternelles, ce champ restait vivant.

En marchant, on la sentait souple sous le pied, comme quand on marche sur une grande fosse où on a enterré un troupeau malade. Ce qu'on ne pouvait pas prévoir, ni Charles-Auguste, ni personne, c'était la profondeur de ce sable, et sa sensibilité qu'un rien était capable d'émouvoir. Celle-là, on aurait pu la connaître si on avait fait attention à ce lent bouillonnement qui parfois, d'une nuit à l'autre, gonflait et creusait la peau du champ couvert de chardons et de folle avoine, à l'époque où le grand dégel réveille toutes les sources souterraines. On ne se doutait pas qu'on se trouvait sur un gouffre de sable, plus lentement sensible mais aussi sensible que le ciel à tout ce qui pouvait le parcourir : les obscurs ruisseaux ou les suintements de l'Ébron. Charles-Auguste flottait là-dessus avec sa charrue et son cheval comme un aigle à la surface des gouffres du ciel, au-dessus des ruisseaux de vent et du suintement chaud des forêts.

Puis brusquement Charles-Auguste avait dit : « Je le laisse reposer ». Brusquement il aurait pu faire du blé encore au moins trois ou quatre fois, mais brusquement il avait dit : « Non, je le laisse reposer ». Et il le regarda du coin de l'œil. Alors, entre les vieilles griffes du blé, de grands chardons s'étaient élargis. Puis alors, pour couper la route, on s'était habitué à prendre à travers les chardons, sans se soucier de cette mollesse qui était même agréable pour la marche, sauf les chevaux ou les mulets qui hennissaient chaque fois et essayaient de trotter en soulevant la poussière. « Oh! sauvage! » Et on les saquait d'un coup de poing sur les naseaux. Alors ils écumaient dans le bridon et sous les œillères, ils agrandissaient leurs yeux malgré les mouches et ils marchaient dans une sorte de galop sur place en relevant très haut les jambes. Il y a une sorte de vie bestiale pour laquelle les hommes n'ont pas de sens.

Une heure avant l'aube, l'eau se mit à se tordre et à se creu-

ser. Il y en avait là-dessus une épaisseur de quatre ou cinq mètres; les mouvements lents et huileux étiraient le mince reflet de l'étoile. Des chardons arrachés commencèrent à flotter, à tourner dans tous ces détours, à moitié engloutis dans les plis de cette eau boueuse qui luisait dans la nuit et grondait comme une bête qui prépare sa litière.

Quand l'eau s'était mise à monter sur tout le pays, à mesure qu'elle montait, l'Ébron s'était enfoncé au fond de l'eau, l'Ébron et les trois autres torrents, mais ici c'était lui. Et, peu à peu, tout était devenu silencieux et comme immobile, quand les remous se furent apaisés dans le grand poids de l'eau largement étalée. Mais l'Ébron avait gardé toute sa brutalité en bas au fond.

Le pont entre Méa et Villard-l'Église n'avait pas été emporté comme l'avaient dit les femmes réfugiées à la poste, le soir du départ de Bourrache. Il avait été plié seulement et, quand toutes ses planches eurent été arrachées, ses poutrelles de fer tordues mais toujours rattachées aux deux culées firent, dans le courant, comme une grande nasse où vinrent se prendre les arbres, les souches de sapins avec toutes leurs racines, les herbes, la boue et les rochers roulants. L'eau passa par-dessus. C'était avant cet arrêt mystérieux des choses qui transforma toute la vallée en un grand lac. Personne ne pouvait encore se l'expliquer. Mais les quatre ou cinq qui étaient à la poste n'entendirent plus de bruit et la maison s'arrêta de trembler. Ils se dirent : « Qui sait ce que c'est encore? », car ils n'attendaient plus de bien de rien autour d'eux, même pas du silence. Ils descendirent les escaliers car ils avaient été obligés de monter à la chambre de « la téléphone ». L'eau clapotait dans le bureau de poste et on entendait encore la table flottante qui frappait des coups dans le placard à chaque balancement de l'eau. C'était la nuit. Ils ne purent pas voir loin au dehors, mais la rue était pleine d'eau arrêtée, plate, sans courant. Et peu à peu cette eau monta. Ils mesuraient cette montée de l'eau le long de l'escalier, d'une marche à l'autre, ainsi jusqu'à la hauteur de l'avant-dernière marche avant le premier étage. La maison était une vieille maison de l'époque des monastères, comme toutes celles de Méa, construites solidement en grosses pierres avec des murs épais de plus d'un gros

mètre, et chaque mur était soutenu par des arcs-boutants de masse pleine comme les murs des églises de batailles. Toutes les salles des rez-de-chaussée, toutes les écuries étaient voûtées. Il n'y avait pas un dé à coudre de sable ou d'argile dans toutes ces constructions, depuis le pied jusqu'au toit. Les poutres étaient noyées dans le mortier et faites de toute la rondeur des plus gros troncs de sapins. Malgré ça, jusqu'à ce moment-là, la buttée sauvage de l'Ébron, et le jaillissement, et le giclement de l'écume, et le saut des rochers roulant avaient fait trembler tout Méa de la tête aux pieds. Le plafond de « la téléphone » dans sa chambre était directement sous le grenier et la maison tremblait si bien contre les bonds de l'Ébron sauvage que, de temps en temps, on entendait tomber des plaques de gravats qui se détachaient de la toiture. Mais, tout d'un coup, ce fut le silence et le silence dura pendant que l'eau plate montait le long de l'escalier, pendant que la maison se délivra de sa fatigue, avec de longs soupirs paisibles qui coururent dans les murs comme des rats. Ils entendirent crier dans la rue. Ils se mirent à la fenêtre. Le facteur, le mari de « la téléphone » n'était pas avec eux. Quand il avait vu que tous les fils étaient muets comme du fil de fer, au début de la chose, au commencement, juste après avoir parlé à Bourrache, il avait pris le téléphone portatif dans sa boîte de cuir, il se l'était passé en bandoulière et il était parti. On ne savait plus où il était. « La téléphone » appela : Joseph ! avec un drôle de son, dans cette rue pleine d'eau. Mais c'était là-bas, du côté de chez Adelinde et, semblait-il, aussi de là-bas du côté de chez la mère Joraz et aussi d'en face, un peu sur la droite, et ça avait l'air d'être des voix de femmes. Elle appela encore :

— Joseph !

Puis elle soupira. Et on lui dit :

— Ah ! ne vous en faites pas à l'avance, madame Émilienne, attendez.

Ils attendirent. On n'entendait plus de bruit. Les quatre torrents s'étaient enfoncés sous les eaux.

Ils étaient toujours les mêmes, toujours chargés d'arbres arrachés traînant des rochers plus gros que des veaux, mais ils s'étaient enfoncés sous les eaux et ils charriaient tout en silence.

Dans la profondeur de ce lac boueux et lourdement recouvert du tournoiement de toutes les boues qu'une grosse étoile solitaire faisait luire, l'Ébron rencontrait toujours le pont tordu. Sans bruit. Avec des bonds d'huile. Il emportait toujours des troncs d'arbres frais, traînant dans la profondeur leurs lourds feuillages, ou bien des troncs déjà dépouillés, pareils à de longues poutres qui filaient comme des flèches dans l'obscurité huileuse du fond des eaux. Tout ça s'entremêlait dans les poutrelles du pont, faisant peu à peu un barrage plus épais contre lequel soubresautait le corps onduleux du torrent enfoui. Il sautait par-dessus; il lançait sa force silencieuse, pareille au tremblement de l'air glaireux dans les midis d'été, sa force qui, au milieu de l'obscurité profonde du fond du lac, était comme éclairée par sa sauvage violence. Il la lançait silencieusement par-dessus le barrage jusque dans la largeur de la vallée à travers les saules engloutis, les bouleaux dont la cime sifflante émergeait des eaux, bouleversant encore le naufrage des champs et des étables abandonnés. Mais peu à peu le barrage s'était épaissi et élevé. Les poutrelles de fer résistaient toujours. Elles avaient été forgées par Chaudon fils et Chaudon père (avant la mort du père, à l'époque où il était roi des forgerons, ayant gagné le marteau fleuri à la grande foire artisanale). Elles avaient été durcies à la masse, le père et le fils « se frappant devant » l'un l'autre, en mesure, comme dans une longue danse magique qui avait duré six jours et pendant laquelle ils avaient transmis au fer, à coups de marteau, tout l'entêtement des hommes. Elles résistaient maintenant sans penser à rien d'autre qu'à résister. Et l'Ébron donnait des coups d'épaule. Il pesait avec sa grosse épaule molle. Les barres de fer tremblaient; elles avaient réussi à prendre du jeu dans les culées de ciment tout en restant solidement accrochées au fond par une poigne que le père Chaudon avait forgée seul. L'épaule pesait avec cette grande force liquide qui répandait l'effort sauvage sur tout le front du barrage. Des lambeaux d'arbres s'arrachaient, un long courant huileux les emportait tout de suite vers le large de la vallée où ils allaient, à la fin, émerger lentement près d'un arbre à moitié englouti ou seuls, au large, trouant la lourde surface de boue avec le bruit d'une grosse grenouille. Mais c'était seule-

ment un fil de force qui les emportait, le reste noué comme les muscles colliers dans la nuque du taureau se tordait dans la grande nasse des poutrelles de fer. Tout ça se passait silencieusement dans les profondeurs de l'eau; le dessus boueux tremblait à peine. Enfin, il se creusa, comme s'il venait d'être sucé par le fond; un entonnoir qui découvrit en partie l'amas des arbres broyés, juste le temps d'entendre craquer un tronc de sapin, puis l'eau redevint étale. L'Ébron venait de trancher ses berges. Tout de suite au delà il toucha au fond du lac la jachère de Charles-Auguste.

La croûte de terre fut râpée et arrachée. Le sable se mit à danser, à jaillir de tous les côtés en gros jets qui s'aplatissaient contre la lourdeur du fond du lac, puis il se mêla à l'eau de l'Ébron, coulant dans tous ses détours comme la poussière dans le vent. L'Ébron fouillait durement de toute sa force. Le gouffre de sable devenait un gouffre d'eau. A la surface le lac se creusa tout d'un coup d'un grand trou pareil à celui qui avait découvert les cadavres de sapins emmêlés dans les poutrelles du pont. Mais au fond de ce trou rien n'apparut, sinon la nuit et le mince reflet de la grosse étoile tremblante. Puis le trou se referma en claquant et un grand rond de vague s'élargit à la surface du lac, faisant claquer de loin en loin les branches nues des arbres engloutis.

— Vous avez entendu ? dit « la téléphone ».

Ils allèrent voir à l'escalier.

— L'eau a baissé.

— Mais maintenant elle remonte, dirent-ils au bout d'un moment, à peu près au même niveau que tout à l'heure.

— Il n'y a toujours pas de bruit.

— Et pas de lumière nulle part.

— Si, là-bas loin, vers chez Moussa.

— C'est un reflet parce que le jour va paraître.

Et le jour se leva. Du côté où ils étaient ils ne pouvaient pas voir Villard-l'Église. Ils apercevaient une large étendue d'eau. La brume leur cachait le corps de la montagne. Il semblait que l'eau avait aplati le monde entier.

La lueur qu'ils avaient aperçue un instant s'était éteinte.

JEAN GIONO

(A suivre.)

QUELQUES LETTRES INÉDITES DE NAPOLÉON III A HORTENSE CORNU

Les lettres inédites de Napoléon III à madame Cornu, que nous publions ici, illustrent les remarquables études que M. Émerit a consacrées dans nos livraisons du 15 mai et du 1er juin à la vie de « l'Égérie de Napoléon III ». Elles donnent le « ton » de cette vaste correspondance et révèlent des traits fort curieux de la psychologie du futur Empereur (N.D.L.R.).

I. 36[1]. (s. d.) [1842].

Ma chère Hortense,

Votre dernière lettre est une véritable salade, mélange précieux de douceurs et d'acidités ; mais, comme j'aime beaucoup le vinaigre, et que, par-dessus le marché, vous m'avez envoyé des bonbons excellents, j'ai tout avalé et je m'en trouve fort bien. Mais trêve de plaisanteries : matériellement, il ne m'était pas possible de couper la lettre comme vous le désiriez. Moralement, il m'était impossible de dire du bien de M. de Lamartine, l'homme qui m'est le plus antipathique, vrai Don Quichotte politico-sentimental. J'ai donc recopié la lettre. — Mais seulement je réponds :

1° M. Capo de Feuil (lide) [2] a écrit à Conneau pour me proposer un journal. J'ai fait répondre que je ne voulais d'aucun

1. Le chiffre romain en tête de chaque lettre indique le tome du manuscrit de la Bibliothèque Nationale (Fr. N.A., nos 1066-1067), le second chiffre est le numéro de la lettre tel qu'il est marqué dans ce tome. Rappelons qu'au début de cette correspondance, Napoléon est prisonnier à Ham.

2. Capo de Feuillide (qui s'appelait en réalité Jean-Gabriel Cappot) venait de publier un livre, *le Château de Ham, son histoire, ses seigneurs et ses prisonniers* (Paris, Dumont). Le style constamment déclamatoire, les dithyrambes plus ou moins désintéressés de ce journaliste avaient fini par indisposer le Prince.

journal, et voilà tout. Vous voyez qu'il n'y avait pas de quoi vous mettre à mes genoux ;

2° Je paye *la Patrie*. — Or, si cela était, elle ne m'adresserait pas des injures depuis huit jours en trois articles. — Et de deux ;

3° Vous avez pensé que le Prince avait été un peu dépité en moi du silence de M. d'Hérouel[1], et, mon Dieu, c'est tout le contraire. Homme, j'ai été tant soit peu choqué d'une impolitesse ; prince, au contraire, puisque prince il y a, j'ai tout à fait dissimulé mon étonnement. Vous me dites à cela sérieusement : « Il n'écrit jamais ; c'est une règle générale. » — Que penseriez-vous d'un homme de votre connaissance qui ne vous rendrait pas votre salut dans la rue, et vous donnerait comme excuse qu'il ne salue jamais? Mais n'en parlons plus. J'en serai quitte pour lui envoyer, comme je l'ai fait dernièrement, mes demandes par mon correspondant. Tenez, ma chère Hortense, il y a des choses dans vos lettres qui proviennent de ce que vous ne me connaissez nullement. Nous ne nous entendrons bien que lorsque nous aurons rattrapé nos dix ans de silence. Me parler de dignité princière, de flatteurs, etc., sont des choses qui auraient peut-être été bonnes à me dire il y a douze ans, mais aujourd'hui croyez que j'ai fait par moi-même de tristes expériences. Je connais mieux les hommes et les couleurs que prennent leurs passions que qui que ce soit, car j'ai été plus que personne en rapport avec eux dans des circonstances grandes et difficiles.

J'écrirai bientôt à M. Thayer[2] et je lui recommanderai chaudement Eugène[3]. Je serai bien heureux de lui être utile. Je vous ai renvoyé le livre des colonies. Encore mille reconnaissances.

L'heure me presse. Croyez à ma sincère amitié.

N. B.

1. Sur Hérouel. Voir *Revue de Paris* du 1er juin, page 556.

2. Riche conseiller municipal de Paris, gendre du duc de Padoue.

3. L'architecte Eugène Lacroix, frère de madame Cornu. Il désirait faire adopter ses plans pour la mairie du VIe arrondissement.

I. 36 *bis*. (s. d.) [1842].

Je n'ai plus entendu parler de M. d'Hérouel. Il a probablement eu peur *de me répondre*. Cependant, il faut convenir que la politesse l'exigeait et que je méritais bien une lettre de remerciements. Voilà les hommes d'opposition de l'époque !

Comment allez-vous? Donnez-moi de vos nouvelles. Je suis inquiet de vous savoir malade. Moi je vais bien.

Je vais faire paraître une seconde édition de l'*Analyse* [1]. Pourriez-vous m'avoir les deux volumes publiés en 1838 intitulés *Notions statistiques des colonies*? Vous voyez que j'ai toujours recours à vous.

Adieu, l'heure me presse. Je vous embrasse ainsi que votre mari.

N. B.

J'ai vu dans les journaux qu'on parle du mariage de Marie avec lord Douglas [2]. Est-ce vrai? *Addio*.

I. 37. Fort de Ham, le 5 octobre 1842.

Ma chère filleule,

C'est aujourd'hui un triste anniversaire pour moi et je veux m'en distraire en vous écrivant; les épanchements du cœur sont les meilleurs remèdes aux maux de l'âme.

Je viens de lire l'*Introduction à l'histoire de la Gaule*, par M. Amédée Thierry [3], et je ne saurais vous exprimer aussi bien que je le sens toute mon admiration pour l'auteur de ce bel ouvrage. Voilà ce que j'appelle de l'histoire, c'est-à-dire la représentation vraie, lucide, philosophique des causes et des effets qui font vivre, grandir ou mourir les peuples. Qu'importe au philosophe que Tibère par exemple ait eu

1. *Analyse de la question des sucres*. La première édition n'était qu'une brève esquisse. La seconde, parue à l'Administration de la Librairie en 1843, est une brochure in-4° de 140 pages.

2. Marie, fille de Stéphanie de Beauharnais et du grand-duc de Bade, épousa, en 1843, le marquis de Douglas, fils du duc de Hamilton.

3. Il s'agit de l'*Histoire de la Gaule sous l'administration romaine* (3 vol., 8°) qui commença à paraître en 1840. La lettre donne à penser que de cette lecture découle en partie le goût de Napoléon III pour les antiquités romaines et l'idée qu'il eut, étant empereur, d'écrire une histoire de Jules César.

son coin de folie et qu'il ait fait nommer son cheval sénateur si, malgré ses vices, il a suivi la politique de César dans l'intérêt du monde civilisé? Les eaux stagnantes qui croupissent sur les rives du Tibre doivent-elles nous empêcher d'apercevoir, de suivre et de décrire le cours majestueux de ce fleuve? Non, l'historien ne doit pas s'arrêter à énumérer les qualités et les défauts privés des hommes qui ont marqué sur la scène du monde. Ils doivent rechercher, comme l'a fait M. A. Thierry avec tant de supériorité et d'érudition, quels sont les grands intérêts qui les ont mis à la tête de la société et comment ces intérêts ont été assez forts pour les maintenir au pouvoir malgré leurs vices, ou trop faibles pour les y conserver malgré leurs vertus.

J'ai lu avec la plus vive émotion, car tout ce qui est beau et vrai m'émeut, cette brillante analyse de l'histoire romaine où l'on revoit clairement que l'empire des Césars n'est pas le cloaque immonde où la Cité éternelle est venue se perdre au milieu des luttes de soldats et des débauches d'empereurs, mais au contraire la période mémorable où Rome répand sur le monde les droits et les lumières que la République avait concentrés dans la seule Italie.

Voilà, me direz-vous, un bel enthousiasme ; mais, ma chère Hortense, mon cœur ne vieillit pas et la *vérité historique* me semble devoir être, après la religion, tout ce qu'il y a de plus sacré au monde. Car l'une et l'autre sont deux guides principaux de notre existence : la religion, en nous montrant l'avenir ; l'histoire, en nous montrant le passé. Combien, en lisant les ouvrages classiques de la littérature moderne, je regrette de ne pas pouvoir connaître leurs auteurs. Il y a toujours tant de charme dans la société des hommes de science ! et quand on admire la chose créée, on désire toujours connaître le créateur.

Adieu, ma chère Hortense ; recevez de nouveau l'assurance de ma sincère amitié.

Napoléon-Louis B.

I. 44. (s. d.) [novembre ou décembre 1842].

Ma chère Hortense,

J'ai écrit à M. de la Châtre de m'envoyer directement le reste des épreuves après les avoir enrichies de vos justes et lumineuses observations. Vous me les expédierez. De cette manière là nous économiserons un voyage.

Votre avant-dernière lettre est par trop flatteuse, ma chère filleule, car c'est me faire trop d'honneur que de placer votre haute intelligence sous mon *parrainage* ou patronage. Je veux croire à la confraternité d'esprit. Nous sommes nés sous le même toit, et, comme vous le dites si bien, l'étage n'y fait rien. Pour nous rapprocher du ciel, emblème de tous les sentiments nobles et vrais, quelques marches de plus ou de moins ne comptent pas dans l'immensité.

Je vous remercie de m'avoir ôté un *qui* sur trois. J'avais essayé d'y parvenir mais sans succès. Quant à la question sur *celle*, voici ce dont je me souviens parfaitement. C'était en mil... huit... cent... trente... cinq. Je venais de terminer mon manuel d'artillerie; un *grammairien*, et non un *littérateur* (je fais une grande différence entre les deux pour l'estime que je leur porte), me dit : « Il y a une faute de grammaire dans votre livre qui se reproduit souvent; vous dites « la trajectoire dans l'air et celle dans le vide. » Il faut répéter « trajectoire ». Je me récriai. Nous consultâmes la grammaire des grammairiens et je vis que j'avais tort. Depuis je m'en suis toujours rappelé *(sic)*. Et voilà.

J'ai écrit à Bure de vous envoyer deux choses que je désire vendre. Le premier est le grand ouvrage d'Égypte, le second le lavabo de Louis XIV. J'use de vous sans votre permission.

Voici une lettre pour ma cousine Marie et une autre pour M. Barbier. Gardez l'exemplaire. Vous serez censée me l'avoir envoyé; j'en ai un que j'ai fait venir. L'autre je vous le renvoie.

Adieu, croyez à ma sincère amitié.

N. B.

I. 60. (Copie de la main de madame Cornu.) Le 22 juin [1843].

Ma chère Hortense,

J'ai passé une mauvaise semaine. La jambe de Charles [1] ne se consolide pas et pendant deux jours la tête de Conneau m'a donné de graves inquiétudes. Même mon pauvre Ham m'est revenu un soir avec son œil sur son front. Heureusement, Conneau va beaucoup mieux, Charles s'est résigné à remettre l'appareil et mon chien n'a pas perdu l'œil. Ensuite j'ai reçu des lettres où on me blâme de vendre Arenenberg, comme si je n'étais pas celui à qui cette vente fait le plus de peine. Mais je n'ai jamais hésité entre le devoir et mon plaisir.

Avec tout cela mon travail s'en ressent et l'application me fatigue.

Heureusement mes maux de tête ont cessé et je vais bien.

J'ai lu avec un grand intérêt les articles de M. Cavaignac sur l'Algérie. Je l'avais, je crois, bien jugé lorsque je le vis à Londres, un homme de tête et de cœur. Il ne m'a jamais, je crois, aussi bien jugé. Je le regrette, car je tiens à l'estime et à la sympathie de tous les hommes qui sont de trempe à bien servir leur pays.

J'ai la visite d'un savant, M. Pelletier, et nous causons physique. C'est un homme bien distingué [2].

Adieu, ma chère Hortense, recevez l'assurance de ma sincère amitié.

N. B.

I. 64. Le 26 juillet 1843.

Ma chère Hortense,

Ne croyez pas que j'aie été blessé de votre supposition; non, rien de vous ne saurait désormais me blesser, car, en fait de sentiments, ce n'est pas la flèche qui blesse, mais l'arme

1. Son valet de chambre, Charles Thélin.

2. J. C. Athanase Peltier, issu d'une humble famille de Ham, horloger retiré des affaires, s'était consacré à la physique. Il inventa un galvanomètre, un électromètre et un hygromètre et fit de remarquables travaux sur l'électricité atmosphérique. En compagnie de son fils, le docteur F. A. Peltier, il fit plusieurs visites au Prince prisonnier.

qui l'envoie. Tout ce qui vient d'un cœur dévoué ne peut faire de mal. J'ai été seulement fâché de voir que vous pouviez me supposer un esprit assez peu positif pour envoyer à un étranger des dithyrambes en mon honneur au lieu de lui fournir des renseignements positifs. Mais enfin, comme le général dit ne lui avoir écrit que sur mes affaires ou les siennes, cette question, peu importante d'ailleurs, reste à l'état d'énigme. Je suis fâché de voir par votre avant-dernière lettre que vous éprouvez des contrariétés et que c'est pour cela que vous allez en Allemagne. Je voudrais bien pouvoir contribuer en quelque chose à votre bonheur. Malheureusement, jusqu'ici je ne vous ai pas rendu le plus léger service ; c'est vous toujours qui m'en rendez. Et, à propos de cela, pourriez-vous m'envoyer tous les numéros du *Moniteur de l'Armée* qui contiennent des instructions de l'Empereur au général d'artillerie ? Ces numéros ont paru il y a deux ou trois semaines.

J'écrirai sous peu à l'auteur de *Picciola* [1], mais depuis quelques jours je suis retombé dans mes malaises.

La visite de madame Salvage ne m'amuse guère, mais je l'ai chargée jadis du tombeau de ma mère, etc., et je ne puis me dispenser de la voir.

Adieu, ma chère Hortense ; donnez-moi de vos nouvelles, dites-moi quand vous partirez et croyez toujours à ma sincère amitié.

N. B.

I. 65. Le 27.

Ma chère Hortense,

Je vous renvoie avec bien des reconnaissances votre bienveillant article que vous avez écrit avec votre cœur autant qu'avec votre esprit. Il est heureux pour moi de pouvoir compter autant sur l'un que sur l'autre, car ils sont tous les deux à la même hauteur. Vous m'avez jugé à travers le prisme de l'amitié. Espérons que l'avenir me rendra digne de la bonne opinion que vous avez de moi.

1. Saintine. Le Prince voyait dans ce fade roman le plus pur chef-d'œuvre de notre littérature.

Voici les seules observations que j'ai à vous soumettre :

1° Je n'ai point pris Civita Castellana. On nous a fait partir au moment où je voulais m'en rendre maître ;

2° Ce n'est pas à Brest, mais à Lorient que je m'embarquai après l'affaire de Strasbourg ;

3° Le grand conseil de Thurgovie a repoussé la demande de la France sans exiger de moi la moindre promesse ;

4° Au lieu de mettre « reçu au nombre des collaborateurs du *Progrès* » je préférerais que vous missiez : « *Le Prog. du Pas-de-C.* contient souvent des articles sur des questions militaires, etc., et qu'on dit émanés de sa plume. »

Je vais écrire pour savoir la cause de l'interruption dont vous vous plaignez.

Adieu, je vous embrasse. A revoir.

N. B.

I. 66. (s. d.) [timbre du 11 août 1843].

Ma chère Hortense,

Vous êtes bien bonne de vous inquiéter de ma santé ; je vais bien maintenant. Je recommence à monter à cheval. Vous m'avez confit, et me voilà sucré pour tout l'hiver. Mais vous m'en avez envoyé trop. Et, à propos, ne mettez plus vos lettres dans la caisse, car le commandant a lu la dernière, ce qui m'a déplu à cause de ce que vous me disiez sur Marie. Hélas, voilà le monde. J'avoue que cela m'a fait de la peine parce que je croyais que Marie avait du cœur et de la fermeté.

Lorsque je serai moins occupé, je vous enverrai deux lettres pour remettre à deux écrivains, la première à l'auteur de *Picciola*, et la seconde pour M. Paul Jacob, qui m'a dédié un roman intitulé : *Un duel sans témoins*, où il parle de moi de la manière la plus flatteuse. C'est le hasard seul qui m'a mis ce livre entre les mains [1].

1. « Le bibliophile Paul Jacob » est le pseudonyme de Paul Lacroix, auteur d'innombrables récits historiques, comédies, recueils de curiosités, éditions, etc. *Un duel sans témoins* a paru à Paris, chez Dumont (1843), en deux volumes in-8°. Il dédia ce livre au Prince et, dans sa lettre liminaire : « Un prisonnier d'État », il en parle avec éloges. Il souhaite que le Gouvernement veuille faire grâce sans tarder au malheureux prétendant. Ce romancier, qui écrit dans le style des contes de Perrault et qui ne pèche pas d'ordinaire par excès d'imagination, n'est-il pas cependant un peu prophète quand il écrit : « Maurice (de Nassau) allait faire grâce au moment où il apprit que la femme de Grotius avait fait évader le prisonnier dans une caisse de livres ». Le Prince, pour exécuter un dessein analogue, se contentera d'une planche de la bibliothèque !

Et vos projets de voyage? parlez-m'en.

J'ai vu M. Nogent et mon avoué. Nous sommes convenus de tout. Il n'y aura rien à faire jusqu'au mois de mars prochain.

Adieu, ma chère Hortense. La nuit dernière, j'avais rêvé que je vous voyais. Mais, hélas, ce n'était qu'un rêve.

Adieu, croyez toujours à ma sincère amitié.

N. B.

Bien des choses gracieuses à votre mari de ma part.

L. 70. Le 21 septembre 1843.

Ma chère Hortense,

J'ai reçu votre petit mot d'Hérouel et votre lettre de Valenciennes. Ils m'ont tous les deux fait grand plaisir, car votre départ me laisse toujours de vifs regrets, et d'avoir de vos nouvelles les adoucit. Croyez que vous n'avez pas à faire à un ingrat. Je vous rends bien les sentiments que vous me portez et plus nous nous verrons plus nous nous comprendrons, plus nous aurons confiance l'un dans l'autre.

J'ai reçu de M. Chapuis-Montlaville une longue lettre dont j'ai été très content. Non seulement elle est très flatteuse pour moi, mais il se montre plus impérial que moi, tout en faisant certains reproches à l'Empereur. Ma lettre a été mise dans *la Patrie*, *la Réforme* et *l'Estafette*, et dans douze journaux des départements.

I. 74. Le 16 novembre [1843].

Ma chère Hortense,

Je n'ai le temps que de vous répondre par oui et non. Je vous remercie de la proposition relative au daguerréotype[1]. J'aurais été bien aise de faire la connaissance de votre filleul, mais ce n'est pas les moyens qui nous manquent, mais la *volonté*.

1. Il représentait l'Arc de Triomphe.

Moi, j'ai mieux à faire qu'à m'occuper des daguerréotypes et Conneau ne veut pas s'en occuper. Je consens à laisser le lavabo pour 35 000 francs et même pour 30 000 francs.

J'ai l'ouvrage de Breithaupt, intitulé *Vorlesungen über die Systematik der Artillerie* (1 vol., 1841) [1]. Je n'ai pas son premier ouvrage dont j'ai oublié le titre et c'est celui-là que le général Armandi [2] apprécie. Faites-moi le plaisir de me le faire venir promptement.

Vos lithographies ont été données comme un volume que j'avais commis et madame Acar et madame Demarle en ont été ravies.

Adieu, ma chère Hortense ; recevez de nouveau l'assurance de ma sincère amitié.

N. B.

Je vous enverrai demain ou après les premiers dessins à faire et j'y joindrai les instructions nécessaires.

Votre ami [3] se porte très bien et a deux dents.

I. 75. Le 19 novembre 1843.

Ma chère Hortense,

Il faut que vous m'aimiez bien pour vous intéresser à ce que je fais autant et plus que moi-même ; aussi dois-je vous aimer plus que moi-même ; ce n'est que justice.

Je vous envoie pour le général Valée :

1° Un tableau pour le faire remplir ;

2° Je voudrais avoir un résumé des épreuves faites sur le tir des *bouches à feu de campagne seulement* dans les écoles d'artillerie depuis 1838. Mais je tiens surtout au tableau.

Voici le livre que je voudrais faire venir par la diligence d'Allemagne.

1. Le Prince ignorait que ce livre avait été traduit en français.

2. Pierre-Damien Armandi, né à Fusignano (Basse-Romagne) en 1778, entré au service en 1798, avait fait toutes les campagnes de l'Empire. Nommé colonel d'artillerie à Bautzen, commandant du 8e régiment d'infanterie légère pendant les Cent-Jours, il avait été ensuite, pendant trois ans, gouverneur du prince Napoléon-Louis, puis gouverneur du fils du roi Jérôme. En 1831, il fut l'un de organisateurs du soulèvement de la Romagne auquel participèrent les princes Louis-Napoléon et Napoléon-Louis. Plus tard, il devait prendre aussi une part active au soulèvement de l'Italie en 1848-1849.

3. Eugène, le premier bâtard de Ham.

Die artillerie für Offiziere aller Waffen (3e Theile. Stuttgard, 1831-1834, v. Breithaupt). Si par hasard il y avait un ouvrage du même genre tout nouveau, il faudrait l'acheter.

Enfin je vous envoie un dessin pour la gravure sur bois.

Le petit dessin est le modèle tel qu'il doit être composé. J'y joins un grand dessin afin de faciliter le travail du graveur et qu'il comprenne mieux.

Il faut qu'il porte une attention rigoureuse à ne pas augmenter le format qui est indiqué sur le dessin et il faut qu'il se pénètre de cette vérité que la *clarté des cotes* est plus essentielle que la rectitude du trait.

Quand il aura fini, il m'enverra par votre entremise une épreuve. Il y joindra l'original, afin que je puisse comparer, et il n'enverra la planche que lorsque j'aurai trouvé la dernière parfaite.

Adieu, ma chère Hortense, recevez de nouveau l'assurance de ma sincère et tendre amitié.

N. B.

Je serais bien content d'avoir de suite des *Annales de Chimie*, car je n'ai pas renoncé à mon projet et quoique je sois un peu découragé. *Addio.*

Il faudrait que le graveur mît toute la diligence possible à l'exécution du dessin.

I. 103. Le 21 avril [1844].

Ma chère Hortense,

Cette lettre vous sera remise par la mère d'Eugène, qui se nomme madame Camus. La nourrice ignore complètement le nom du père ; aussi n'en parlez pas devant elle.

Je n'ai pas besoin de vous recommander une personne à laquelle vous vous intéressez par amitié pour moi.

M. Cornu voudrait-il, s'il a le temps, me faire un croquis de la mère et du fils? Je suis bien exigeant ! Je vous demande toujours quelque chose.

Adieu, ma chère Hortense, recevez de nouveau l'assurance de ma sincère et tendre amitié.

N. B.

I. 104. (Lettre de Voisin à madame Cornu.) Paris, 23 avril 1844.

Madame,

J'ai l'honneur de vous prévenir qu'une personne qui arrive à l'instant avec un petit enfant est *porteuse* d'une lettre qu'elle ne doit remettre qu'à vous. Je suis chargé de vous demander quel jour et à quelle heure elle pourra se présenter.

Veuillez me répondre le plus tôt qu'il vous sera possible et je la préviendrai d'autant plus vite que nous habitons la même maison.

Je me rappelle au bon souvenir de votre mari et je vous prie de recevoir l'assurance de mon profond respect.

VOISIN,
76, rue de Chaillot,
maison Pinel.

I. 116. Ham, le 24 juin 1844.

Ma chère Hortense,

Puisque vous arrivez mercredi matin, je pense bien que pour avoir le temps de vous reposer et avoir plus de temps à passer avec moi, vous accepterez l'aimable offre du commandant. Il me charge de vous dire, ainsi que sa femme, qu'ils vous attendent mercredi à cinq heures du matin. Votre lit sera prêt afin que vous vous reposiez en arrivant. Il serait en effet ridicule, passez-moi le mot, de vous en aller dès *patron minette* à quatre lieues d'ici pour revenir aussitôt, car je compte bien ne rien perdre du temps que vous me donnez. Ainsi à revoir mercredi à déjeuner. Je suis heureux de pouvoir vous adresser cette invitation.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

N. B.

I. 132. (s. d.) [fin décembre 1844].

Ma chère Hortense,

Je suis désolé de ce que vous me dites au sujet des manuscrits d'autant plus que j'en suis complètement innocent. Vous savez avec quelle scrupuleuse exactitude je vous renvoie toujours tous les livres. Je les note moi-même à leur arrivée et à leur départ. Je les fais emballer sous mes yeux. J'ai renvoyé le manuscrit avec d'autres livres à votre frère pendant votre absence, et votre mère m'en a accusé réception. S'il est égaré, je vous le répète, ce n'est point ma faute.

Je vous renvoie la lettre de M. D... dans la malle. Ces littérateurs sont tous les mêmes. Ils veulent que toutes les inventions européennes soient venues de Chine, et dès qu'ils lisent quelque part « bombarde », ou « mortier », ou « torment », ils veulent absolument que ce soit une arme à feu. Je suis étonné qu'ils ne prennent pas les « canons de l'Église » pour des obusiers. Néanmoins le manuscrit qu'on indique doit être très curieux. Je tâcherai de mon côté d'avoir un aboutissant, mais M. Lacabane pourrait, mieux que moi, faire copier les dessins et l'écriture libre ne coûterait peut-être pas très cher.

Répondez-moi vite à propos des manuscrits, car je suis bien tourmenté de ce contretemps ; et grondez fort votre frère.

Je vous envoie 280 francs pour payer la pension d'Eugène, etc.

Hier, j'ai reçu une lettre de mon cousin. Il me dit que ma cousine, la comtesse Camerata, veut acheter le lavabo. Voici donc une nouvelle incertitude. Il me met ces propres paroles : « J'ai bien regretté de manquer madame Cornu à Venise ; le fils de M. Arago m'en a parlé. »

Adieu, ma chère Hortense ; recevez de nouveau l'assurance de ma tendre amitié.

N. B.

Pourriez-vous en temps et lieu me dire quelle est cette veuve de Brogli qui m'écrit à mon anniversaire et à laquelle je n'ai jamais répondu ?...

I. 133. Ham, le 30 décembre 1844.

Ma chère Hortense,

Je vous écris pour vous souhaiter une bonne année et je vous envoie un petit souvenir qui vous fera plaisir, j'espère, car c'est un collier fait avec des mouches du Brésil que l'impératrice Amélie a envoyé à ma mère en 1831 ou 32. Il n'y a rien de neuf que la boîte. Ainsi vous voyez que je me suis conformé à votre recommandation et que je ne me suis pas ruiné pour vous donner des étrennes. D'ailleurs je vois bien qu'entre nous les meilleures étrennes sont celles qui viennent du cœur et celles-là je voudrais pouvoir vous les donner de vive voix et non par écrit.

Dites bien des choses aimables aussi de ma part à votre mari.

J'ai encore fait des recherches et je suis sûr d'avoir envoyé le manuscrit du 26 juillet, mais je pense que peut-être on l'avait prêté à un autre et qu'on avait oublié d'effacer votre nom sur la liste. M. Peltier est venu me voir le 30 juillet. Je venais de renvoyer le manuscrit. Je lui ai parlé d'un mot que je ne pouvais pas lire et il me promit de charger M. Hoefer, auteur d'une *Histoire de la Chimie*, de déchiffrer ce mot ; mais si M. Hoefer l'avait vu depuis, cela prouverait qu'il a été rendu.

J'espère que l'année prochaine sera plus heureuse que celle qui vient de s'écouler. Je le désire pour vous comme pour moi ; car j'ai la douce idée que, si j'étais heureux, mon bonheur rejaillirait sur vous.

Recevez donc, ma chère Hortense, la nouvelle assurance de ma tendre amitié.

N. B.

II. 34. Ham, le 23 juin 1845.

Ma chère Hortense,

Je sens par expérience combien vous avez raison de dire que l'affection est un réconfortant au milieu des plus graves préoccupations. Votre présence m'a fait du bien et, quoique

votre départ m'ait peiné, je sens encore l'heureuse influence de votre visite. C'est pourtant toujours triste de se quitter, parce qu'on ne sait jamais quand on se reverra, et l'amitié ne se contente pas de l'incertain.

Je vous ai encore saluée du haut de ma tour et je suis bien aise que vous m'ayez aperçu. Il y a de la poésie dans les adieux que l'on adresse à un prisonnier et qu'un prisonnier adresse à ceux qui jouissent de leur liberté. Mais pour nous deux il y avait plus que de la poésie ; il y avait des regrets sincères et des souhaits qui partent du cœur. Vous êtes religieuse, dites-vous ; moi je le suis aussi, et, qui plus est, je suis un peu superstitieux. Je crois aux bonnes et aux mauvaises influences, surtout aux bonnes, et je crois que vous me portez bonheur. La raison seule pourrait me confirmer dans cette opinion, car il est naturel de penser que des conseils tendres et éclairés, que l'expression d'une affection vraie influent avantageusement sur moi ; mais je vais plus loin : je me persuade que votre action bienfaisante s'étend sur une plus grande sphère et que votre simple attachement protège ceux auxquels il s'adresse comme une amulette ou un talisman.

Mais vous avez beau dire, la captivité a agi bien défavorablement sur moi, et c'est surtout lorsque je vous vois que je sens que je suis comme asphyxié ; car c'est à peine si je vous témoigne de la tendresse. Tel est du moins le reproche que je me fais depuis que vous êtes partie. Vous comprendrez d'ailleurs combien dans la retraite cette situation d'esprit est naturelle. L'uniformité des jours vous rend *machine* et la machine est un être bien peu intellectuel et bien peu sensible ; elle s'arrête ou marche et voilà tout.

J'ai appris avec grand plaisir la juste récompense qu'avait trouvée votre mari à son retour. Remerciez-le bien de toutes ses complaisances pour moi et assurez-le de ma vive amitié.

Aujourd'hui je ne me sens pas le courage de vous parler artillerie. Je ne veux pas mettre du fer et du plomb dans une lettre qui doit porter tout ce qu'il y a de plus aérien au monde, une pensée, un souvenir.

Adieu donc, ma chère Hortense, recevez la nouvelle assurance de ma sincère et tendre amitié.

N. B.

II. 38. H., le 8 juillet 1845.

Ma chère Hortense,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du 7. Les dessins des canons allemands de 1637 ou 1643 me seront très utiles surtout s'ils sont sur affûts, ainsi que la coulevrine de Venise de 1497.

J'ai bien, en effet, des dessins de canons de Louis XI, mais pour mon premier volume c'est sur affûts qu'il me les faut. Le petit canon de Charles VIII qui se trouve à l'Arsenal me sera très utile, mais pour le deuxième volume.

Les canons de Meaux étaient des pièces appelées « courtaux ». Mais la soi-disant bombarde de Laon n'est qu'une « chambre » ou culasse.

Je vois d'après votre lettre que j'avais mal compris votre dessin. L'affût que j'avais pris comme appartenant au système Zeller est un affût prussien [1].

Les craintes du Gouvernement viennent, à ce que j'ai appris, de l'existence d'une société polonaise sous le patronage de M. Mirchewich [2] ou quelque chose de semblable; ce monsieur faisait un cours au collège de France et a pris l'Empereur pour prophète. Il paraît, je ne sais pourquoi, que le Gouvernement a écrit à toutes les autorités des départements pour faire surveiller ces « apôtres », parce qu'il suppose (bien à tort) qu'ils s'entendent avec moi. Il serait bon de dénoncer au public cette stupide crainte.

Adieu, recevez de nouveau l'assurance de ma tendre amitié.

N. B.

II. 49. Ham, le 29 août 1845.

Ma chère Hortense,

Je vous écris pour répondre à votre aimable demande. Voici quels sont les objets qui se trouvent à Amsterdam, chez M. Haages, négociant, Kerksstraat :

1. Ces lettres où Napoléon entretient sa correspondante de l'état de son travail sur l'artillerie, et où il lui demande de se procurer tel ou tel renseignement, sont très nombreuses. Cette lettre de juillet 45 n'est donnée que comme échantillon d'une série. Une série qui révèle avec quel dévouement madame Cornu travaillait pour le prisonnier.

2. Mickiewicz.

La tapisserie des Gobelins représentant un Sacrifice à Diane, *et le* Portrait de l'Impératrice Joséphine *par Prud'hon.*

J'ai de plus, à Ham, encore le camée trouvé par le général Bonaparte sur les ruines de Péluse, en Égypte.

Je suis bien heureux de l'espoir que vous me donnez de vous revoir bientôt.

Recevez la nouvelle assurance de ma sincère et tendre amitié.

N. B.

Afin de me défaire de ces trois objets, je les donnerais tous les trois pour 30 000 francs comme minimum.

II. 133. Saint-Cloud, le 29 septembre 1860.

Ma chère madame Cornu,

Je vous remercie bien au nom de l'Impératrice de la part que vous prenez à sa douleur. Je vous remercie également des nombreuses notes que vous m'envoyez. Que pourrais-je faire pour M. Maury qui s'est donné tant de mal? [1]

Je ne comprends pas du tout ce que veut M. de Laborde. Que veut-il dire par ces mots : *Directeur des Beaux-Arts impliquant la responsabilité?* [2] Il faut que les attributions soient définies autrement que par des mots vagues.

Recevez l'assurance de ma sincère amitié.

NAPOLÉON

1. Alfred Maury, recommandé par madame Cornu, avait été chargé de réunir la documentation pour l'histoire de Jules César que l'Empereur voulait écrire. Peu après cette lettre, il fut nommé au poste fictif de « bibliothécaire des Tuileries ».

2. Le marquis Joseph de Laborde, ancien diplomate, ancien député, membre de l'Institut, avait une certaine réputation comme archéologue. Directeur général des Archives de l'Empire, il désirait sans doute devenir directeur des Beaux-Arts.

CORNEILLE

OU

LE MENSONGE HÉROÏQUE

I

Les grandes vérités humaines demeurent vivantes et chaudes sous les formules où l'on croit qu'elles sont refroidies. Corneille, Racine... Dessus de cheminée pédagogique? Mais non. Ce sont les deux termes de notre rythme, de notre complexité, de notre richesse. On dit, on nous ressasse que la France n'a pas un génie national, comme est Shakespeare pour l'Angleterre, Gœthe pour l'Allemagne, Dante pour l'Italie. C'est vrai. La France ne se simplifie pas, ne se fixe pas dans un seul élan. Elle vit d'une oscillation et d'une pulsation, comme la terre entre ses saisons, comme le cœur de l'homme entre ses battements. Elle en vit si bien que l'enfant français apprend ce rythme dès son jeune âge, comme on apprend à respirer. Corneille, Racine...

C'est bien un professeur, à vrai dire, qui a dicté le thème de la leçon, un précepteur princier qui est devenu dans nos lettres maître de morale supérieure. La pédagogie tient chez nous une place si active qu'à peine le génie s'est-il manifesté, il se trouve un maître à penser pour le mettre en formule didactique. Corneille et Racine sont encore vivants que La Bruyère survient pour faire à leur sujet de la morale comparée. Comme il convient en pédagogie, la formule est fausse et utile. Fausse, parce que La Bruyère retient, devant un aspect trompeur de Corneille et de Racine, les esprits qui risqueraient d'avoir le vertige s'ils pénétraient leur réalité.

Utile, parce qu'elle pose toutefois les données de la réalité.

Corneille et Racine mis face à face par le distributeur de clarté, il suffira que quelqu'un vienne donner la lumière. Ce sera un poète, bien entendu, un poète de l'homme, un poète qui empoigne l'homme, qui le jette à la tête de lui-même. Ce sera Péguy, qui écrit : « Les blessures que nous recevons, nous les trouvons dans Racine. Les êtres que nous sommes, nous les trouvons dans Corneille. » Vous voyez ce coup, ce redressement que la poigne de Péguy donne à la leçon de La Bruyère. *Les hommes comme ils devraient être*, avait dit le précepteur. *Les êtres que nous sommes*, réplique le visionnaire du génie humain.

C'est Péguy qui a raison.

II

Les êtres que nous sommes... Qui sommes-nous? Des possibilités braquées sur un petit nombre de modèles. Paul Bourget voyait en tout quatre de ces modèles où l'homme a fixé le désir de lui-même : Alceste, Hamlet, Don Juan et Don Quichotte. Je crois que les quatre se réduisent à deux, en définitive, les deux derniers. Car Don Juan est prolongé d'avance par Alceste et Hamlet ; sa course frénétique et inassouvie débouche sur leur amertume et leur anxiété.

Oui, il n'est peut-être que deux hommes sur la terre, Don Juan et Don Quichotte. Et les héros que l'Espagne a fournis à l'humanité sont aussi, sans doute, les deux termes auxquels la tragédie française a suspendu le balancement qui anime le poème de l'âme humaine. Don Juan et Don Quichotte. Racine et Corneille. Racine est possédé par le génie de Don Juan, avec tout l'Alceste et l'Hamlet virtuels que Don Juan porte en lui. Quant au génie cornélien, c'est Don Quichotte ; cela demande à peine à être proposé pour être admis.

III

Le mot *cornélien*, que je viens d'écrire, est presque aussi trompeur que l'idée que nous nous faisons de Corneille, après deux cent cinquante ans qu'on ne lit plus guère que les

quatre ou cinq chefs-d'œuvre de son théâtre choisi. C'est un mot qui nous représente, à juste titre, l'exemple littéraire de la grandeur et de l'héroïsme, mais aussi l'héroïsme devenu littérature, la grandeur déroulée en éloquence — la pire, celle à qui Verlaine veut tordre le cou. Si l'on n'allait pas plus loin, Corneille, quand on a fait la part du *Cid*, soulevé par une invincible jeunesse, de *Polyeucte*, armé d'idéal tout pur, Corneille évoquerait un peu trop de pectus et de majesté sonore. Et de l'héritage romain, il porterait sur sa carrure solide le passif le plus lourd et le plus cuirassé.

Prenons garde seulement que l'héritage romain échoit à l'œuvre de Corneille, à l'âge où le génie se réalise, mais après l'âge où le génie explose. Oh ! juste après : *Horace* suit immédiatement *le Cid*. Cependant, il y a quatre années entre la représentation du *Cid* et celle d'*Horace*, et quatre années qui comptent beaucoup à l'âge où elles se placent dans la vie de Corneille. Quand il donne *le Cid*, il a trente ans, il est à la cime de la jeunesse virile. Quand il fait *Horace*, ses trente-quatre ans (qui sont aussi l'année de son mariage) sonnent l'entrée dans la maturité. Sur le versant du *Cid*, c'est encore la jeune littérature, la poésie d'avant-garde, l'opposition à l'Académie et aux belles-lettres officielles représentées par Richelieu. Sur le versant d'*Horace*, dédié au Cardinal, c'est déjà la situation de l'écrivain établi dans le succès et la fécondité commençante. Et sans doute *Horace*, avec tout ce qui suivra, développera en quantité magnifique la qualité inouïe du chef-d'œuvre. Demandons-nous cependant ce que serait Corneille dans les lettres françaises s'il était mort dans cet intervalle de quatre années qui sépare le chef-d'œuvre de l'œuvre. Il n'y aurait ni *Horace*, ni *Cinna*, ni *Pompée*, et l'adjectif *cornélien* n'aurait pas du tout le même sens que nous lui donnons. Mais il y aurait *le Cid*, et c'est l'essentiel. Et ce qui précède *le Cid* prendrait peut-être du même coup plus de valeur. Alors, il se pourrait que l'adjectif *cornélien*, éclairé par les trois dernières pièces d'avant la trentième année, par *Médée*, *l'Illusion Comique* et *le Cid*, signifiât que Corneille est le poète de la magie, de l'illusion, de l'aventure et de l'amour. Le poète de tout le merveilleux que l'homme peut mettre dans la vie de l'homme.

Ce cornélianisme idéal trouve, d'ailleurs, dans l'héritage romain la plus belle matière qu'il pouvait souhaiter d'employer. Les deux sens de l'adjectif *cornélien* ne s'opposent pas ; le second remplit superbement le cadre du premier, ouvert d'avance à l'ivresse des grandeurs. Mais il faut d'abord rejoindre le premier, qui indique le point éclatant d'où Corneille a pris son essor.

IV

Il faut aussi s'aviser, dès qu'on l'a atteint, que le poète de l'aventure et de l'amour adore l'aventure amoureuse, mais en redoute le mystère. Même, l'aventure lui est d'autant plus précieuse qu'elle couvre, de son panache, des secrets dont Corneille craindrait que la présence ne se révélât dans un cœur mis à nu. Il se plaît d'autant plus à la conquête des cœurs que leur conquête ne permet pas de s'arrêter à leur exploration.

C'est pourquoi j'oserai dire que l'un des secrets de Corneille me paraît tenir entre deux petits poèmes sur l'amour, à demi-légers, à demi-sentimentaux, où il exprime à l'égard de l'amour ce sentiment vif et sincère, mêlé de gourmandise du cœur et de méfiance pour une énigme où cet homme ardent et raisonnable se garde de trop verser.

Voici pour le détachement de la passion profonde. C'est une désinvolte chanson de jeunesse, qui fait penser à du Musset des *Contes d'Espagne et d'Italie :*

Si je perds bien des maîtresses,
J'en fais encor plus souvent,
Et mes vœux et mes promesses
Ne sont que feintes caresses,
Et mes vœux et mes promesses
Ne sont jamais que du vent.

...Plus inconstant que la lune,
Je ne veux jamais d'arrêt ;
La blonde comme la brune
En moins de rien m'importune ;

La blonde comme la brune
En moins de rien me déplaît.

Si je feins un peu de braise,
Alors que l'humeur m'en prend,
Qu'on me chasse, ou qu'on me baise,
Qu'on soit facile ou mauvaise,
Qu'on me chasse, ou qu'on me baise,
Tout m'est fort indifférent...

Bravade, boutade, humoresque, font ici, bien sûr, un cliquetis qui s'amuse de ses provocations. Provocations qui sont non seulement de Corneille, mais de son temps; du siècle de Henri IV et de Louis XIII. Saint-Amant écrit aussi :

Je n'ai pas sitôt dit que j'aime
Que je sens que je n'aime plus.

Mais provocations qui sont bien cornéliennes : si Rodrigue n'était pas provocant, *le Cid* n'existerait pas. Et puis, l'impertinence du jeune homme a pour réplique, à l'autre bout de la vie de Corneille, les vers où un cœur qui n'a pas vieilli suggère sur une musique exquise le respect infini de l'amour, le respect qui excuse, et même qui peut justifier l'impertinence de l'amant. Ce respect quasi-religieux pour le miracle qu'il y a dans tout amour, le souffle de Psyché l'exhale, quand elle ose à peine dire le ravissement où la jette « un je ne sais quel feu que je ne connais pas » :

Je ne sais ce que c'est; mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme :
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même,
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.

Le mystère de l'amour n'a jamais reçu de la poésie française une invocation plus pure et plus craintive. Deux petites mains blanches se tendent vers le monstre pour reconnaître sa puissance; mais deux paupières palpitent et se ferment sur des yeux qui ont peur.

V

Corneille ne nous cache pas que pour lui les problèmes de l'amour ne doivent pas se poser. Il le dit formellement dans *Tite et Bérénice :*

A l'amour vraiment noble il suffit du dehors ;
Il veut bien du dedans ignorer les ressorts :
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue,
Tout le reste est pour eux une terre inconnue.

L'un des bons critiques de Corneille à notre époque, M. Jean Schlumberger, observe que Corneille est ici d'accord avec les hautes traditions morales de la société française. Ajoutons que le dernier de ces quatre vers, si beau, est comme une porte immense ouverte sur une autre œuvre que celle de Corneille : celle de Racine. Mais pour le théâtre de Corneille, ce vers élève une clôture de bronze. Corneille, amateur des plaisirs de l'amour, fort capable aussi d'en éprouver les mélancolies et les traverses, s'interdit d'entrer dans son trouble infini. Non seulement par pudeur, mais avec le sentiment que le redoutable rejoint ici le sacré. Dans ce même passage de *Tite et Bérénice*, il dit encore :

Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste ;
Il n'appartient qu'aux Dieux...

« Âme sans problèmes », dit très justement de Corneille M. Schlumberger. Jules Lemaître avait déjà remarqué, à propos de certains de ses personnages, que s'il y a lutte entre eux, il n'y a pas ombre de lutte dans le cœur de chacun d'eux.

Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte.

dira Pauline avec une sérénité d'âme que nuancent à peine les regrets d'une tendresse vaincue.

Le problème le plus grave se pose, sans doute, à partir du moment où l'on tâche de démêler ce qu'il entre d'égoïsme et de don de soi dans les mouvements de notre chair et de notre cœur. Corneille coupe court à cette question, par un vers de

Tite et Bérénice que La Rochefoucauld n'aurait pas désavoué :

L'amour-propre est la source en nous de tous les autres.

Ses personnages ne feront d'autres dons de soi que ceux de leur amour-propre, les plus fastueux et les plus éclatants qu'ils pourront. On ne trouve pas chez eux, entre la vie extérieure et la vie intérieure, de ces échanges fiévreux où se complaisent les héros de Racine, et qui aboutissent à livrer le monde en pâture à d'intimes inquiétudes. C'est à Corneille lui-même qu'« il suffit du dehors », comme il disait tout à l'heure. C'est lui qui n'a « d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue. » Les problèmes écartés, il reste, pour son génie magnifique, à manier les plus beaux objets dont se jouent les actions des hommes. Et comme les problèmes occupent surtout une place en profondeur dans l'histoire du monde, c'est un champ de vaste envergure qui reste offert à Corneille, et qu'il a parcouru.

VI

La vérité est que Racine peint les hommes tels qu'ils ne doivent pas être sous peine de trop souffrir, et Corneille tels qu'ils sont le plus souvent dans la vie. « Les êtres que nous sommes » oui, Péguy a raison. Car le surhumain de Corneille est plus proche qu'on ne croit de l'ordinaire humain, où les gens sont plus aptes à faire les choses qui les dépassent, au moins un peu, qu'à se pencher sans vertige sur leur mystère intérieur. (Ce qu'à l'exemple de Corneille la plupart des Français évitent avec soin. Et ce qui fait que, malgré ses défauts et ses faiblesses, Corneille garde jusqu'à la fin de sa vie et de son œuvre un fidèle public dont la bonne Sévigné est le modèle.)

La puissance subjective de Racine est incomparable. Voyez comme, chez ses personnages, les évocations des nostalgies les plus lointaines se replient douloureusement sur de secrètes blessures : « Dans l'Orient désert, quel devint *mon* ennui », « Ariane, *ma* sœur »... Le culte du moi chante dans des âmes plaintives, et il convie l'univers à lui fournir des résonnances. La tragédie la plus racinienne, *Bérénice*, est celle où l'un des plus grands objets du monde, l'Empire romain, est enfermé

dans la vie de deux cœurs qu'il ravage. Dans la tragédie la plus cornélienne, *Horace*, la même Rome sert à projeter hors d'eux-mêmes les cœurs de tous les héros.

Mais si l'on aborde cette magnificence avec laquelle Corneille développe les activités externes de l'humanité, il faut dépasser les quatre ou cinq chefs-d'œuvre pratiqués couramment. Ne disons pas trop qu'il y a du déchet dans cette œuvre. La vérité de Corneille est trahie par son théâtre choisi. Son objectivité vaut par la richesse inouïe des objets qu'il s'est annexés, et qui sont, en vérité, tout ce qui peut correspondre dans le monde à un désir fécond de notre être. Il n'y a pas, dans l'histoire, assez de rois, d'empereurs, de généraux, de conquérants, pour lui fournir les spectacles qu'il ne cessera de monter. Pas assez d'hommes, moins dévorés que soutenus par l'ambition, le courage, le sentiment de l'honneur, le dévouement à la patrie, l'émulation pour un noble idéal. Rien ne l'arrête dans cette course aux trophées qu'il enlève à la pointe de la plume à travers l'histoire, de Rome à Byzance, de Carthage en Asie. Racine, après avoir creusé autour de sept tragédies une angoisse intérieure, qui ne fait que s'aggraver d'Hermione à Phèdre, s'arrête quand il a touché le fond. Corneille n'atteint jamais les limites de l'étendue où la vie de la terre s'épanouit et se répercute. Si on le rebute, il repart (deux fois, après *Pertharite* et après *Attila*). Il change de registre, de rythme, de climat, comme fait la nature, qui trouve le moyen de fleurir dans toutes les conditions qu'on lui fait. Il renouvelle son génie à force d'ingéniosité, et plus encore par l'incroyable fraîcheur sans laquelle il n'y a pas de vraie fécondité. (On ne sait pas assez qu'*Agésilas*, calomnié par l'épigramme de Boileau, est un de ces miracles de renouvellement.) Quand on croit qu'il succombe sous le fatras qu'il a amoncelé de ses propres mains, il frappe en formules qui ne sont qu'à lui les plus beaux aspects du caractère des hommes dans l'histoire universelle. Racine ne cesse d'évoquer une voix du dedans, dont le trouble s'accroît à ses propres échos. Le génie poétique de Corneille ne cesse de créer de nouvelles figures du monde. Il semble qu'il fasse à son contemporain Descartes une réplique éclatante et sonore, car il s'écrie par chacun de ses personnages : « Je chante, donc je suis. »

VII

Les êtres que nous sommes, c'est à vrai dire, pour une bonne part, ceux que nous voulons être. En ce sens, La Bruyère avait raison. La vérité objective contient plus ou moins de vérité voulue. Corneille est le poète de cette volonté.

C'est pourquoi la littérature morale l'a pris pour champion. La littérature morale se jette sur *Horace*, où elle établit le plus facilement ses exemples et ses démonstrations. Et certes, *Horace*, avec tout ce qui est de la même veine, représente Corneille puissamment. Certes aussi, cette espèce d'héroïsme absolu, où l'homme se réalise d'autant plus magnifiquement qu'il s'oublie davantage, convient tout à fait à la tendance de Corneille, qui est de se détourner des problèmes pour s'évader dans de beaux actes. Péguy exprime cela fort bien, quand il dit de Corneille à propos de *Polyeucte* : « Il nous a laissé ce qui avait besoin d'explications... Il a pris les *facilités* du martyre. »

Entendons-nous sur ces facilités. Il faut être poète soi-même, comme Péguy, pour oser prononcer ce mot. On pourra dire que ce sont les facilités de l'âme pour résoudre les difficultés offertes à l'être. Et la première de ces facilités, avant d'en venir au martyre, est précisément la facilité du poète : la poésie pouvant être la facilité par où l'âme se donne le bonheur de se réaliser dans l'illusion verbale. En ce sens, Corneille est au premier rang de nos poètes. Il est le plus audacieux, il est capable d'être le plus fou. Il est poète de théâtre, parce que le théâtre double la poésie d'une autre facilité, pour qui veut réaliser l'homme hors de l'humanité ; parce que le théâtre porte la poésie à une autre dimension et l'installe au pays des merveilles.

Sur ce plan, Corneille est le frère aîné de Musset, dont le nom est déjà venu sous notre plume à son propos. Comme Musset (ou plutôt comme serait Musset si les problèmes de l'amour ne faisaient pas chez lui leur bruit de cœur brisé sous la fantaisie de la vie), il met les rêves de l'âme en feux d'artifice. Comme lui, il écrit des drames dont on ne sait pas trop ce qu'ils contiennent de comique, et ses tragédies sont

souvent, plus ou moins, des tragi-comédies. En ce sens, notre grand comique n'est pas Molière, ce douloureux poète de la nature de l'homme, c'est Corneille. Il est l'auteur d'une « comédie humaine » jouée de façon bien plus éclatante que par Balzac, d'une comédie humaine projetée et développée sur le plan où un autre poète a parlé de « divine comédie ». Il est un comique lyrique, qui met la comédie humaine en tirades et en stances. Pour achever de faire le tour des comparaisons prestigieuses qui aident à situer Corneille sur la scène littéraire, disons que si une œuvre de poète dramatique français offre certains aspects comparables à l'œuvre de Shakespeare, c'est, plus encore que celle de Musset, celle de Corneille.

VIII

Donnons-en la preuve. Non une preuve puissante, mais une preuve interne. Non par une comparaison du Corneille romain avec *Jules César* ou avec *Antoine et Cléopâtre*, mais par une référence à une scène d'*Hamlet*. Corneille est un des poètes de théâtre qui ont osé mettre sur le théâtre la poésie élevée à une puissance absolue par la représentation d'elle-même, un de ceux qui ont projeté l'image à l'état pur, la grimace dans le miroir, un de ceux qui ont fait jouer le théâtre du théâtre, en écrivant la scène des comédiens. Y en a-t-il beaucoup d'autres que Shakespeare et lui? (Je n'oublie pas *l'Impromptu de Versailles*. Ce n'est pas la même chose, c'est le théâtre introduit dans la vie, alors qu'il s'agit ici de la vie portée par le théâtre à son extrême point de décantation, en même temps que d'incantation.)

C'est au dernier acte de l'*Illusion comique*. Déjà, dans les actes précédents de cette pièce extraordinaire, les personnages ont été si bien sublimés de la vie dans le merveilleux, que Corneille nous avise qu' « il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination. » Les autres l'y rejoignent, et la pièce finit dans le théâtre pur : comme dans *Hamlet*, les personnages de la comédie jouent la comédie. Comment une telle pièce a-t-elle gardé l'un des plus chers secrets de Corneille dans une ombre où durant longtemps personne n'est

allé la découvrir? Pourtant Corneille lui-même fait entendre sa voix quand le rideau va tomber sur ce finale. Que dis-je! C'est la voix du meneur de jeu qui s'exprime, la voix du montreur de marionnettes, la voix du poète qui révèle l'étrange bonheur de la poésie dramatique, qui chante la joie créatrice de représenter la vie des hommes par un jeu d'acteurs.

L'un tue et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié;
Mais la scène préside à leur inimitié.

Ne dites pas que ces vers ne valent pas « l'essaim chantant d'histrions en voyage » de la *Tristesse d'Olympio*. S'ils sont un peu démunis de charme et d'éclat quand on les isole du contexte, et plus encore du jeu de scène, ils vont plus loin, en ce sens qu'ils évoquent avec précision le miracle essentiel du théâtre, miracle non plus littéraire, mais moral, qui est d'exprimer la vérité par le mensonge. Miracle dont Corneille va donner la formule dès le vers suivant, par un hémistiche admirable :

Leurs vers font leurs combats...

Je dirais presque que tout Corneille est là, Corneille qui a réussi à produire un théâtre héroïque, où l'héroïsme naît des artifices du théâtre et du verbe.

IX

L'élan verbal et l'élan moral ne font qu'un dans la poésie cornélienne. Est-il même sûr que le premier ne mette pas le second en mouvement, comme il arrive dans ces expansives natures d'hommes qui mènent leur cœur par leurs gestes et leurs mots? Il faut bien remarquer, qu'en fait, Matamore précède le Cid dans l'œuvre de Corneille. Et je crois que chez lui le théâtre précède la vie plutôt qu'il ne la reflète. Le titre *l'Illusion comique* est celui qu'il donne d'abord à la pièce qu'il appellera finalement *l'Illusion* tout court. Le théâtre chez Corneille joue à plein sa fonction, qui est d'ouvrir les yeux des hommes sur le théâtre de la vie.

C'est pourquoi il déborde de ces coups de théâtre et de ces

complications d'action qu'il est absurde de reprocher à Corneille. Autant lui reprocher d'être lui-même, d'être magnifiquement tourné vers tous les mouvements de la vie par lesquels l'homme se donne illusion à lui-même. L'intrigue dramatique est de ce point de vue une forme de la création poétique. C'est une de celles par où le génie du poète Corneille satisfait sa nature avec exubérance.

Il ne la satisfait pas moins par les images où il excelle, et qui sont des images de la vie en action aussi. Qu'est-ce que la vie en action dans l'ordre d'ici-bas? Un enivrant mélange de mouvements de notre être, et de collaboration, à demi-réelle, à demi-imaginaire, avec les forces de la nature. Un homme d'action est celui qui fait souffler le vent dans ses voiles. Tel, littéralement, le héros de Corneille. Tel César dans la *Mort de Pompée :*

Sa flotte qu'à l'envi favorisait Neptune
Avait le vent en poupe ainsi que sa fortune.

Tel le Cid, à qui la mer et la nuit complices apportent l'ennemi au bout de son épée :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flot nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous et, d'un commun effort,
Les Mores et la mer montent jusques au port.

Ce que ces vers prestigieux et célèbres ont d'admirablement cornélien, ce qui fait leur ton et leur métal, c'est cet accent de roi de la terre avec lequel on voit l'homme commander aux puissances de la terre. La musique du langage participe avec une sorte d'ivresse au « commun effort » qui fait bouillonner la mer pour jeter les Barbaresques dans la bataille. Si la grande allure des vers ne faisait pas remuer le panache sur le casque du héros, on ne se défendrait pas tout à fait de l'idée sacrilège de songer à Marius ou à Tartarin. Mais l'envolée poétique tourne tout vers la grandeur. Le flux qui sert le bras du Cid, c'est presque une réplique au soleil obéissant à Josué. « A moi le ciel, à moi toute la terre ! » Et l'on sait bien que c'est l'éternel appel de l'homme à la nature. Seuls, les mobiles de l'homme varient. Un saint

François d'Assise pousse ce cri par amour. Corneille, c'est par splendeur d'âme.

Les forces intérieures de l'homme sont projetées dans ce jeu avec un pouvoir de détachement qui rend très difficile à discerner ce qu'il entre d'imaginaire et de réel dans leur action. Le souffle de l'homme, son sang, son cœur, sont des acteurs du combat lyrique, comme sa voix et comme son bras, comme son épée même et sa cuirasse. Tout prend corps, dans la poésie cornélienne, pour les figures les plus éclatantes que la terre puisse porter. Cette sorte d'incarnation poétique des invisibles réalités humaines est à l'origine des faux pas que commet le génie de Corneille, quand le mauvais goût chez lui le dispute au sublime. Il imagine si fort les mouvements de l'âme mis en action plastique, qu'il ne distingue pas, dans l'évocation de tels tableaux, ce qui choque le goût de ce qui emporte l'enthousiasme. Quand il écrit ce vers déplaisant du *Cid :*

Ce sang qui tout sorti fume encore de courroux

ou ces vers incroyablement beaux pour peindre Pompée décapité :

Sa bouche encore ouverte et sa vie égarée
Rappellent sa grande âme à peine séparée.

c'est le même poète. Toutes les images lui sont bonnes pour l'incorporation de la vie dans les formules verbales. C'est de toute la pente de son génie qu'il tombe dans les chances inégales du bonheur et du malheur d'expression.

Car les mots eux-mêmes entrent dans ce jeu de conquête du monde par des élans de l'homme : les mots qui sonnent comme des médailles quand Corneille les fait tinter à la rime. Péguy s'est livré à l'inventaire des rimes cornéliennes, avec la joie que donne au poète le toucher des mots, des syllabes, où l'homme met en forme l'idée de lui-même. Les rimes cornéliennes ont le son de la voix de Corneille et la couleur de son esprit : *bonheur, honneur* — *Rome, homme* — et puis les rimes en *ort*, on voudrait dire les rimes en essor, qui sont comme les trompettes de l'âme. Le mot *mort* fait vibrer dans leur chœur son éclat grave (mais non son éclat

triste chez Corneille). Péguy dénombre les autres mots de cuivre qui viennent à l'appel du poète pour entrer en harmonie avec celui-là : *sort*, naturellement, parce qu'on ne voudrait pas que dans une telle musique on n'entendît pas les coups du destin ; puis *effort*, car la volonté de l'homme cornélien ne se dérobe pas au grand but de toute vie ; *port* enfin, car la vie cornélienne débouche naturellement dans la survie : *inveni portum.*

Le *sort* est magnifié dans *Horace :*

Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.

L'*effort* est proposé dans *Polyeucte* comme un objet d'émulation incomparable :

Dieu même a craint la mort.
Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort.

(Faut-il relever, en passant, la merveilleuse contre-assonance *offert, effort :* la Rédemption dans une musique de syllabes ?)

Encore dans *Polyeucte*, enfin, s'ouvre le port où la vie terrestre va jeter l'ancre :

Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.

Mais déjà dans *le Cid*, les rimes *port* et *mort* avaient fait entendre leur suggestion sublime. Et le plus beau, c'est que là l'image du port avait ce corps réel qui est pour Corneille la suprême réussite littéraire et morale. C'est moins une image qu'une peinture directe : le port, un vrai port, est le lieu de l'exploit extraordinaire où il semble que Rodrigue défie la vérité autant que les ennemis. A trois reprises, avec sa magie de vocable en *ort*, il ponctue le récit de l'invraisemblable aventure. Au début :

Nous partîmes cinq cents ; mais par un prompt renfort
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port.

Au nœud de l'action :

L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Mores et la mer montent jusques au port.

Jusqu'au finale, toutes trompettes déchaînées :

Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Alors la mort elle-même entre en fanfare, aux lieux où elle couronne superbement le grand jeu de la conquête du monde. Conquête d'une réalité sublime par l'exercice d'illusions héroïques : ce peut être la même définition pour la vie et la mort dans l'humanité cornélienne. D'un bout à l'autre de Corneille, les mots, les idées et les actes rivalisent pour accomplir l'épopée du mensonge héroïque.

X

Ce qu'il faut arriver à dire, c'est que le mensonge héroïque est au centre de Corneille, qu'il anime et commande toute son œuvre ; le mensonge héroïque ou, si l'on veut, le jeu que l'homme joue par vertu, par noblesse et générosité. C'est le jeu où une sorte de charité parfois supérieure, parfois excessive, parfois même fantaisiste, s'exerce aux dépens du jeu inverse, du jeu sévère et inexorable de la vérité — qui sera le jeu de Racine.

C'est pourquoi la pièce qui révèle le mieux Corneille est probablement *le Menteur*, que Péguy n'a pas craint de mettre en parallèle avec *le Cid*. « *Le Cid*, écrit-il, est la tragédie du noble jeu comme *le Menteur* est parallèlement et conjointement la comédie du noble jeu. » C'est très vrai. Le Menteur ne ment point par vice, encore moins pour déformer le visage de l'univers au gré d'un calcul intéressé. Il ment pour peupler le monde d'actes imaginaires, plus beaux que ceux qu'il aurait la faculté d'accomplir. S'il invente des actions magnifiques, c'est probablement faute d'avoir pu réaliser des tours de force, comme Rodrigue qui défait les Mores en une nuit. C'est que, faute de combler d'épouvante et Grenade et Tolède,

il doit se contenter d'être venu de Poitiers, comme Corneille est venu de Rouen. Si Matamore est l'envers du Cid, Dorante en est la réplique. Le Menteur ment par optimisme, par magnificence, revenons à ce mot, afin de donner à l'humanité, serait-ce en fausse monnaie, assez de surhumain pour l'embellir. Les mensonges de Dorante ne diminuent pas sa qualité d'âme :

Dès lors, à cela près, vous étiez en estime
D'avoir une âme noble, et grande, et magnanime,

lui dit Cliton. Ne nous étonnons pas que Corneille en fasse un personnage plaisant et sympathique : le Menteur, c'est l'expression allègre du génie même de Corneille, de ce que madame de Sévigné appelle avec dilection son goût pour les choses « qui étonnent, qui enlèvent, qui font frissonner ».

Et ne séparons pas *le Menteur* de *la Suite du Menteur*, où le mensonge est mis nettement cette fois au service de la vertu :

Et vous savez mentir par générosité

dit alors Cliton à Dorante. M. Jean Schlumberger regrette que Corneille n'ait pas trouvé là l'occasion d'élucider la notion du mensonge héroïque. C'était, à vrai dire, un trop vaste problème pour cet homme qui fuyait les problèmes. Entre *le Menteur*, comédie humaine du mensonge social, et *la Suite du Menteur*, comédie plus grave du mensonge à tendance héroïque, s'ouvre toute la question de la place du mensonge dans notre vie.

Qui dira, en effet, la part du mensonge dans presque chacun de nos actes, dans presque chacune de nos paroles? Dans le coup de fer, non au feutre de Dorante, mais au chapeau de chacun de nous, alors que la vérité est poussière sur nous et en nous? Dans la joie de nous promener à « l'air doux des Tuileries », quand nous avançons, chaque minute, le long du chemin qui va sous terre? Dans ces saluts, ces gestes, ces mots que nous prodiguons, alors que la vérité est le frottement des indifférences et des égoïsmes? Dans l'amour enfin, ce mensonge héroïque de la solitude? Mais ce mensonge là est la vie. Et sous cet aspect là, l'amour propose à tous les hommes un peu d'héroïsme possible.

Le Menteur et *la Suite du Menteur* sont une des clefs de

Corneille, ils nous montrent comment le surhumain se forme dans l'exercice même de la comédie humaine. Nous avons déjà dit, d'ailleurs, que le surhumain ne nous intéresserait pas autant s'il était exceptionnel à l'ordre de la vie. Les êtres que nous sommes, les héros cornéliens s'en échappent moins qu'ils n'en ont la réputation.

XI

Le mensonge héroïque est une forme du don de soi. C'est ce qui permet à Corneille de l'exalter. Ici, une nouvelle remarque s'impose. C'est que le mensonge héroïque ne va pas sans un partenaire. Si le mensonge valeureux peut être une forme de la générosité, c'est à condition qu'il serve un objet. Il n'est pas valable sans dialogue, sans un élan donné, puis reçu par autrui. Le mensonge peut être une vertu sociale. De soi-même à soi-même, il n'est jamais qu'un vice, le pire de tous, celui qui nous altère nous-même par l'œuvre de nous-même.

C'est pourquoi on ne doit pas considérer du tout Corneille et Racine du même point de vue, ni sur le même plan. Corneille opère sur le plan de la charité, où tout est relatif parce que tout y est objectif. Racine se concentre sur le plan de la vérité, où le subjectif ne redoute pas l'absolu. De part et d'autre du drame de l'amour, qui est le grand drame humain, ils prennent deux voies opposées. L'amour, avons-nous dit, mensonge héroïque de la solitude. Corneille drape la solitude d'autant de mensonges qu'il faut pour ne plus la voir. Racine dissout le mensonge pour arriver à goûter l'âcre saveur de la solitude.

L'un et l'autre de nos deux grands tragiques ont fait une comédie qui a sa place dans nos lettres classiques, et qui est une comédie révélatrice de chacun d'eux. Et l'un ne pourrait pas échanger sa comédie avec l'autre. Jamais Racine n'aurait pu faire une comédie plaisante sur le sujet du *Menteur*, jamais un héros sympathique avec le personnage du Menteur. Mais il a poussé jusqu'à la farce la comédie des *Plaideurs*, qui est la comédie de ces menteurs professionnels que sont les avo-

cats. Et jamais Corneille n'aurait pu railler les plaideurs dans une comédie, car la plaidoirie est pour lui un acte assez grand et assez beau pour qu'il en remplisse ses tragédies. Ne disons pas, comme on le répète trop souvent, que son théâtre est fait d'éloquence avocassière. Ce serait voir les choses en surface. Souvenons-nous plutôt qu'au Palais le mot *action* est synonyme du mot *procès*, et que cela est à l'image de la vie. En ce sens, le duel oratoire qu'est la plaidoirie prolonge, dans les solennités judiciaires, le duel incessant qui est la norme des actions humaines dans la bataille de la vie. *Duellum, duo, bellum, bis*, écrit Péguy, c'est le même mot : « La guerre, c'est ce que l'on fait quand on est deux », — autrement dit, tout ce qui s'accomplit dans la vie sociale, à commencer par l'amour. C'est pourquoi Corneille, poète de la vie sociale, est le poète du duel, et de la plaidoirie, ce duel moral. Le duel de Rodrigue et du père de Chimène se poursuit dans la plaidoirie amoureuse de Chimène contre Rodrigue. *Horace* met en œuvre toutes les complications qui se nouent autour d'un triple duel. *Cinna* est un duel politique qui s'achève en plaidoirie. Polyeucte livre à Sévère un assaut de générosité. Duel, dialogue, théâtre, c'est la même chose chez Corneille. Et c'est la même chose, au fond, que dans la vie, où les êtres que nous sommes s'affrontent, s'aiment, se dévorent. C'est la même chose que dans la vie guerrière qu'est la vie quotidienne, dans les combats que sont tous les travaux.

Cela ne cesserait d'être la même chose que si l'on se détournait de la guerre terrestre, pour tâcher d'entrer dans la paix difficile que les hommes s'efforcent d'atteindre dès ici-bas, quand ils orientent vers la sérénité éternelle l'activité intérieure de leur solitude.

Il y a deux espèces d'hommes, les conquérants et les théologiens. Corneille est un conquérant, Racine est un théologien.

XII

J'entends et j'attends la question. Et *Polyeucte?* Que faites-vous de *Polyeucte*, tragédie de la grâce de Dieu? Je répondrai d'abord que Dieu n'est pas réservé aux théologiens, qu'il y

a aussi des saints conquérants, et même surtout des saints conquérants, pour qui la paix éternelle est au terme de la guerre terrestre. Polyeucte est de ceux-là.

En regard de *Polyeucte*, dernière des grandes tragédies classées de Corneille, et suprême tragédie conquérante, celle de la conquête de Dieu, la tragédie théologienne par excellence dans le théâtre de Racine est *Phèdre*, dernière du grand cycle racinien, et qui a plu au grand Arnaud, le maître théologien de Port-Royal. Si l'on christianise, comme le fit Arnaud, l'âme inquiète de Phèdre, il est aisé de retrouver dans un examen parallèle de *Phèdre* et de *Polyeucte* les deux courants en sens contraire que suivent l'âme de Racine et celle de Corneille. Quand Phèdre invoque « ce sacré Soleil dont je suis descendue », si Dieu vit dans cette image du Soleil, on pourra dire que Phèdre tourne vers son moi la présence de Dieu, comme nous avons vu que Bérénice tourne vers son moi la présence de Rome. Phèdre intériorise l'idée de Dieu. Dans *Polyeucte*, au contraire, le cri de Pauline, « Je vois, je sais, je crois », est un cri qui extériorise un cœur vers le Dieu qu'il reconnaît. Ne cherchez pas à savoir laquelle de ces deux âmes est la plus religieuse : c'est la question autour de laquelle toutes les guerres de religion se sont livrées.

Mais de part et d'autre, c'est bien la suprême tragédie, au bord de l'abîme religieux. De part et d'autre se pose la question du salut de l'homme sous la forme du dilemme : être avec ou contre Dieu. C'est la question qui jette Phèdre dans l'épouvante, quand elle prononce l'exclamation que nous venons de citer :

Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux ;
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale...

Ces cris d'un enfant du ciel et de la terre qui s'affole à l'idée d'être un enfant perdu, remplacez-y seulement la filiation mythologique par la réalité incluse dans les mots « Notre Père qui êtes aux cieux », et l'angoisse de Phèdre n'est rien

d'autre que celle de la créature dont la foi est terrifiée, quand elle s'avise qu'elle a fait cohabiter dans son propre cœur la présence du péché et la présence de Dieu. Au dernier terme de la plongée dans la vérité humaine, Racine se trouve face à face avec la vérité divine.

Et c'est le même tête-à-tête qui s'offre finalement à Corneille, au terme de sa conquête de l'univers humain, parce qu'il n'y a pas deux christianismes, et que Dieu est le même pour tous ceux qui le reconnaissent et l'adorent. C'est la même question redoutable que Corneille pose à la créature humaine : Dieu, présent dans la vie de l'homme, exige-t-il tout de l'homme ? C'est la question que balance le dialogue de Pauline et de Polyeucte :

— *Imaginations !*
— *Célestes vérités !*
— *Etrange aveuglement !*
— *Eternelles clartés !*
— *Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !*
— *Vous préférez le monde à la bonté divine !*

Seulement prenons garde alors que tout le problème cornélien se pose de nouveau du même coup, et demande à être résolu cette fois de façon extrême et totale, à la manière dont le *Tristan* de Wagner résout dans ses dernières notes lumineuses les immenses problèmes qu'il a posés.

Il s'agit, pour le cornélien céleste offert par *Polyeucte*, de dénouer le cornélien terrestre. Mensonge héroïque, avons-nous dit, que le cornélien terrestre, car telle est la condition humaine. Hé quoi ! mensonge ? objecte Pauline. Est-ce là un but pour un héros ? A quoi le héros doit répondre, sous peine d'être un faux héros, que le mensonge héroïque est souverainement justifié, parce qu'il est au service d'une immatérielle, lumineuse et sublime vérité.

XIII

Il faut revenir ici au mythe de Don Quichotte, et l'élucider à fond. Le mensonge héroïque est aussi l'objet de la vie de Don Quichotte, qui lutte pour des illusions, qui se bat contre

des moulins à vent. Mais la vérité est aussi le but essentiel de ses mensonges valeureux. Don Quichotte se bat contre les moulins, mais pour une idée. Si on veut le justifier, le tout est de savoir ce qui a le plus de réalité : l'idée, ou l'objet à travers lequel on peut la servir.

Or ce sont les idées qui demeurent, avec une pureté et une solidité inaltérables, au-dessus des objets, que les atteintes du temps, les incertitudes de notre perception, les illusions de notre sensibilité, les pauvres limites de notre intelligence rendent fragiles, caducs, douteux, vains souvent, et parfois sans existence réelle. Nous vivons parmi des moulins à vent et des mirages. Nous nous faisons de surprenantes images de la réalité des choses. Les arbres que nous croyons le plus fortement enracinés et dont nous admirons les cimes moutonneuses, mais dont la nature chaque jour dévore la substance, n'ont peut-être pas une réalité beaucoup plus certaine que les nuages dont le vent fait et défait les architectures. Et cette chair même que notre âme anime, ces pieds qui nous portent, ce sang qui nous nourrit, et toute cette vie d'où nous venons et qui nous continuera, que d'illusions en elle, qui s'y renouvellent, y foisonnent, y font étendue et volume ! Le mensonge est le tissu de la vie terrestre. Mais il n'est héroïque que parce que des idées y vivent avec nous. Les idées sont les réalités de la vie des hommes. Ce serait une duperie que de se battre pour une cité matérielle, dont les murs ne sont pas plus immortels que notre corps, dont les pierres seront réduites en poudre par le temps qui ne les ménagera pas beaucoup plus qu'il ne ménagera nos os. Faire périr ce corps mortel pour ces pierres mortelles, c'est immoler une ombre à une autre ombre. Mais sacrifier sa vie à l'idée de la cité, à la patrie, c'est rentrer dans l'idéal, donc dans le réel, c'est résoudre à la fois l'illusion par l'héroïsme, le mensonge par la vérité, ce qui meurt par ce qui est impérissable. Ainsi font les héros d'*Horace*, ainsi font, à leur suite et à leur exemple, tous les héros de Corneille.

Les idées sont les réalités de leur vie, parce qu'ils vivent avec une pleine noblesse la vie de l'homme, dont la nature est seule à se dégager, grâce aux idées, des illusions où le reste de la nature déroule son aveugle effort. Les êtres que nous

sommes le sont par la vertu des idées. Et dans la réalité idéale, Polyeucte atteint le sommet, puisqu'il se jette dans la Vérité et dans la Réalité suprême, qui est Dieu. Si *le Cid* est la réplique héroïque du *Menteur*, *Polyeucte* en est la solution ravie. *Polyeucte* dénoue l'œuvre de Corneille vers la vérité qui en est la lumière supérieure et surnaturelle, comme la lumière du soleil domine et conditionne la vie des ombres terrestres. Si, parmi les héros de Corneille, il n'y en avait pas un qui embrassât la vérité de la Grâce pour éclairer d'une lumière certaine le monde de l'illusion et du mensonge, il ne resterait plus au héros de Corneille qu'à courir la redoutable aventure de devenir un héros de Racine et de chercher la lumière au sein de ses ombres propres. Et la Grâce lui serait encore plus nécessaire pour éclairer ses ténèbres intérieures. Seulement, il aurait peut-être plus de mal à la trouver. Ce qui est sûr, c'est que Racine, quand il eut renoué avec la Grâce, et qu'Elle eut joué un rôle dans son théâtre, a encore fait des tragédies de Racine, *Esther* et *Athalie*, mais des tragédies qui ont perdu le trouble racinien.

Or Polyeucte, lui, fait déboucher avec une facilité incroyable, cette « facilité du martyre » dont a parlé Péguy, l'aventure du mensonge héroïque sur l'entrée dans la vérité. Tout se passe comme si la disposition à la vérité était au revers de l'étoffe humaine, dont la surface est brodée d'illusions. Il suffit, pour retourner l'étoffe, qu'intervienne une idée qui a la force d'une réalité sublime. Polyeucte le dit :

Saintes douceurs du ciel, ADORABLES IDÉES,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.

Les moulins sont renversés. Le vent qui faisait tourner leurs ailes et qui est le souffle de Dieu même, se fond avec l'âme de Don Quichotte en une union exquise. Don Quichotte est transfiguré par le quichottisme parfait. Par le surhumain, l'humain s'épanouit dans le divin.

XIV

Reviendrons-nous, pour finir, à l'essentiel de la vie terrestre, qui est l'amour humain? Nous demanderons-nous pourquoi Corneille, qui a résolu triomphalement toutes les vanités des choses par la force des idées, n'a pas résolu la vie de l'amour, fallacieuse entre toutes, par l'idée de l'amour? Homme sans problèmes, mais homme de solutions, c'est pourquoi il est superbement poète. Mais personne n'oserait le comparer à Racine comme poète de l'amour. Pourquoi semble-t-il que la clef de Corneille, qui ouvre merveilleusement tout le reste du monde humain, n'ose même pas s'approcher de la serrure quand c'est l'amour humain qui l'a fermée?

Tout simplement, l'idée de l'amour humain est celle qui échappe le plus, depuis qu'il y a des hommes et qui aiment, à l'effort des philosophes et des poètes. L'idée de l'amour n'a peut-être qu'un nom, qui est mystère. Peut-être, si l'on voulait situer ce mystère dans le cadre de l'existence terrestre, faudrait-il se souvenir de ce que nous avons dit de la charité et de la vérité, qui ne s'exercent pas dans le même sens ici-bas : la charité ne s'accomplissant que dans le relatif, la vérité n'ayant de satisfaction qu'en avançant vers l'absolu. Or l'amour humain est le troublant mélange de ces deux efforts. Et il serait ce qu'il y a de plus fou dans la condition terrestre, s'il n'était pas ce qu'il y a finalement de plus héroïque. Car ce qu'il tend à réaliser dès ce monde avec une confiance merveilleuse dans l'impossible, c'est ce qui ne sera réalisable qu'hors de ce monde : la rencontre de la charité et de la vérité étant sans doute la réalité transcendante, qui fixe hors du temps la certitude du bonheur. Mais, dans la vie mortelle, elle n'apparaît que comme le feu d'une espérance, un scintillement d'étoile dans un mouvement de feuillages. Elle est le bonheur idéal que le regard croit toucher, mais que la main n'atteint guère, car à peine deux cœurs confondus ont-ils cru s'évader dans l'éternel qu'ils retombent sous la condition de la chair et du temps.

Tantôt les poètes entrent dans ce mystère pour en remuer les charmes ténébreux, pour en évoquer le trouble exquis

et redoutable. Ainsi Racine. Tantôt, ils se tiennent au bord, comme à la limite d'un sol sacré que l'impuissance humaine révère et ne profane point. Ainsi Corneille, dont nous avons cité le mot : « Le cœur n'appartient qu'aux dieux. » Là, les poètes de l'amour s'efforcent d'en être les devins. Ici, ils accomplissent les gestes du grand-prêtre, avec une piété soumise à la souveraineté du mystère. Corneille, dans cette attitude, n'est ni infidèle à sa vocation d'idéaliste, ni un des moindres poètes de l'amour.

Il est le poète qui garde à l'amour sa valeur de secret intact. Il nous fait saisir en lui, avec tout ce qu'on y voit briller de forte pureté, un sortilège qui tient pour beaucoup à ce que le poète ne tente pas de forcer l'indicible. Il obtient, par le respect même qu'il témoigne au secret de l'amour, qu'il nous paraisse limpide et dur comme celui du cristal. C'est le

Va, je ne te hais point. — Tu le dois. — Je ne puis.

du *Cid*, auquel fait écho, tout à la fin de l'œuvre, cet adorable vers d'amoureuse dans *Suréna :*

Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.

C'est cet aveu de l'autorité que l'amour prend dans la vie des hommes, cette reconnaissance de l'esprit qu'il inspire aux êtres par le chemin du cœur :

Le véritable amour, dès que le cœur soupire,
Instruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.

C'est même la reconnaissance que le Ciel est présent dans ce mystère des vies humaines qui se nouent :

Quand les ordres du Ciel nous ont fait l'un pour l'autre
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre.

Alors, cette réserve même de Corneille devant la grandeur terrible de l'amour, cette volonté, chez Corneille, de s'abstraire de ce qui tient le plus de place dans la peine et le bonheur des hommes, ajoute peut-être à son génie. Nous y avons vu, pour commencer, une absence dans son œuvre. Ne dira-t-on pas, pour finir, que dans le poème éclatant où un incroyable concert de sonorités exprime le tumulte des œuvres humaines, Corneille a donné à l'amour la plus juste part, qui est aussi en poésie la plus précieuse, en lui offrant l'hommage du silence?

ANDRÉ ROUSSEAUX

« COOLIE »[1]

Le jour baissait et l'ombre envahit bientôt le décor. Le garcon de bureau se leva, prit un morceau de bois et en frappa plusieurs coups sur un vieux rail qui pendait à côté de la porte. Bientôt des coups identiques résonnèrent un peu partout et le pays s'anima brusquement. Les coolies envahissaient tous les chemins pour aller rejoindre leur pondok.[2] C'était le signal de la fin du travail. Les voix criardes des Chinois dominaient celles des Javanais et des Soendanais qui ne se mêlaient pas aux célestes. Une haine implacable les séparait. Ils marchaient le tjankol[3] sur l'épaule; leurs corps brunis par le soleil formaient de longues files. Ils étaient courbés sous le poids d'une lourde fatigue et leur peau foncée était striée de boue séchée.

Quelques hommes s'arrêtèrent au bureau où ils s'assirent un peu à l'écart des nouveaux coolies. Le mandor principal leur demanda bientôt ce qu'ils voulaient. L'un d'eux s'avança humblement vers lui en disant :

— Je veux une femme.

— Comment t'appelles-tu?

— Sentono, Pâ, voilà bientôt six ans que je travaille et on ne m'a pas encore donné de femme.

— Il n'y a que quinze femmes dans le nouvel arrivage.

— C'est ce que je vois, Pâ, mais si le mandor besar a pitié

1. Voir *Revue de Paris* du 15 juin 1937.
2. Lieu d'habitation des coolies ; ensemble de cabanes.
3. Houe.

de moi, et s'il lui plaît de me donner une femme, je lui en demande une, Pâ.

Le mandor principal réfléchit.

Il savait que pour avoir une femme, le coolie lui abandonnerait une partie de sa paye, à l'insu de l'assistant.

Le mandor appela la première femme qui frappa son regard. Elle portait un enfant dans son slendang.

— Tu peux prendre cette femme.

Puis s'adressant à elle :

— Comment t'appelles-tu?

— Wiri.

— Lève-toi et suis cet homme.

Elle obéit immédiatement et Sentono reprit silencieusement le chemin de son pondok, suivi par la femme. La même scène se reproduisit pour les autres coolies.

Mais un jeune homme du nom de Noer s'était faufilé parmi eux, et quand le mandor lui dit :

— Que fais-tu ici?

Il lui répondit :

— Je veux aussi une femme.

— Je veux, je veux, tu n'as rien à vouloir, fils de chien!

Et ce disant le mandor lui pinça l'oreille, jusqu'à ce qu'elle devînt exsangue. Noer tâcha de se dégager et répéta :

— Je veux une femme, je travaille depuis un an et je n'ai pas encore de femme.

— Que veux-tu faire d'une femme? D'autres travaillent depuis bien plus longtemps que toi et n'en ont pas encore. Que crois-tu, fils de chien?... Tu attendras encore dix fois une année, avant que je te donne une femme, fils de p..., singe, buffle.

Noer sursauta sous l'injure. Son regard était chargé de haine. Mais, le mandor principal le prit au collet, et lui cogna rudement la tête contre le sol.

— File, et en vitesse... ou je te brise la carcasse... Regarde autour de toi. Trente hommes attendent encore après une femme, et trois cents autres attendent dans les pondoks.

Noer resta silencieux.

— Tu vois! cria le mandor.

— Saja.

— Et regarde le nouvel arrivage. Combien de femmes y a-t-il? Et maintenant, file!

Noer se releva, prit son tjankol sur l'épaule et disparut dans l'ombre crépusculaire. Roeki avait assisté à cette scène. La seule femme qui restait était Karminah, elle fut donnée à Marto, un vieux Javanais qui travaillait dans la parcelle I.

Le mandor principal la poussa; hésitante, elle regardait Roeki.

— Pourquoi doit-elle suivre Marto? demanda le jeune homme qui s'était levé et se dressait à présent devant le mandor.

— Parce que depuis longtemps déjà, on a promis une femme à Marto.

— Mais elle est ma femme, Pâ.

— Les coolies n'ont pas de femme en arrivant ici, hurla le mandor. Retourne à ta place.

— Elle est ma femme, Pâ. Elle doit rester avec moi!

On ne prit pas garde à Roeki et Marto poussa Karminah devant lui.

Fou de rage, Roeki hurlait :

— Elle est ma femme.

Il était debout, devant le mandor, dans une attitude menaçante.

— Retourne à ta place.

— Non, je ne veux pas!

— Veux, veux, c'est un mot que tu ne peux pas dire ici... Tu pourrais vouloir dans ton kampong, mais ici, c'est autre chose! Un chien de coolie ne veut pas!...

Il empoigna l'avant-bras de Roeki qui, d'une secousse, se dégagea. Mais le mandor furieux, le gifla en pleine figure et une raie rouge stria la joue du jeune homme.

— Et maintenant te voilà dressé! Retourne à ta place!

Roeki s'en alla courbé et rampant. Karminah était partie.

Les surveillants subalternes arrivèrent et, aidés du krani, répartirent les nouveaux coolies dans les différentes parcelles. Roeki fut envoyé dans la parcelle III commandée par le mandor Amat qui lui dit :

— Il s'agira de la boucler, car j'ai aussi un bâton!

Et les autres ricanaient.

— Ajo... en avant... courez...

Roeki rejoignit le pondok de la parcelle III.

*
* *

Le soir rassemblait les nouveaux et les anciens coolies de la parcelle III sur la place du pondok. Les vieux s'informaient de Java, « Djawa », ce mot évocateur de leurs jours heureux... et les questions et les réponses se poursuivaient sans interruption. Roeki contemplait la place du pondok, qui lui rappelait, en beaucoup plus grand, celle de son kampong. Le hangar des jeux, au toit pointu, la bordait d'un côté, de l'autre s'alignaient les chambres des coolies, petits réduits surmontés d'un toit et éclairés de lampes à feux rouges. Quelques femmes préparaient des aliments sur le perron qui précédait les chambres. Des cocotiers dressaient leur silhouette élégante à l'extrémité de la place et voisinaient avec les deux puits, masqués par une haie de bambous. Les vieux parlaient de la vie des coolies. Les « tuan » et les assistants frappaient... Les mandors frappaient aussi, il fallait toujours obéir, exécuter les ordres reçus.

— Et, peut-on jouer?...

— Oh, oui, jouez!...

A ces mots, tous les regards s'enflammaient. Tous se taisaient, enfiévrés par l'idée du jeu. Et le silence de la forêt toute proche gagnait la place. Des tas d'herbes brûlées fumaient un peu partout. Le bruit de l'eau qu'on répandait, vint troubler le silence. Roeki se rappela mélancoliquement le bain du soir de Soepinah... Puis, il pensa à Karminah.

— Où est la parcelle I? demanda-t-il à son voisin?

Celui-ci lui indiqua la direction de l'ombre profonde.

— C'est là... Il faut marcher une heure vers le Nord. Pourquoi?

— Ma femme est là.

— Étais-tu marié avec elle à Java?

— Non, j'ai fait la route avec elle, nous avons été sur le même bateau.

— Est-elle jeune?

— Oui, très jeune. Le mandor principal l'a donnée à Marto, mais je n'accepte pas cela.

L'autre riait.

— Ne pas accepter?... Que n'acceptes-tu pas? Vous avez tous

les deux signé un contrat. Si tu ne l'acceptes pas, tu seras battu, et si le mandor ne l'avait pas donnée, le tuan l'aurait prise pour lui, si elle est jeune et jolie.

— Quel tuan? Le tuan besar?

— Celui-là ou un autre.

Roeki songea à la force de l'homme blanc et courba la tête.

Le tong-tong résonna bientôt dans le calme de la nuit.

Les vieux coolies se levèrent.

— Où allez-vous? demandèrent les jeunes!

— C'est l'heure du coucher, n'entendez-vous pas le tong-tong?

Et bientôt les échos résonnèrent des tong-tong de toutes les parcelles. Puis un grand silence se fit. Un enfant pleurait, une femme grondait : « Ajo... coucher... » Un mandor les poussa tous dans leurs chambres.

Roeki partageait son réduit avec cinq autres jeunes gens. C'était une pièce carrée, entourée de murs grossiers et poussiéreux. Six baleh-baleh le meublaient. Cinq d'entre eux étaient munis d'un tikar[1] et d'un petit oreiller. Une lampe à pétrole brûlait en veilleuse. L'ombre envahissait traîtreusement tous les coins de la pièce. Les rats s'y livraient à des courses folles ou s'y accouplaient bruyamment. Une voix demanda :

— Où est Kromoredjo?

Quelqu'un répondit :

— Il est allé chez Isah.

— Couche-t-elle avec lui cette nuit?

— Oui, il a encore l'argent qu'il a gagné au jeu.

La petite porte de bois s'ouvrit avec précaution et livra passage à deux silhouettes. On entendait un rire étouffé de femme et une voix d'homme qui grognait. Roeki, couché sur le flanc, avait en face de lui le baleh-baleh de Kromoredjo. Il aperçut vaguement dans l'ombre deux formes s'allongeant côte à côte. Il écouta le murmure de leurs voix, les rires de la femme, perçut le mot « or »... Après quelques instants, la femme chuchota :

— Une petite ou une grande pièce d'or?

— Une grande...

1. Tikar : petit pupitre en bois supportant l'oreiller.

La femme se tut. Il entendit le baleh-baleh craquer sous la pression de deux corps...

Il chassa un moustique qui bourdonnait à son oreille, puis s'endormit.

*
* *

Cinq heures du matin. Le tong-tong résonne, à travers les premières lueurs du jour. Les coolies se réveillent, s'étirent, bâillent, se grattent. Les moustiques et les poux les ont piqués pendant leur sommeil. Quelques-uns se lavent avec l'eau du puits qu'ils sont allés chercher dans les vieilles boîtes à conserves. D'autres se contentent de se rincer la bouche. Tous, après cette toilette sommaire, échangent leur sarong contre une petite culotte, prennent leur tjankol sur l'épaule et partent au travail, encore à moitié endormis. Ils marchent en longue file, et leurs corps bruns se détachent à peine du paysage dans la sombre clarté du jour naissant. Bientôt, les étoiles pâlissent, disparaissent et le ciel s'illumine à l'est d'une lueur éblouissante. La journée tropicale commence. Là-bas, cerné par la forêt vierge et disparaissant encore sous la brume matinale, s'étend le pays qui deviendra la nouvelle exploitation. Ce n'est encore qu'une vaste étendue de terres défrichées. La forêt y avait existé et frémi pendant des milliers d'années. Sa flore et sa faune y avaient mené une existence mystérieuse, grouillante, fourmillante... et ces milliers de vies, cette végétation fantastique avaient été vaincues par l'homme. Les haches avaient fait leur œuvre; ensuite, lorsque ces géants de la nature, entourés de leurs parasites monstrueux, avaient jonché le sol, le feu avait achevé de les détruire. Bientôt, il ne resterait plus de l'énorme brasier que des tas de cendres fumantes, d'où jailliraient de temps à autre des gerbes d'étincelles. L'arbre royal, que seul Allah peut détruire, s'élèverait encore au milieu de cette vaste désolation!

Et maintenant, cette terre unie, épuisée, attendait patiemment d'être asservie à la civilisation. Des Chinois la fouillaient de leurs tjankols.

On voyait leurs corps jaunes s'abaisser en cadence du matin au soir.

Les coolies javanais étaient affectés aux travaux du canal

qu'on creusait à la lisière de la forêt, et pataugeaient dans l'eau putride des marécages.

Le mandor avait distribué la tâche de chacun. Roeki regardait l'épaisse couche de boue, où pourrissaient pêle-mêle des arbres, des lianes et des cadavres d'animaux qui se transformaient en un humus gras, d'où sortait une végétation renaissante.

— Ajo... travaille...

Roeki contempla son tjankol tout neuf, puis relevant sa culotte le plus qu'il put, il s'aventura en hésitant dans cette boue grisâtre et nauséabonde, infestée de milliers de moustiques. Il ne comprenait toujours pas pourquoi on le faisait travailler, pourquoi il ne conduisait plus son buffle paître dans la prairie. Tout cela dépassait son entendement.

— Ajo... travaille!...

Et la voix du mandor se faisait menaçante. Roeki se mit à l'ouvrage.

Le tjankol s'abattait sourdement dans le sol. Les jambes écartées, et les pieds enfoncés dans la boue, les coolies répétaient ce geste monotone, tout le long du jour. L'un d'eux s'arrêtait parfois pour cracher sur ses ampoules ou s'essuyer le front du revers de sa main. Mais, aussitôt, la voix menaçante du mandor le contraignait à reprendre son travail...

— Ajo ... avance... travaille.

Et la voix de l'assistant faisait bientôt chorus :

— Ajo... en avant... plus vite...

Celui-ci parcourait à grands pas les bords du canal, mesurant et contrôlant l'ouvrage distribué par le mandor. Son costume blanc était souillé de boue.

— Ajo, ajo, continuer... ne pas se reposer. Vous n'aurez jamais fini votre travail!...

Et Roeki pensait : « Pourquoi cette hâte, toujours cette hâte? Qu'importe si l'ouvrage n'est pas terminé aujourd'hui? » Quand il fallait couper de l'herbe pour son buffle, et qu'il ne revenait pas au crépuscule, il revenait la nuit et personne n'y trouvait à redire.

Son pays... et que faisait nenneh à présent, et Soepinah? Karminah plongeait-elle comme lui dans la vase, jusqu'aux hanches, ou préparait-elle le repas de Marto?

Kromoredjo et Isah?... Où étaient les filles qu'on lui avait promises, et tout l'or convoité?

Un coup de poing reçu en pleine figure mit fin à sa rêverie. Effrayé, il lança son tjankol, qui disparut dans la boue.

— Travaille, N... de D...!

D'un air égaré, il se mit à chercher son outil. La présense du tuan et la peur qu'il en avait, l'hypnotisaient.

— Où est ton tjankol... buffle... cherche-le...

— Saja... tuan...

De plus en plus effrayé par l'apostrophe directe d'un Européen il cherchait maladroitement l'outil, mais le tuan perdait patience.

— Que fais-tu, veau, fils de p... Sais-tu ou ne sais-tu pas où est ton tjankol?...

Roeki, de plus en plus désemparé, mû par un réflexe nerveux, se mit à rire.

— Je ne sais pas... bégaya-t-il.

Comme il comprenait à peine le malais, il ne savait pas ce que l'assistant lui avait demandé. Roeki ne pensait qu'à contenter l'Européen, mais celui-ci, le voyant rire, se précipita sur lui et le gifla.

— Espèce de singe... Crois-tu être ici pour fainéanter? Je t'apprendrai à rire...

Il s'agenouilla, empoigna Roeki par le cou et maintint pendant quelques instants sa tête sous l'eau. Il la lui retira, pour la replonger aussitôt dans la vase et recommença plusieurs fois l'horrible manège, l'accompagnant de jurons hollandais. Plus mort que vif, Roeki crachait la boue qu'il avait aspirée par la bouche et le nez, et qui l'étouffait.

— Cesseras-tu de rire?

— Saja tuan.

— Travailleras-tu?

— Saja.

Roeki, tremblant, répondait « saja » à toutes les questions. Il n'avait qu'un désir : détourner de lui l'orage; il se tenait devant son chef, courbé et pitoyable.

— Cherche ton tjankol!

— Saja.

Il se pencha docilement et, par un pur hasard, sentit le

manche de l'outil, qu'il dégagea complètement. Puis il se remit à travailler, trempé, dégoulinant, et n'osant cracher la boue qui avait pénétré dans sa bouche. L'assistant le regarda encore un instant, puis lui dit :

— Si tu n'as pas fini ton travail à midi, je te casserai les côtes, compris?

— Saja.

Et Roeki travaillait sans oser lever la tête. Sa tâche devait être terminée pour midi. Était-ce au coucher du soleil? Était-ce avant? Il n'osait plus se reposer... D'autres coolies travaillaient sans arrêt derrière lui. Le soleil tropical brûlait leurs corps, et le grand silence n'était troublé que par le bruit monotone des tjankols s'enfonçant dans la boue. Une cigale fendit l'air de ses notes aiguës.

Le tong-tong libérateur se fit entendre une heure avant midi. Les coolies abandonnèrent instantanément leur ouvrage et jetèrent leurs tjankols. L'air résonna du bruit de voix multiples, dominées par les accents nasillards des Chinois.

Puis vinrent les porteurs de thé. Ils apportaient cette boisson dans des boîtes suspendues à des lattes de bambou. Les coolies la dégustaient dans les coques de noix de coco, qui pendaient à côté des boîtes de thé. Tous mangeaient du riz et des petits poissons séchés.

Des « femmes libres » apportaient le repas des coolies plus fortunés. Ces femmes préparaient les aliments pour les ouvriers et en tiraient des revenus appréciables qu'elles transformaient en pièces d'or, ornement principal de leurs corsages. Et le lourd travail reprenait après cette pause et se poursuivait jusqu'au soir, interrompu par le son du tong-tong. Les coolies abandonnaient de nouveau leur travail pour rentrer au pondok harassés et les membres rompus. Les longues files de corps bruns se distinguaient à peine dans l'ombre crépusculaire qui envahissait la plaine. Puis ils se baignaient près des puits, dans la rivière. Et le repos commençait pour eux. Ils aiguisaient leur tjankol ou, à l'aide de vieilles boîtes, confectionnaient des jouets pour leurs enfants. D'autres discutaient, taquinaient les femmes et tâchaient de les attirer pour la nuit en leur promettant de l'argent ou un sarong. Peu d'hommes avaient une femme à eux, et celles des kampongs

voisins refusaient de voir les coolies, qui, aux yeux de tous, étaient des parias. Cette situation engendrait de fréquentes querelles qui dégénéraient souvent en rixes tragiques. Un homme était tué... mais ce meurtre pour la possession d'une femme n'avait rien de déshonorant aux yeux des coolies.

Roeki s'était effrondré devant sa chambre. Il vit une femme qui revenait du puits. Elle n'était vêtue que d'un court sarong, noué au-dessus des seins. Elle avait lavé et portait du linge mouillé sur sa tête. Son chignon poussiéreux pendait à moitié défait. Elle était vieille, avait des hanches puissantes et une poitrine avachie. Un nez camus surmontait une bouche entr'ouverte.

— Isah!

Elle s'arrêta pour voir qui l'appelait.

— Apa?

Comme sa voix était vulgaire! et Roeki pensait à Kromoredjo qui était jeune comme lui. Il vit d'autres femmes qui revenaient du puits. Presque toutes étaient vieilles et usées par le travail. Une seule d'entre elles attira l'attention du jeune homme. Elle était jeune et désirable.

— Saïma!... Saïma!...

La Soendanaise s'arrêta. Elle sortait du bain. Son corps ferme et élancé se devinait sous son court sarong. Des gouttes d'eau perlaient sur ses épaules graciles et sa chevelure dénouée pendait négligemment sur ses épaules.

— Saïma!... Saïma!...

Elle s'arrêta devant Roeki et interrogea du regard la mandore Minah, une matrone à l'aspect soldatesque, qui l'avait appelée.

— Saja, mandore.

— N'oublie pas d'aiguiser ton tjankol...

Saïma riait, et ses dents blanches étincelaient entre ses lèvres fardées.

— Karmo l'aiguise pour moi, dit-elle en riant.

La mandore la contempla dédaigneusement, puis fit demi-tour et s'en alla de son pas de dragon. Saïma resta un instant immobile, contemplant la silhouette grotesque de la mandore. Celle-ci, habillée comme les femmes indigènes, arborait un vaste feutre et ses pieds étaient chaussés de vieux souliers

d'homme, ce qui, à ses yeux, représentait la toute-puissance. Le regard de Saïma se posa par hasard sur Roeki dont les yeux brillaient de convoitise. Elle cacha sa figure dans son bras replié, et se mit à rire. Roeki se leva et vint vers elle. La jeune fille déposa son seau par terre, et d'un geste lascif renoua ses cheveux. Lui, excité par la vue de tant de grâce et de jeunesse, ne pouvait détacher ses yeux de la jeune fille. Tout en elle était désirable.

Elle contempla Roeki, puis lui demanda s'il était un nouveau venu, et d'où il venait, et sa voix évoquait le gazouillement de l'oiseau. Le jeune homme lui parla de son kampong puis il prit le seau qu'il porta pour elle.

— Ma chambre est là, dit Saïma.

— Qui est ton mari? demanda Roeki.

— Je suis avec Parman. Il a été mandor, mais, monsieur s'est fâché, et il est de nouveau coolie.

Ils se turent : l'ombre, qui tombait rapidement, les empêchait de se voir.

Après un temps, elle demanda :

— Joues-tu?

— Oui, dit-il fièrement.

— Et quand tu gagnes, que fais-tu de ton argent?

— J'achète de l'or, des pièces d'or.

Nouveau silence.

Une silhouette se détacha des ténèbres, et un homme parut.

— Voilà Parman!

— Que fais-tu ici? s'écria le vieux Javanais.

— Rien, Pâ, je portais le seau de Saïma.

Parman rentra chez lui et repoussa violemment la petite porte en bois. Il demeurait avec Saïma, qu'on lui avait donnée, après sept années de contrat. Elle était jeune et jolie, et partageait la couche de tous ceux qui la payaient. Le mois passé, elle s'était même vendue aux Chinois, qui étaient plus généreux. Et jamais elle ne donnait l'argent gagné à Parman. S'il la battait, elle hurlait comme une possédée. Elle était une mauvaise femme et Parman n'était plus jeune.

Les autres hommes étaient souvent trompés par leurs femmes, mais elles y mettaient plus de discrétion, et n'étaient pas aussi éhontées que Saïma, une vraie fille... Trois hommes

s'étaient déjà battus pour elle; deux avaient été mortellement blessés, et Parman lui-même avait perdu sa situation de mandor.

— Je viens tout de suite, cria-t-elle.

Puis, se tournant furtivement vers Roeki, elle murmura :

— Si tu gagnes, alors je veux bien...

Et elle disparut en emportant le seau. La porte se referma derrière elle, et Roeki reprit dans l'ombre le chemin de son réduit. Il était étendu sur son baleh-baleh, bien avant que résonnât le tong-tong. Il était fatigué et ses membres le faisaient souffrir. De claires visions se glissaient derrière ses paupières closes. Il n'entendit pas ses camarades qui rentraient, ni les essaims de moustiques qui bourdonnaient autour de lui. Ce n'est que tard dans la nuit qu'il se retourna et aperçut, dans l'ombre, deux corps enlacés. Cette nuit encore, Isah était venue rejoindre Kromoredjo. Et Roeki se rejeta nerveusement sur sa couche.

*
* *

Les coolies étaient assis en longues rangées devant la maison du tuan de la parcelle I.

Ils attendaient d'être payés.

Karminah était parmi eux.

— Quand on t'appellera, tu devras te lever et répondre : Saja, lui murmura sa voisine. Et puis, tu t'approcheras de la table...

— Diam [1], hurla l'assistant.

Et, bientôt, on ne perçut plus que le bruit des pièces d'argent qu'on comptait et le sourd grognement du krani.

— Et puis, reprit plus bas la femme, tu t'approcheras de la table du tuan... et puis...

— Diam ! Qui ose parler ici ?

L'assistant en colère criait, et son regard parcourait les rangs des indigènes.

— Toujours les femelles!... Ne peuvent-elles pas la boucler?... Mandor Sœmo, place-toi près des femmes.

— Diam, commanda-t-il sur un ton qui essayait d'être ferme.

1. Silence.

Mais sa voix était sans conviction et, dans son regard incertain, se lisait la même indifférence que celle qui figeait les visages des coolies. Un enfant se mit à crier. La mère, effrayée, tâcha de le calmer, mais une voisine lui prit le petit des bras et, ouvrant sa camisole, lui offrit son sein, et l'enfant se mit à têter goulûment. L'assistant appelait les coolies d'une voix monotone ; ceux-ci, pleins d'humilité, s'approchaient de la table et prenaient l'argent qu'on leur tendait. Ils n'en vérifiaient pas même le montant et n'avaient aucune idée de ce qui leur était dû. Ils s'en retournaient silencieusement vers le pondok où les attendaient les marchands malais qui leur offraient des friandises, des vêtements ou des nattes de jeu...

— Roekinah !

— Saja.

Et la voisine de Karminah se leva rapidement.

— Trois gulden, trente-sept cents.

Elle prit l'argent de la table, en fit tomber quelques cents, puis s'écria en riant hystériquement :

— Eh... djato... ehï eh... djato!

Les femmes maintenant contenaient à grand'peine leurs rires. L'assistant secoua la tête.

— Ts... ts... ts... les femmes. Toujours possédées...

Roekinah riait en se cachant la figure avec un pan de son slendang et l'enfant regardait le tuan de ses grands yeux de velours. Le mandor appela :

— Karminah !

Tout se tut.

— Karminah!

Sa voisine la poussa du coude.

— Ajo, dépêche-toi...

— Saja, répondit Karminah, tout effrayée.

Elle se tenait gênée devant la table de l'assistant qui la considérait longuement. Elle était jolie et soignée, enveloppée dans un sarong clair et bien drapé; une écharpe aux vives couleurs lui ceignait la taille, et sa jeune poitrine se devinait sous une camisole fleurie. Une fleur rouge ornait son lourd chignon.

Elle se tenait, anxieuse et immobile, devant le blanc.

— Tu es une nouvelle arrivée, n'est-ce pas?

— Saja, tuan.

— Et que faisais-tu à Java?

— J'étais... baboe... tuan... chez une dame hollandaise... tuan...

— Très bien. Qui est ton mari ?

Les femmes se poussaient en riant, mais la voix de l'assistant leur imposa silence.

— Qui est ton mari?

— Je suis avec Marto, tuan.

— Très bien, voici ton salaire... Un gulden, quarante cents.

Sa main fine, aux ongles fardés, ramassa l'argent. L'assistant la suivit du regard, lorsqu'elle traversa le jardin.

— Mina !

— Trois gulden, vingt-huit.

Et l'appel reprit sur un ton monotone, jusqu'à ce que tout le monde fût payé.

Les Chinois touchèrent après les Javanais. Puis l'assistant se hâta de payer les mandors et donna des ordres.

Le crépuscule tomba rapidement, rampa le long de la plaine et entoura d'ombre la petite maison. Déjà, au loin, la douce mélodie du gamelan se faisait entendre.

L'assistant fit rentrer les meubles.

— Din, angkat!

Le boy accourut, et les mandors s'apprêtaient à partir.

L'assistant soudain leva la tête :

— Mandor Moeïn...

— Saja, tuan...

Les autres mandors s'éloignèrent discrètement.

— C'est Marto, l'homme de Karminah?

— Saja, tuan. Depuis longtemps déjà, Marto avait demandé qu'on lui donne une femme... il est un vieux coolie...

— Hum, oui!

Le mandor attendait humblement.

— Envoie-moi cette femme ce soir!

Un silence se fit.

— C'est comme le tuan l'ordonne, mais... bégaya Moeïn.

— Eh bien?

— Depuis si longtemps déjà, on avait promis une femme à Marto... et l'on ne sait pas quand arriveront d'autres femmes.

— Envoie-les-moi tous les deux.

— Saja, tuan. Tabeh, tuan...

— Tabeh, Moeïn.

Et la silhouette du mandor s'évanouit dans l'ombre.

Il se rendit immédiatement chez Marto.

— Où est Karminah?

— Elle prépare mon repas, mandor, pourquoi?

— Vous devez tous les deux aller chez le tuan.

— Pourquoi, mandor?

— Le tuan veut avoir ta femme.

Marto regardait silencieusement le mandor. Il était un vieux Javanais, maigre et mal soigné.

— Mais j'ai attendu si longtemps avant d'en avoir une.

— Cela ne me regarde pas. Le tuan la veut. Quand d'autres femmes arriveront, on t'en donnera une, compris?

— Saja, mandor.

Karminah avait écouté, pleine d'effroi.

— Pourquoi dois-je aller chez le tuan?

Marto secouait la tête et pensait :

« Les femmes sont plus bêtes que les buffles. »

Puis il dit :

— Parce que tu plais au tuan, naturellement.

Elle restait là, indécise.

— Dépêche-toi de te laver les mains, pour qu'elles ne sentent plus le poisson. Peut-être deviendras-tu la njai du tuan. Tu ne devras plus travailler.

Karminah contemplait ses mains. La paume en était rude et crevassée. Elle n'était pas habituée au dur travail des coolies. Puis souriante elle demande :

— Puis-je manger d'abord?

— Oui, mais fais vite?

— Saja!

*
* *

Donk était assis sur sa terrasse mal éclairée... Comme on était en période de sécheresse, les moustiques étaient peu nombreux. L'assistant tâchait de lire son journal dans la pénombre, mais ses pensées étaient ailleurs... Il avait renvoyé sa njai le mois passé, car elle était enceinte. Il l'avait prévenue, dès

son arrivée, qu'elle devait s'arranger pour ne pas avoir d'enfants. Tout s'était bien passé pendant quatre ans, et voilà que subitement... Elle avait dit en partant qu'elle allait trouver une « matrone » de la ville. Quand elle aurait avorté, elle reviendrait. Elle faisait bien la cuisine, veillait à ce que toutes ses affaires fussent en ordre et le tenait au courant des potins du pondok. Il s'était habitué à elle... Mais il ne voulait à aucun prix avoir des enfants.

Et maintenant qu'elle était partie, elle lui manquait beaucoup. Le ménage était négligé, et puis la présence d'une femme lui était physiquement nécessaire... Et il revit Karminah qu'il trouvait à son goût. Il préférait ces noiraudes aux Européennes, les trouvait plus soumises, plus faciles... et plus femmes surtout. Son boy vint lui dire que Marto et sa femme étaient là.

— Bien, faites-les venir devant la maison...

— Marto, ta femme s'appelle Karminah, n'est-ce pas?

— Oui tuan.

— Tiens, voici dix florins...

Donk tendit le billet à Marto, qui le remercia poliment.

— Que Karminah attende près de la cuisine, jusqu'à ce que je l'appelle. Lorsque les femmes arriveront, Marto, tu seras le premier à en recevoir une. Je m'occuperai personnellement de toi.

— Comme tuan le voudra. Tabeh, tuan...

— Tabeh, Marto.

Et Donk les vit de nouveau disparaître dans l'ombre. La femme n'avait dit mot pendant la transaction qui l'avait changée de propriétaire. Et maintenant on percevait ses questions, auxquelles Marto répondait par de vagues grognements. Karminah s'assit près de la cuisine en attendant que le tuan l'appelât. Donk regardait toujours dans la nuit. Un beau clair de lune argentait le paysage et des milliers d'étoiles bleues, rouges et violettes scintillaient dans le ciel tropical. Le pays, plat et sombre, s'étendait sous la coupole céleste jusqu'aux confins de la forêt vierge. Au loin, le gamelan égrenait ses notes plaintives. Donk s'étira voluptueusement puis, rectifiant son attitude, il appela son boy qui apparut en enfilant son veston à la hâte.

— Paït.

— Saja, tuan.

Le boy disparut, pour revenir peu après, avec une bouteille de genièvre qu'il déposa devant Donk. Celui-ci remplit son verre, et le vida d'un trait. Une douce chaleur l'envahit bientôt. Il but un second verre, puis alluma une cigarette et prit le journal qui avait glissé à terre.

Tout était calme autour de lui. Un moustique bourdonnait à son oreille. Il contemplait le décor familier, les meubles en rotin, la petite table et son tapis au crochet, la portière fleurie et usée qui fermait l'entrée de la salle à manger, les gravures effacées dans leur cadre doré, et un grand plat en faïence de Rosenburg qu'il avait, un soir, rapporté d'une vente, un porte-manteau branlant, chargé de casques coloniaux hors d'usage et d'un vieux feutre, datant de son dernier congé...

Toutes les maisons qu'il avait habitées depuis son arrivée à Deli avaient invariablement le même aspect. A chaque nouvel emménagement, les meubles reprenaient automatiquement la même place et Donk évitait ainsi d'être dépaysé dans sa nouvelle demeure.

Il plia son journal, s'étira encore une fois, puis se dirigea vers la salle de bains et l'on entendit bientôt le bruit des ablutions. Après s'être longuement rafraîchi, il mit un sarong et appela le boy.

— Prépare à manger et fais entrer cette femme.

— Saja, tuan.

Il flâna encore quelques instants dans la pièce, disposa un essuie-mains sur une chaise, rangea les flacons sur sa table de toilette, tout en écoutant le son des voix qui venaient du dehors. Un bruit léger fit diversion à ses pensées, et Din entra, chargé d'un plateau encombré d'assiettes et de verres, puis, d'une voix fâchée :

— Ajo, entre donc... dépêche-toi... Monsieur t'attend...

Donk ouvrit lui-même la porte, et se trouva nez à nez avec une petite silhouette, toute recroquevillée.

Telle une ombre, elle se glissa à ses côtés et se laissa tomber à terre.

— Ainsi, tu es venue? lève-toi.

— Saja, tuan... tabeh, tuan...

On entendait à peine le son de sa voix. Ses deux petits pieds bruns dépassaient de son long sarong, et sa jeune poitrine se

devinait à peine sous la cotonnade qui l'entourait. Donk en eut presque pitié. Il éprouvait le désir de la protéger, de la gagner... Il voulait rassurer ses grands yeux pleins d'effroi.

— As-tu peur?

Il s'était rapproché d'elle.

— Tida... tuan.

Comme elle avait l'aspect fragile, à côté de sa vigueur germanique! Il lui ôta son slendang. Elle tressaillit à son contact. Mais lui, souriant, et caressant le bras de la jeune fille, lui dit :

— Je crois que tu as peur....

— Tida, tuan... je n'ai pas peur...

Et sa voix était sérieuse. Il se pencha vers elle, effleura sa peau lisse, mais se redressa immédiatement. « Noix de coco », se dit-il un peu déçu. Il était parvenu à déshabituer son ancienne « njai » de se servir d'huile de coco pour se graisser les cheveux... Karminah aussi avait reculé devant la forte odeur d'alcool de son haleine, et, en même temps elle regardait curieusement cette peau blanche, rougie et tannée, elle qui n'avait jamais connu que des indigènes...

Il se reprit le premier et lui montrant la salle de bains :

— C'est ici la chambre d'ablutions, vois-tu Karminah? et voici un drap. Maintement, tu vas te baigner, et tu te laveras les cheveux... avec du savon...

— Saja... tuan...

Il la poussa doucement vers la table de toilette.

— Et puis quand tu te seras bien séchée, tu pourras prendre un de ces petits flacons, et le vider sur tes cheveux. Tu pourras choisir parmi toutes ces bouteilles et prendre celle que tu préfères.

Il tâchait de parler sur un ton dégagé et de créer un semblant d'intimité, mais elle restait sérieuse et soumise. Elle avait à peine regardé la table et les flacons.

— As-tu déjà mangé, Karminah?...

— Sœdah, tuan...

— Parfait... je vais manger. Pendant ce temps, baigne-toi, et attends-moi ensuite ici.

— Saja, tuan.

Elle resta seule, un moment immobile, leva la tête et se contempla longuement dans la glace. Puis elle regarda timide-

ment autour d'elle, fit un pas vers le lit, ouvrit la moustiquaire, essuya le drap, tapota l'oreiller... C'était là des choses qui lui étaient familières... un lit comme celui de la « njonja » qu'elle avait servie... mais allait-elle y dormir... avec le tuan? Elle enfouit sa tête dans son bras pour étouffer l'accès de rire qu'elle ne pouvait réprimer à cette pensée. Elle s'éloigna rapidement du lit... et après une courte hésitation prit l'essuie-mains et descendit les quelques marches qui conduisaient à la salle de bains. Après s'être lavée, elle revint, ses longs cheveux mouillés, dénoués. Elle s'était habillée et se tenait à présent devant la table de toilette effleurant les nombreux flacons de ses longs doigts. Que pouvaient-ils bien contenir?

Elle avait servi peu de temps chez des Hollandais, et ne connaissait que très vaguement les coutumes européennes.

Elle examinait curieusement les flacons, en enlevait les bouchons, les secouait, en versait le contenu dans la paume de sa main ouverte et le respirait bruyamment...; elle avait complètement oublié l'objet de sa présence, l'homme blanc, qui l'attendait dans la pièce contiguë, et qui l'enlacerait bientôt.

— Boy...

— Tuan...

Elle s'effraya soudain du son de ces voix, jeta un coup d'œil vers la porte et sentit tout son sang refluer vers son cœur. Allait-il venir?... Allah... il... Allah; une peur mortelle l'étreignait, mêlée à une gêne profonde à la pensée d'être enlacée par un blanc... un étranger... Elle se rappela qu'il lui avait ordonné de parfumer sa chevelure et comme toute mahométane, soumise à la volonté de l'homme, elle s'empara successivement de tous les flacons, puis finit par déboucher une bouteille de dentifrice, dont elle aspergea ses cheveux.

Elle se blottit alors craintive et inquiète, dans un coin de la chambre et attendit les yeux baissés et les mains jointes...

*
* *

Soir de paye. — Roeki assis parmi sept autres coolies, jouait silencieusement accroupi devant une natte. Les regards fixaient la coque de noix renversée, sous laquelle tournait la tou-

pie. Seul le tressaillement des doigts trahissait leur excitation. Un des joueurs soulevait lentement la coque, puis contemplait la toupie reposant sur la soucoupe en s'écriant :

— Ts... wah!... klabang!...

Et celui qui avait misé sur le « klabang », le mille-pattes grossièrement dessiné sur un des carreaux de la natte, prenait calmement l'argent. Les autres regardaient en ricanant; et la partie continuait. Roeki n'avait plus pour tout avoir que quelques sous. Il avait perdu et dépensé le reste en friandises. Il ne lui restait qu'une méchante culotte et la camisole qu'il avait emportées de Java. Les enjeux étaient faits. Roeki avait misé sur le crapaud. La figure souriante de Saïma se pencha sur la natte, entourée de huit hommes. La toupie tournait de moins en moins vite.

— Wah!... klabang...

Encore une fois le mille-pattes, toujours le mille-pattes, et tous se mirent à rire bruyamment. Roeki était sérieux. Il compta son argent : treize cents... il devait gagner, et il regarda à son tour sournoisement son voisin, le chanceux... qui avait gagné et qui gagnait encore.

De gros sous brillaient parmi les pièces de cuivre. Roeki ne voyait plus rien de ce qui l'entourait. Il joua jusqu'à son dernier sou, puis joua sa camisole et l'ayant perdue, il se leva, se fraya un chemin entre les joueurs et se dirigea vers sa chambre. Il était de méchante humeur car il avait faim. Il ne pouvait rien acheter aux marchands qui entouraient les joueurs; il s'arrêta un instant devant une autre natte très entourée, puis poursuivant son chemin il trébucha sur une masse sombre, allongée par terre, ce qui déclencha les rires des joueurs. L'un d'eux s'écria :

— C'est Karmin... il est malade...

Roeki hésita un instant. Cette masse sur laquelle il avait failli tomber lui paraissait étrange. Il fit flamber une allumette et s'écria aussitôt :

— Mais il est mort.

Les joueurs, incrédules, relevèrent un instant la tête; Roeki écarta le drap qui recouvrait la face et fit flamber une deuxième allumette. La flamme vacillante éclairait un masque olivâtre et des yeux fixes; de longues rides sillonnaient la

figure. Une des mains tenait désespérément le menton. Quelques instants encore, la flamme éclaira cette vision funèbre puis s'éteignit, et il n'y eut plus qu'une forme sombre, couchée sur le sol.

— Ts... Ts... Ts!!! il est mort... s'écrièrent naïvement les joueurs.

Et ils se remirent à jouer le plus naturellement du monde.

— Le crapaud!...

— Kodok!...

— Eh, Kodok!... s'écrièrent leurs voix rieuses.

Et ils jouèrent jusqu'à l'aube. Et jusqu'à l'aube le cadavre resta allongé à côté d'eux.

*
* *

Avant d'entrer dans sa chambre, Roeki s'accroupit pour boire l'eau contenue dans une boîte en fer qu'il prit sous l'appentis.

— Roeki... murmurait une voix de femme.

Il se releva et écouta attentivement.

— Roeki...

— Saïma?...

Elle riait. Roeki poussa la porte. Une petite lampe éclairait la pièce et la silhouette de la jeune fille, cachée sous l'appentis.

— Que veux-tu? lui cria-t-il brutalement, honteux à la pensée d'avouer qu'il avait perdu.

— Rien...

Et elle se remit à rire.

— Va-t'en, hurla-t-il, retourne chez ton homme... ou préfères-tu aller chez les Chinois?...

— Les Chinois payent bien, dit-elle.

— N'es-tu pas honteuse, toi, une Soendanaise, de coucher avec ces mangeurs de cochons.

— Puisque je suis une coolie, pourquoi ne coucherais-je pas avec un Chinois? Nous ne sommes plus à Java.

Roeki l'injuria grossièrement, ce qui la fâcha.

— Oui, les Chinois sont de meilleurs hommes que vous! Ils nous traitent mieux aussi... et ils nous payent bien, mais vous... chiens de coolies, que nous donnez-vous? vingt-cinq ou trente cents?

— Je paye bien, moi aussi, lui répondit Roeki.

La camisole de Saïma s'était entr'ouverte et laissait voir des seins jeunes et fermes qui troublèrent le jeune homme.

— Payer? et avec quoi?

— J'ai gagné au jeu. Si tu le veux je te donnerai aussi de l'or, une petite pièce anglaise.

De l'or... ce mot magique fit son effet. Saïma respira bruyamment.

— Si tu me donnes de l'or... et soudain elle se glissa contre lui. Ses cheveux étaient imprégnés d'un doux parfum de melatti. Il mit sa main sur les jeunes épaules, et sentit la fraîcheur de sa peau. Ils restèrent un moment sans bouger, dans l'obscurité...

— Masoep, dit-il brièvement.

Et ce fut comme un ordre. Il entra le premier dans la chambre. Elle le suivit. Il la poussa sur son baleh-baleh et n'eut plus conscience que du corps souple, collé au sien... Puis, guidé par ses sens, il sombra dans une profonde inconscience... Soepinah... Karminah...

Elle se drapa minutieusement dans son sarong, noua son écharpe rose et d'un tour de main, refit son kondeh.

— Où est l'or?

Roeki se tenait indifférent dans l'encadrement de la porte.

— Quel or?

— Celui que tu m'as promis.

— Promis, mais comment donc, je n'ai pas le plus petit sou...

Il dit cela en riant, puis se détourna d'elle.

Saïma tâchait de comprendre, mais bientôt elle eut conscience d'avoir été jouée. Elle se mit à pousser des cris hystériques.

— Sale chien de coolie... Tu veux toujours coucher, mais payer!... Tu injuries les Chinois, singe! cochon! bâtard!

— Silence! s'écria Roeki.

— Me taire, et pourquoi? Tout à l'heure, tu faisais de beaux discours!... Quand tu me voulais, tu n'avais pas une grande gueule... sale crocodile!... Oui, va-t'en au diable!

Et sa voix aiguë résonnait dans le calme du pondok. Wirio, la femme de Sentono, sortit de la chambre voisine. Elle contemplait la scène, le regard bête, la bouche ouverte. Puis

d'autres coolies se rassemblèrent devant la porte et Saïma continuait à cracher ses injures.

— Va-t'en, dit Roeki.

— Va-t'en. Il faut partir, maintenant, mais tout à l'heure je devais rester, n'est-ce pas? Menteur!

— Pourquoi gueules-tu ainsi? lui demanda le mandor.

— Pourquoi? hurla Saïma, en montrant Roeki, parce que ce crocodile m'avait promis de l'or et il n'a pas le moindre sou!

L'assistance ricanait. Les coolies s'amusaient généralement au spectacle de telles scènes, mais les rires mirent le comble à la fureur de Saïma.

— Jouer et perdre! puis encore avoir une femme!... menteur!

— Mais, va donc, dit Roeki avec indifférence.

— Eh oui! maintenant, je dois partir, mais tout à l'heure, je devais me traîner comme une bête, dans la poussière, sur un baleh-baleh sans coussin!

Les rires fusèrent de plus belle. Impassible, Roeki se tenait sur le pas de la porte, indifférent au flot d'injures que vomissait Saïma. Enfin, relevant légèrement la tête, il dit avec mépris.

— Ts... Elle a mangé du cochon chez les Chinois, et maintenant elle est possédée du démon!

Nouvelle explosion de rires.

— Et oui, j'ai mangé du cochon! Et les autres femmes coolies? Celles qui couchent avec des blancs, avec des tuans... Et ta Karminah... elle est maintenant njai dans la parcelle I. Sont-ce là les vieilles coutumes de Java? Ne vit-elle pas avec un kafir?... avec un mécréant?

C'est alors que la mandore Minah entra en scène.

— Tais-toi, chienne. Assez disputé! Inutile d'offenser les tuans.

— Et non, je ne me tairai pas pour un homme, encore moins pour une femme!

Saïma criait toujours. Minah la contempla un instant, cracha un jet de salive puis, se plantant devant la furie :

— Ajo, pœlang! Va-t'en chez ton homme! N'es-tu pas gênée de lui faire honte devant cette foule?

— Rien ne me gêne, hurla Saïma, ceux qui m'ont donnée à un homme comme on se débarrasse d'un chien ne se sont

pas gênés non plus! Et parce que j'ai signé un contrat... Et puis, je m'en fiche!... Si l'envie me prend, j'irai chez les Chinois. Comment pourrais-je gagner de l'or? Certainement pas en travaillant.

— Veux-tu la fermer immédiatement? cria la mandore.

Mais Saïma continuait :

— Tu peux commander pendant le travail, mais pas maintenant.

Avant qu'elle eût achevé sa phrase la mandore, piquée à vif dans son orgueil, saisit le kondeh de la jeune fille et le tira violemment, puis, lui prenant la tête, la maintint longuement dans le sable. Saïma continuait toujours à vociférer. Enfin, au comble de la fureur, Minah la cravacha jusqu'à ce que la jeune femme implorât son pardon.

— Ampon, mandore!... Ampon, mandore!...

La mandore qui, aux yeux de l'assistance amusée, avait eu le dessus, se calma un peu, et Saïma profita de cette minute de répit pour se relever et se sauver dans sa chambre où elle retrouva son homme, accroupi sur les talons, et fumant calmement. Elle prit un peigne cassé, se refit son kondeh. L'homme, contemplant sa face tuméfiée, dit nonchalamment :

— Voilà ce que c'est que de ne pouvoir la boucler.

Elle ne répondit pas, mouilla un lambeau de sa camisole et en lava sa blessure puis elle s'étendit sur son baleh-baleh et ne tarda pas à s'endormir.

*
* *

Les assistants se dispersèrent après la fuite de Saïma en discutant la scène à laquelle ils venaient d'assister. Ils s'étaient follement amusés. Quelques-uns s'arrêtèrent devant une natte de jeu et d'autres allèrent bavarder avec les marchandes.

Roeki se laissa tomber sur sa couche. Son regard scrutait la pénombre qui l'entourait.

Le son monotone du gramelan résonna et la brise agita les feuilles des palmiers aux premières heures de l'aube.

Une ombre effleura Roeki. En se baissant, Kromoredjo avait trouvé l'épingle d'argent de Saïma. Il la cacha dans sa poche pour aller la vendre aux Chinois.

DEUXIÈME PARTIE

Les jours se suivaient monotones. Quatorze jours de travail, un jour de repos. Quatorze jours de peine et d'esclavage, un jour de jeux, de fumerie, de bavardages. Et la vie reprenait toujours sur le même rythme... Les coolies se levaient et se couchaient au son du tong-tong. Toute résistance était brisée par cette monotonie. Ils travaillaient machinalement, sans penser et sans savoir pourquoi. Ils ignoraient l'existence des marchés mondiaux, du commerce, de la spéculation, enfin tout ce qui intéresse les blancs pour lesquels ils peinaient.

Roeki travaillait. Ses pieds bruns s'enfonçaient dans la terre brune, son corps sombre se détachait à peine du sol qu'il remuait.

La pluie menaçait. Déjà au loin se formaient des nuages qui avançaient rapidement et recouvraient de leur ombre les plantations de jeunes hévéas. Un malaise flottait dans l'air. La nature restait alanguie dans cette fournaise; au loin, la forêt s'étendait à perte de vue, et Roeki contemplait les gros nuages par lesquels filtraient les rayons d'une chaleur mortelle.

— Il va pleuvoir, dit-il à Kromoredjo.

Celui-ci n'avançait que lentement, son pied était entouré d'un chiffon sale. Il s'était cogné contre un morceau de bois à moitié enterré et s'était fait une affreuse blessure qui s'était infectée; elle le faisait cruellement souffrir.

— As-tu mal?

— Oui.

— Pourquoi ne vas-tu pas voir le mandor?

— Si le mandor voit mon pied, il en parlera à monsieur, et on m'enverra à l'hôpital.

— J'ai peur du docteur.

— Et moi aussi, c'est pourquoi je ne dis rien.

Ils se turent.

La chaleur devenait plus intense et les nuages obscurcissaient le ciel. Un grondement sourd se fit bientôt entendre au loin, au delà de la forêt.

— Et que fait-on à l'hôpital? demanda Roeki.

— Le docteur vous donne une médecine, puis vous mourez, puis il vous découpe une partie de votre corps, puis il vous fait revivre.

— Ts... Ts... wah.

Et Roeki en oubliait son travail.

— Mais cela me fait peur, poursuivit Kromoredjo.

— Et moi aussi, reprit Roeki.

— Si le tuan sait qu'on est malade, on est obligé d'y aller. J'y ai été une seule fois.

— Wah!

Roeki contempla curieusement son compagnon.

— Et le docteur t'a aussi tué, puis fait revivre?

Kromoredjo secoua la tête.

— Non, pas cette fois-là. Il m'a fait boire de l'huile, et je n'ai rien reçu à manger pendant trois jours, mais Parman est venu me voir et m'a donné du riz et du tjabeh, sans que personne le voie. Sans cela, je serais certainement mort. C'est alors que j'ai vu que le docteur a laissé mourir quelqu'un pour lui enlever une partie de ce qu'il avait dans le corps. Les blancs croient que c'est une belle chose.

— Et ce n'est pas bien.

— Eh non. Il y a quelquefois des médecins qui vous guérissent, mais si ceux-ci ne réussissent pas il est certain qu'Allah trouve que vous avez assez vécu et il ne vous reste plus qu'à mourir. Mais, ces blancs ont toujours des manières étranges. Dernièrement, avant que tu n'arrives, le docteur a passé une inspection de tous les coolies. Il nous a tâté le corps, nous a donné de petites tapes, puis il a tiré nos paupières, et a examiné nos yeux.

— Et pourquoi?

— Je ne sais pas. Il croit que c'est bien ainsi. Il nous a ordonné d'employer les latrines à présent; as-tu jamais entendu pareille sottise, quand tu étais à Java?

— Non, dit Roeki tout pensif, nous allions tous à la rivière.

— Nous allions au bout du pondok ou à la lisière du bois, mais le docteur est venu et l'a défendu...

A cet instant un éclair déchira le ciel, suivi d'un coup de tonnerre.

Ils tressaillirent. En bavardant, ils avaient oublié le ciel et l'orage menaçant.

— Attention, voilà le tuan, prévint Kromoredjo en dissimulant son pied bandé.

L'assistant, flanqué du mandor, parcourait les longues rangées de coolies.

— Les hommes devront rentrer au pondok, dès que la pluie commencera à tomber, ordonna-t-il.

— Saja, tuan.

Et le ciel s'assombrissait de plus en plus.

Un second éclair, accompagné de tonnerre, puis un troisième déchirait la voûte céleste. Un fracas épouvantable se fit entendre. L'on vit au loin une énorme flamme et l'on entendit un sourd craquement. La foudre était tombée sur un arbre gigantesque et l'avait coupé en deux. L'atmosphère devint irrespirable et c'est au milieu des éléments déchaînés qu'une voix ordonna :

— Ajo, tous au pondok.

Les hommes délivrés remirent leur tjankol sur l'épaule. Leurs voix résonnaient joyeusement, comme celles d'enfants libérés de la classe. Un jeune bois longeait la plantation; ils y cueillirent de grandes feuilles de pisang, ceux qui avaient des camisoles les ôtèrent et en firent un paquet, qu'ils mirent sur leur tête, puis ils déployèrent au-dessus d'eux les larges feuilles pour se protéger contre la pluie.

Éclairs et coups de tonnerre se succédaient maintenant sans interruption. Puis, le vent s'éleva, et ce fut le déluge, un déluge qui s'avançait bruyamment, en pourchassant les premières gouttes qui tombaient comme des pierres. La forêt disparut derrière un rideau de pluie. On ne distinguait plus les sentiers, l'eau tombait partout en cataractes. Les hommes s'interpellaient et leurs voix était étrangement assourdies par le bruit des trombes d'eau.

Il plut un jour entier, et la nuit qui suivit, et pendant vingt-quatre heures la pluie domina tous les autres bruits du pondok...

Le jour ne pouvait naître.

Le deuxième tong-tong résonnait déjà, mais aucun rais de lumière ne trahissait l'aube.

Il faisait nuit noire et il pleuvait.

Les coolies se hasardaient sur le pas de leurs petites chambres, enveloppés de leurs sarong qu'ils avaient tirés jusque sous le menton et suivis d'un chien peureux ou de leurs poules qui avaient dormi avec eux.

Et ils attendaient silencieusement la fin de la pluie et la naissance du jour, sans la moindre notion du temps et de l'heure puisque le soleil restait caché.

Hommes et bêtes subissaient passivement cet état de choses dans une demi-torpeur causée par le bruit monotone de la pluie.

Il plut encore pendant trois heures.

Finalement, une pâle clarté commença à poindre. Puis, la pluie devint plus fine et ne fut plus qu'un brouillard humide. Enfin, un rayon de soleil éclaira toute cette eau. Les chiens se secouaient ou se grattaient, et, brusquement, un jeune coq entonna son chant, du haut d'un tas de fumier.

— La pluie cesse, dit Roeki.

Kromoredjo ne répondait pas. Il grelottait dans un coin, enveloppé jusqu'au cou dans son sarong.

— Qu'y-a-t-il, es-tu malade?

Un gémissement fut la seule réponse.

— Il a la fièvre, dit quelqu'un, il a une blessure.

Roeki écarta doucement le sarong de son compagnon, le pied blessé avait démesurément enflé, et la jambe était sillonnée de stries rouges.

Kromoredjo se souleva en entendant le son du tong-tong. Ses yeux fiévreux regardaient fixement devant eux.

— Ajo, au travail... Ajo, sortez...

Amat le mandor parcourait le pondok, en appelant les hommes au travail. Ceux-ci ôtèrent leur sarong, le rangèrent sous leur petit oreiller, puis ils prirent leur outil, et vêtus de leur culotte, le torse nu, ils partirent à contre-cœur au travail. Kromoredjo restait assis, la tête appuyée contre la paroi de sa chambre, les yeux fermés.

— Ajo, Kromoredjo, pourquoi ne sors-tu pas? Les autres sont déjà au travail.

— Je ne peux pas travailler, mandor.

— Et pourquoi pas? Es-tu malade?

— Peut-être mandor, j'ai froid, je ne peux pas travailler.

— Oh! ce ne sera rien, c'est parce qu'il a plu, Ajo, dépêche-toi. Bientôt le tuan arrivera et ce sera la correction.

Amat poursuivit son inspection. Kromoredjo soupira, et après maints efforts, parvint à se relever.

— Hs, Hs, Hs, adoe.

Il gémissait faiblement, puis tout chancelant, il pénétra dans sa chambre. Il déchira un vieux sarong qui traînait dans la poussière, en fit deux morceaux et se banda le pied. En le serrant fortement, il eut moins mal. Il valait mieux partir au travail. Si le tuan le trouvait au pondok, il l'enverrait à l'hôpital. Il prit sa pelle, un peu de tabac, et une feuille pour s'en faire une cigarette. Puis il alla puiser l'eau dans un vieux bidon à pétrole et la but avidement. « Allah, Allah! », qu'il avait soif! Un feu lui déchirait les entrailles et il partit péniblement au travail.

Le mandor lui cria de loin :

— Ajo, dépêche-toi, monsieur ne tardera pas à venir.

— Saja, mandor.

Il avait le vertige... Les longues rangées d'hévéas, les mimosas, les coolies penchés sur le sol, tout cela tournoyait devant lui. Ses membres étaient pesants, et sa tête brûlait. Il se mit machinalement au travail, sans remarquer qu'il restait en arrière des autres, jusqu'au moment où il fut interpellé par l'assistant.

— Eh, pourquoi ne te dépêches-tu pas? Ne vois-tu pas que les autres t'ont devancé.

Kromoredjo leva la tête et distingua dans le brouillard, tout à côté de lui, la haute silhouette du tuan.

— Saja.

Il claqua des dents, ce qui l'empêcha presque de parler.

L'assistant le regardait attentivement.

— Qu'y a-t-il, es-tu malade?

— Non, tuan, je ne suis pas malade.

Et il continuait à travailler en faisant des efforts surhumains pour cacher sa blessure. Mais l'assistant le retint et lui tâta la joue.

— Tu as de la fièvre, Kromoredjo, pourquoi ne t'es-tu pas fait signaler sur le rapport du médecin?

— J'ai peur, murmura-t-il doucement.

— Tu as peur, et de quoi?

— J'ai peur d'être coupé.

Le blanc haussa les épaules.

— Espèce de buffle, si tu ne vas pas à l'hôpital, tu mourras.

— Je n'ai pas peur de mourir. J'ai peur du tuan docteur, et je ne veux pas boire de l'huile de coco.

— Tu n'as rien à vouloir, maudit buffle.

Sur l'ordre de l'assistant, Kromoredjo défit le bandage de son pied, et, quand le membre fut libéré, le sang circula de nouveau normalement et Kromoredjo eut moins mal.

Il étendit sa jambe devant le tuan, et attendit la décision de celui-ci.

A la vue de cette plaie hideuse, l'assistant eut un mouvement de recul, vite réprimé.

Les sillons rouges atteignaient déjà le genou.

— Espèce d'âne. En réalité, tu mériterais une correction. Amat, mandor Amat.

— Saja, tuan.

Les coolies ne prenaient pas garde à la scène qui se déroulait à leurs côtés. Ils se désintéressaient complètement de tout événement qui ne les touchait pas personnellement.

L'assistant désigna le coolie du bout de sa canne :

— Avez-vous vu cela?

Le mandor regarda Kromoredjo, considéra longuement le pied malade, puis s'exclama :

— Ts... eh...

— Ne savais-tu pas qu'il est malade? A quoi sers-tu donc?

— Je croyais que ce n'était que paresse de sa part.

— Je croyais, je croyais... tu es aussi idiot que les autres. Tu es pourtant Sourabanais, et tu ne viens pas d'un pays de sauvages. Est-ce pour cela que je t'ai fait mandor? Tu dois immédiatement le conduire au bureau. La voiture à bœufs qui sert d'ambulance doit encore y être.

Le front baissé, Amat encaissait. Puis, l'assistant lui remit un bon d'hôpital, et partit. Dès que le tuan fut hors de vue, Amat se retourna vers Kromoredjo, et lui administra, du revers de la main, une gifle magistrale.

— Idiot... pourquoi n'as-tu pas dit que tu étais malade?

M'exposer à recevoir un affront du tuan, c'est bien là tout ce que tu sais faire!

— Mais, j'ai dit que j'étais peut-être malade, répondit Kromoredjo.

— Qu'as-tu dit?... tu n'as rien dit... Et puis ferme ta gueule...

Furieux, Amat contemplait encore le coolie, replié sur lui-même, puis, après lui avoir donné un coup de pied, il reprit sur un ton menaçant :

— Attends un peu, quand tu sortiras de l'hôpital, je te réserve un bon travail... Tu devras déplacer les latrines des coolies, entends-tu?... Mais ce sera avec tes mains que tu combleras les fosses... Ajo... lève-toi... Tu remettras ce papier au krani.

— Saja, mandor...

— Hs... Hs... Hs... adoe...

Amat le contemplait d'un œil courroucé. La pitié ne l'effleurait même pas...

Le malade arriva péniblement au bureau. Il se traînait avec peine, était assoiffé et grelottait de fièvre. La voiture était encore là. Il tendit le billet au krani, qui lui dit de s'asseoir dans « l'ambulance » où se trouvaient quatre autres malades. Il était indifférent à tout ce qui l'entourait, mais il remarqua néanmoins que les autres s'amusaient de son impuissance. Il ne pensait plus, ne se fâchait pas, c'était évidemment le sort qui avait voulu toutes ses misères... Allah en avait décidé ainsi... Et il n'était en somme qu'un pauvre coolie, il devait aller à l'hôpital puisqu'on le lui ordonnait. Il s'enveloppa dans son sarong, et appuya sa tête contre la paroi de la voiture.

Le véhicule avançait lentement. Les bœufs ne se pressaient pas, et le cri du conducteur résonnait de temps en temps, dans l'air. La pluie avait recommencé à tomber. L'eau traversait le toit de feuilles de la voiture. Kromoredjo gémissait sourdement lorsque les cahots de la voiture le faisaient souffrir... Puis il finit par ne plus rien sentir, il sombrait dans la fièvre.

M. H. SZÉKELY-LULOFS

Adapté du Hollandais par NELLY ED. WEINSTEIN

(La fin dans le prochain numéro.)

ANTHOLOGIE 1937

GABRIEL AUDISIO

LA CAGE OUVERTE

Toute plume est un oiseau
Tout duvet le vol d'une aile,
Tu ramasses des copeaux
Des flocons des brins de laine,
Et d'un souffle entre tes doigts
Tu délivres l'hirondelle
Du printemps qui veille en moi.

*

Mortel vivant
Tu te crois ivre
Du mal des ans.

Cheveux au vent
La joie de vivre
Mortel vivant.

*

Un visage dans les branches
Le sourire est-il pour toi?
Un oiseau qui se dérange :
Tous les anges sur mon toit.

*

Quel coquillage de corail
La fleur ouverte des naseaux !
La fumée rose de ses os
Expirait l'âme d'un cheval.

*

Ni or ni feu rien ne sourit
Mais l'aube s'émeut sur Niort
Et du Donjon au Pilori
L'oiseau chante, l'eau s'évapore.
Que me murmurent les Deux-Sèvres ?
Votre parfum n'est point tari,
Lilas,
Déjà l'amour perle à mes lèvres
Un rossignol qui s'envola.

*

Tout s'en va-t-à la virvolaine
Le platane a posé sa peau
Le peuplier tombé sa laine,
Quand la sève se met tout nue
Le bonheur est bientôt venu :
Un ange ouvrait la porte en fleurs.

CLAVECIN A SAINT-LEU

Heureuse et bienheureuse
La fente en or du miel
La blessure pareille
A la ligne des yeux,
Et le soleil y joue
Sur la fleur de l'été !

Blessure de l'été
Où va la rouge Abeille
Porteuse de murmures.

Heureuse et bienheureuse
A toute bouche blanche
Et noire du rûcher
Dérobant une fable,
Et se fie à la feuille
Et la pose aux pelouses
Et la rend perle à perle
Aux calices d'oreilles.

Heureux et bienheureux
Ton vol ô rouge Abeille!
Dans la prison de miel,
Ton vol qui rit, qui fuit,
Et qui laisse au butin
Notre plaie de soleil.

PRINCESSE MARGUERITE DE BROGLIE

LE JOUR EN SE LEVANT

Le jour en se levant a mis son manteau bleu,
Celui qui va si bien avec le paysage,
Et sur leur humble porte et sous leurs blancs cheveux
Tous les vieux, ce matin, ont de jeunes visages.

Le mur le plus sordide est un chant lumineux,
Un soleil attendri emplit d'or les mansardes,
Et le vent qui s'amuse, enfant vertigineux,
Fait un poème clair avec de vieilles hardes.

On ne sait pas pourquoi, mais tout semble changé ;
On sent monter du sol une joie inconnue ;
La forme, la couleur et l'éther mélangés
Ont des parfums secrets comme une bienvenue.

Et sous le ciel sonore, éclatant, allégé,
Un bonheur vert et neuf semble être né de l'heure ;
Et pas plus qu'en mon cœur, il ne saurait neiger
Sur cet éveil subtil, sur cette aube meilleure.

MATIN DEVANT LA MER

C'est un matin qui chante et n'a pas de pensée,
C'est un cantique d'or sous le fauve soleil ;
Les mots sont des couleurs, des notes cadencées
Qui montent de l'eau claire et de son clair sommeil ;
L'espace a goût de miel, de torpeur balancée.

Tous les bleus de la mer et du ciel se sont joints,
La voile extasiée est une blancheur lente,
Et le sable amoureux de la vague indolente
Imite sur sa grève, alors qu'elle en est loin,
La forme et la douceur qu'avait sa grâce errante.

QUESTIONS

O forêt maritime et pleine de soleil,
Odorante de sel, de résine et d'été,
Pourquoi semblez-vous claire avec des yeux d'éveil,
Chantante de chaleur, parlant d'immensité ?

La mer, les horizons, les musiques humaines,
Rien ne nous est assez pour calmer notre espoir ;
Où donc trouverons-nous ce mystique domaine
Que l'âme douloureuse édifie chaque soir ?

Inutile beauté des choses ou des êtres,
Matins bleus sur la mer, ou crépuscules d'or,
Anxiété qui s'ouvre en ouvrant les fenêtres,
Vivants qui sont plus morts que les plus vieux des morts ;

Qu'est-ce que l'Ame, ô Mer, ô Forêt hypocrite,
Que cherchons-nous en vain, à travers tant de pleurs,
Qu'est-il donc au delà des terrestres limites
Sinon l'antique, morne, innombrable Douleur?

LEÏLA DE DAMPIERRE

RAGUSE

Ce que l'on voit d'ici dépasse la parole,
Et pourtant je voudrais vous le dire aujourd'hui :
Des remparts et des fleurs, ce qui garde et console,
Sur le sommeil humain l'or des vieux toits qui luit,
Des escaliers usés, tout fléchissants d'histoire,
Des roses pour l'amour, des lauriers pour la gloire,
Un cloître d'orangers illuminé de fruits,
Des clochers, des cyprès, implorant pour les âmes,
Et la mer au delà pour l'homme qui réclame
L'espace et la lumière au sortir de la nuit.

LE PETIT JARDIN

Le petit jardin des remparts,
Secret, profond comme une tombe,
A pour seuls gardiens des colombes,
Des glycines pour étendards.

L'ombre du pont qui le domine
Passe en arches sur les massifs,
D'un côté la mer le termine
Et de l'autre un bassin pensif.

Les bougainvilliers assaillent
La poivrière et les créneaux,
La brique rose des murailles
S'enrubanne de rameaux,

Malgré la sombre vigilance
Du cyprès, rouillé de chaleur,
Appuyé là comme une lance
Entre le soleil et les fleurs.

Jadis, dans ce jardin si calme,
Chantait et déferlait la mer,
On percevait son souffle amer
Au lieu des baisers, sous les palmes.

Maintenant, toujours de nouveaux
Amants, extasiés, descendent,
Inconsciemment, jusqu'au niveau
Des tombeaux froids qui les attendent.

PAUL ELUARD

JARDIN PERDU

Ce jardin donnait sur la mer
Gorge d'œillet
Il imitait le bruit de l'eau
On sous-entendait la forêt

Son cœur débitait l'air du large
En massifs calmes
Ses fleurs montaient à pas de feuilles
Vers les racines du jour tendre

Ce jardin donnait sur la terre
Ses caresses pesaient si peu
Que des allées en jaillissaient
D'elles-mêmes à chaque instant

Une gamme de perspectives
S'offrait aux courants de la vue
Et le soleil couleur d'avril
Animait un ciel végétal.

RÉEL

Pensées d'aurore opium très fin
Feuillage errant avoine folle
Battue par la brise solaire
Corps décoiffé déshabillé
Dispersé sans inquiétude
Démesuré mais sans orgueil
Brillant d'oubli.

*
* *

Nous pouvons sans ombre aller dans les rues
Qu'importe leur ceinture sage
Derrière les murs le noir animal
Couve une moisson molle et mal parée
Tiède chair doublée de chair soucieuse
Vaine bienvenue

Rues fatales on n'y ferme les yeux
Que pour mieux savoir ce que l'on va voir
Les noisettes vertes des belles rencontres
Une étoile arrive au golfe des rêves
Pâle car la vie la serrait très fort
Pâle et la nuit entière compose sa lumière
Et plus neuve que tout l'innocente pour elle
Nous n'avons jamais rien connu

Être au commencement.

L'ÉTOILE DOUBLE

Beauté d'argent cinglant
Longtemps assise
Fatiguée
Jarrets fardés de rose
Tête cernée par un ciel faible finissant

Absurde glace obscure aux regards prisonniers
Servante d'agonie
Servante agonisante
Toute en heures d'absence
Toute en chansons trop basses
Lèvres noires et dents serrées

Servante du sommeil bonne à toute besogne
Pour vaincre le désir
Bête aux douceurs rognées
Je t'ai prise pour une femme
Je t'ai prise par la main
Tu m'as suivi nichée en joie
Parmi les rues les bois les champs

Les nuages les ruisseaux
Les arbres soupirs de la terre
M'étaient moins légers que toi.

LA SOMME

Toujours surpris d'être vivant
Il laisse aux griffes du besoin
Sa raison d'être

Ses papillons ternis
Ses glaciers ses étés déflorés inutiles
Ses étoiles noyées
Ses hommes ses femmes ses enfants
Morts puisqu'ils ne le voient plus

Son brouillard sur le dos
Il n'appartient plus à personne
Il s'est perdu.

QUELQUES-UNS DES MOTS
QUI, JUSQU'ICI, M'ÉTAIENT MYSTÉRIEUSEMENT INTERDITS

Le mot cimetière
Aux autres de rêver d'un cimetière ardent

Le mot maisonnette
On le trouve souvent
Dans les annonces des journaux dans les chansons
Il a des rides c'est un vieillard travesti
Il a un dé au doigt c'est un perroquet mûr

Pétrole
Connu par des exemples précieux
Aux mains des incendies

Neurasthénie un mot qui n'a pas honte
Une ombre de cassis entre deux yeux pareils

Le mot créole tout en liège sur du satin
Le mot baignoire qui est traîné
Par des chevaux parfaits plus laids que des béquilles

Sous la lampe ce soir charmille est un prénom
Et maîtrise un miroir où tout s'immobilise

Fileuse mot fondant hamac treille pillée
Olivier cheminée au tambour de lueurs
Le clavier des troupeaux s'assourdit dans la plaine

Forteresse malice vaine
Vénéneux rideau d'acajou

Guéridon grimace élastique
Cognée erreur jouée aux dés

Voyelle timbre immense
Sanglot d'étain rire de bonne terre

Le mot déclic viol lumineux
Éphémère azur dans les veines

Le mot bolide géranium à la fenêtre ouverte
Sur un cœur battant

Le mot carrure bloc d'ivoire
Pain pétrifié plumes mouillées

Le mot déjouer alcool flétri
Palier sans portes mort lyrique

Le mot garçon comme un îlot

Myrtille lave galon cigare
Léthargie bleuet cirque fusion
Combien reste-t-il de ces mots
Qui ne me menaient à rien
Mots merveilleux comme les autres
O mon empire d'homme
Mots que j'écris ici
Contre toute évidence
Avec le grand souci
De tout dire.

PARIS
RACONTÉ PAR SES RUES

Il n'est guère de ville où le passé tienne plus au sol qu'à Paris. Même dans les quartiers où un urbanisme infatué s'est donné mission d'effacer les derniers vestiges de ce passé pour faire place à de mornes bâtisses, les images de l'histoire se laissent encore évoquer par tout esprit doué d'un peu de tendresse et de culture. La Cité, par exemple, malgré ses constructions sans âme, garde un pouvoir émotif que pourraient lui envier bien des villes médiévales mieux conservées. Les siècles ont poussé ici des racines si profondes qu'il n'est ni indifférence ni vandalisme qui les puisse arracher. Les grandes voies qui traversent Paris du nord au sud (rues Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Jacques) ou d'est en ouest (rues Saint-Honoré, Saint-Antoine) sont de véritables sillons d'histoire.

Ce qui est vrai d'un passé s'échelonnant sur un millénaire l'est encore plus du capital de souvenirs et d'évocations qu'une génération de Parisiens hérite de sa devancière. Chacun de nous a, dans un coin de la ville, le cimetière de sa jeunesse. Nos aïeux vouaient un culte au Palais-Royal, nos pères aux boulevards. Un temps viendra où les Champs-Élysées ne seront plus que la toile de fond des souvenirs d'une génération finissante.

Aussi pourrait-on dire de Paris qu'il ne se visite point mais se découvre. Ville de contrastes, où non seulement les styles mais les genres de vie voisinent et s'opposent. Promenez-vous dans cette vaste avenue silencieuse et quasi engoncée dans sa dignité. Une petite rue latérale, et tout de suite, sans transition, voici un monde nouveau, vibrant de bruit, de lumière

et de joie, une poche d'air populaire magiquement enclose dans une zone de paix bourgeoise. Êtes-vous las de ce tumulte? quelques pas encore et, comme par enchantement, surgit un petit coin de province oublié ou transplanté : les derniers échos de la vie moderne s'y assourdissent, l'ombre d'un clocher descend sur des toits délabrés.

Cette juxtaposition de mondes qui s'ignorent, cette imbrication de vieux et de neuf, de souvenirs et de modes d'existence, c'est l'atmosphère de Paris. Ville lumière peut-être, mais plus certainement ville d'ombres et de lumières.

Quel guide nous permet aujourd'hui de nous retrouver parmi les témoins ou les ruines d'antan? Il n'en devrait pas être de plus secourable que la nomenclature des rues, en dépit de sa « modernisation » par des édilités ignorantes ou partisanes. *Nomen, numen*, disaient les anciens : les vocables de nos rues devraient offrir au passant averti le moyen d'identifier, sous le palimpseste du Paris contemporain, les figures effacées et les sites évanouis.

Malheureusement nous n'avons aucune politique de la « plaque bleue » et, d'une façon générale, aucun sentiment précis de ce qu'il conviendrait de faire pour rendre le Paris d'autrefois déchiffrable au Paris d'aujourd'hui. Qui s'est jamais soucié d'expliquer aux passants pourquoi la rue Madame ou la rue des Lions s'appellent ainsi? Les mentions portées sur les plaques sont, pour la plupart, des devinettes auxquelles peuvent seuls répondre quelques centaines d'érudits ou d'amateurs de vieilles choses. Sans doute l'apposition de plaques commémoratives spéciales pourrait-elle, dans bien des cas, remédier à ce laconisme en nous signalant un vieil hôtel, un enclos monastique, un événement historique. Mais, sauf quelques très rares exceptions, l'Administration est à la remorque de l'initiative privée, qui ne s'intéresse guère qu'aux dates de naissance et de mort de personnages d'une célébrité souvent passagère. Voici un « complexe royal » unique à Paris, représenté par le lotissement des anciennes dépendances de l'Hôtel Saint-Paul. Six noms de rues évoquent cette résidence, que le dauphin fils du roi Jean, avait réservée aux « grands esbattemens ». Encore faudrait-il savoir que la rue des Jardins commémore le temps où, dans Paris même, la maison royale avait son potager et ses

colombiers; que la rue Beautreillis atteste la fierté que ce domaine tirait de sa vigne; que la rue des Lions est une réminiscence de la ménagerie du roi... On intéresserait certainement beaucoup de gens, même d'étrangers, en leur donnant la possibilité de regrouper ces souvenirs au hasard d'une flânerie. Or sait-on ce que peut leur apprendre la seule plaque commémorative dont ait été gratifié ce quartier? Le lieu de naissance de Victorien Sardou. Et, à cent mètres de là, rien ne désigne à l'attention du public la cour de l'Hôtel Sully.

La rue des Tournelles est un rappel bien insuffisant du logis de Henri II, que fit disparaître Catherine de Médicis pour abolir d'un même coup de pioche le souvenir de l'accident qui coûta la vie à son époux et des amours adultères de celui-ci avec Diane de Poitiers. Sur ce domaine s'est créée la place Royale; autour de lui s'est développé le quartier du Marais, d'abord rendez-vous de la société brillante, devenu à la fin du dix-huitième siècle, selon l'expression de Mercier, l'asile des demi-fortunes, « le canton de terribles douairières incorporées aux coussins d'un fauteuil ». Ces destinées diverses, liées à l'évolution sociale de la capitale, ne mériteraient-elles pas une inscription de dix lignes à la vue des passants?

Le quartier de l'Arsenal, entre le quai des Célestins et la Bastille, représente, lui aussi, un ensemble historique qu'une courte inscription suffirait à définir. Les noms de rues, avec une ligne d'explication, se rattacheraient d'eux-mêmes les uns aux autres : l'Arsenal, Henri IV, Schomberg, Sully, Crillon. Quant aux plaques commémoratives nous n'en trouvons qu'une pour nous rappeler que Pierre le Grand a été reçu à l'Hôtel Lesdiguières. Toujours le fétichisme de l'événement biographique; pas un mot pour évoquer, en ce lieu, l'extravagante destinée du savetier-financier Zamet, qui a tout de même tenu dans notre histoire (et dans la chronique parisienne) plus de place que la visite du tsar!

Où chercher, de même, une évocation topographique du premier Hôtel de Nesle, celui de la rive droite, qui, sous cinq noms différents, abrita les plus grands princes de la Chrétienté, si bien qu'au dire des vieux auteurs, il n'était point en France, après le Louvre, de « maison plus noble ni plus illustrée »? Une colonne accolée à la Bourse de Commerce et une ins-

cription latine nous remémorent seulement que Catherine de Médicis se fit bâtir en cet endroit le vaste palais qu'on nomma Hôtel de Soissons. Cette infidélité aux vieilles demeures royales eût mérité un plus éloquent rappel. Et, à quelques pas de là, comment la rue du Jour peut-elle nous faire songer à la propriété qu'y avait Charles V si on nous laisse ignorer que ce nom est la déformation de « rue du Séjour »?

Plus généralement il nous faut constater que ce sont les vieux hôtels, résidences de princes, de parlementaires ou de bourgeois, qui ont laissé le moins de trace dans la nomenclature, alors qu'ils avaient été pendant des siècles l'atour et l'orgueil de la capitale. Des deux cents et quelques hôtels que mentionne en 1765 la réédition de la *Description historique de la Ville de Paris* par Piganiol de la Force, il n'en est pas vingt dont on lise aujourd'hui le nom au coin d'une rue. Et cet oubli est, à sa manière, une évocation : il symbolise une transformation sociale qui fut, à Paris, plus radicale qu'ailleurs.

Sans doute certaines places ou voies ont-elles eu la discrétion de perpétuer le nom des vénérables logis qu'elles supplantaient : place Vendôme, square Louvois, avenue du Coq, etc. L'Hôtel de Nesle — deuxième du nom — a généreusement légué ses appellations successives aux rues qui l'avoisinent : rue de Nesle, de Nevers, Guénégaud, Conti. Encore faudrait-il qu'une inscription permît de les rapprocher. Dans l'île Saint-Louis, la rue de Bretonvilliers situe une des plus magnifiques résidences de la capitale, plus célèbre encore par le point de vue qu'on y découvrait de sa terrasse que par ses richesses artistiques.

Mais ces noms sont arrivés jusqu'à nous dépouillés de toute vertu d'évocation. Le passant qui emprunte la rue Beaujon ne songe qu'à un hôpital : il est à cent lieues de croire que ce nom se rattache à une des plus grandioses propriétés de jadis, la *Chartreuse* ou *Folie* Beaujon (que de dix-huitième siècle dans cette synonymie!) dans le parc de laquelle se voyaient une chapelle, un ruisseau, des cascades, une laiterie, une orangerie, un moulin et une ménagerie! Sans parler du souvenir de Balzac, qui s'imagina habiter la maison du financier Beaujon alors que, de ses fenêtres, il pouvait la voir dans la propriété du voisin!

Il est des hôtels dont le nom même ne s'accroche plus à aucun

signe visible. Rien ne désigne, rue Pavée, le majestueux Hôtel d'Angoulême ou de Lamoignon, dont le propriétaire, Charles de Valois, disait à ses gens lorsqu'ils réclamaient leurs gages : « C'est à vous à vous pourvoir : quatre rues aboutissent à l'Hôtel d'Angoulême; vous êtes en beau lieu; profitez-en si vous voulez ». Quel témoin nous indiquera, dans les parages de la rue du Louvre, l'Hôtel que Du Cerceau construisit pour le chancelier Séguier et où l'Académie puis les Fermiers généraux prirent logement?

Et que dire de la malice du destin qui veut que des hôtels portant des noms aussi aristocratiques que ceux d'Albret, Joyeuse, la Chataigneraie, d'O, etc., soient à rechercher — en quel état! — dans cette rue des Francs-Bourgeois qui doit son appellation à la gueuserie de ses anciens habitants, si misérables qu'ils étaient exonérés de tout impôt.

La topographie religieuse de l'ancien Paris se laisse beaucoup mieux reconstituer parce qu'elle se relie à des conditions de vie sociale qui, imposées par une force anonyme et collective, l'Église, ont bénéficié d'une continuité de plusieurs siècles.

Mais, ici encore, que de services nous rendraient une inscription bien placée, un plan schématique sur une plaque, dans le genre de celle que le curé de Saint-Étienne-du-Mont a eu l'excellente idée de disposer dans la nef de son église pour montrer, sous la topographie actuelle, les limites de l'ancien couvent de Saint-Jacques! Le « Clos des Chartreux » occupait, avec l'emplacement du Luxembourg, le triangle compris entre les rues Notre-Dame-des-Champs, de Vaugirard et d'Enfer. Deux plaques, apposées dans la rue des Chartreux, désignent la maison où a vécu Michelet et celle où est mort Littré : pas un mot du couvent qui, de Saint-Louis à la Révolution, anima ce quartier. Les flonflons de Bullier — disparu à son tour — ont couvert la voix des enfants de Saint-Bruno!

Une inscription signale le regard des eaux d'Arcueil à l'usage des sourds-muets. Ce détail a son prix. Mais nous n'en attacherions pas moins à une mention qui nous rappelât, dans ces mêmes parages, la longue présence des Carmélites, chez lesquelles mademoiselle de La Vallière prit le voile. Grâce à un boulevard et à un mémento gravé sur l'hôpital de la

Maternité, le nom de Port-Royal revit, avec le retentissant épisode de la « grande histoire » auquel il a été mêlé. En revanche, le nom des Capucines a pris, avec le temps, une consonance profane et ne fait guère penser aux Filles de la Passion chez lesquelles madame de Pompadour partagea le caveau des La Trémoille; ce qui fit dire à la princesse de Talmont : « Les grands os des La Trémoille devaient être bien étonnés de sentir près d'eux des arêtes de Poisson. » Rue de l'Abbaye, une évocation de la Congrégation de Saint-Maur, qui jeta tant de lustre sur l'érudition française, ne serait pas intempestive. Une explication serait également bienvenue qui ferait savoir que le nom de la Jussienne est la déformation de celui de la charmante et pécheresse Marie l'Égyptienne. Que rue des Prouvaires et rue des Prêtres, c'est tout un. Que la rue des Dames comme la rue des Abbesses rappellent les couvents « d'en haut » et « d'en bas » occupés par des Bénédictines dont les privilèges juridiques et domaniaux s'étendaient du Roule aux environs du Châtelet. Que la rue des Moines évoque les religieux de Saint-Denis; la rue des Blancs-Manteaux les frères mendiants dits « Serfs de la Vierge », qui allaient vêtus de blanc, cependant que la toute voisine rue des Guillemites fait songer à leurs successeurs, les Ermites de Saint-Guillaume, qui portaient des manteaux noirs. Et il n'est pas moins bon de savoir que les Haudriettes étaient les veuves miséreuses, instituées en communauté par Étienne Haudri; que les Enfants rouges étaient les petits orphelins parisiens dits Enfants Dieu et vêtus de rouge; les Bons Enfants les étudiants pauvres.

Les rues aux noms le plus aisément évocateurs sont celles qui perpétuent la localisation des anciens métiers. S'il existe une noblesse parmi nos voies urbaines, c'est à elles qu'elle échoit. Le vrai noble, disait-on jadis, ne serait-il pas le bourgeois capable de prouver par titres authentiques six siècles de roture ininterrompue?

Les rues de la Verrerie, de la Parcheminerie, de la Coutellerie, de la Ferronnerie, les quais des Orfèvres et de la Mégisserie n'appellent aucune explication. Tout le monde sait que la rue aux Ours offre une transcription erronée de l'ancienne

rue aux Oues (Oies) où se trouvaient les rôtisseurs. Ceux-ci tenaient boutique sur la rive gauche dans la rue de la Huchette : les Turcs qui vinrent à la suite de l'ambassade envoyée à Louis XVI par la Porte ne trouvèrent, dit-on, rien de plus agréable à Paris que cette rue à cause du fumet qui s'en exhalait. Il serait profitable de préciser que la rue de la Tacherie (probablement : Atacherie) était habitée par les marchands d'agrafes; que la rue des Lombards l'était par les banquiers italiens qui furent les bailleurs de fonds et affréteurs des croisés; que la rue de la Bûcherie se rattache au souvenir du port aux Bûches; la rue de l'Essai (jadis Maquignonne) à celui des chevaux qu'on y essayait; que nous ignorons si la rue de la Cossonnerie évoque le commerce des porcs, de la volaille ou des chevaux; et enfin que la Grange-Batelière n'évoque pas un bateau, mais le battage des céréales engrangées...

Le Paris rural a gardé dans la toponomastique une place assez suggestive pour réjouir le cœur des amateurs de géographie humaine. C'est une bouffée de lointaine fraîcheur que nous apportent ces noms qui datent du temps où la culture de la vigne constituait une des branches de l'économie parisienne : rue des Vignes, rue Vineuse, rue Beautreillis, peut-être rue des Vignoles. Saint-Nicolas-du-Chardonnet rappelle un lieu-dit planté, non de chardons, mais de vignes. On cultivait également la vigne au moyen âge dans le « bourg Saint-Germain » bien que l'économie dominante de cette région ne fût pas la culture mais l'élevage : la rue de Grenelle s'appelait chemin aux Vaches, la rue de la Barouillère rue aux Moutons. Au surplus rue de Varenne *(garenna)* ou rue de Grenelle (*garanella*, petite garenne) c'est encore tout un. Il existe une rue des Coutures-Saint-Gervais : n'y aurait-il pas intérêt à mentionner qu'elle a été ouverte sur les « coultures » ou cultures que l'hôpital Saint-Gervais possédait à cet endroit? On a replanté en 1912 devant l'église Saint-Gervais un orme pour rappeler celui sous lequel se rendait jadis la justice seigneuriale (d'où l'expression : attendre sous l'orme); et ceci aussi vaudrait un mot d'explication...

Les « eaux de Paris » ont laissé dans plusieurs quartiers

l'empreinte de leur histoire. La rue des Rigoles rappelle les ruisseaux de Belleville, et nous ne connaissons plus de la Bièvre que la rue qui porte son nom qui existait déjà en 1224. Les canalisations hydrauliques, les « regards », les fontaines ont de nombreux « témoins » : la rue des Fontaines rappelle l'adduction des eaux de Belleville au Temple; la rue de la Fontaine-au-Roi celle de ces mêmes eaux au logis Saint-Paul. La rue de la Bonne se rattache à une ancienne fontaine; la rue du Regard à un bassin dont le motif décoratif a été adossé en 1855 à la fontaine de Médicis. On n'a, en somme, oublié qu'une chose : c'est de mettre une plaque sur la maison de la rue Cassini où mourut en 1784 l'héritier des Francine, qui avaient détenu de père en fils, pendant cent soixante et un ans, l'intendance générale des eaux et fontaines de France et auxquels on doit — entre autres — les jeux d'eaux de Versailles, les grottes de Saint-Germain et de Fontainebleau et l'aqueduc d'Arcueil!

La nomenclature des voies publiques brava longtemps l'honnêteté : les rues qui servaient de ralliement à la prostitution jugeaient inutile de dissimuler leur office. Nous avons depuis longtemps répudié cette manière d'appeler les choses par leur nom et il ne reste, à notre connaissance, que deux rues pour en témoigner; l'une d'elles a légèrement défiguré, pour l'œil et pour l'oreille, son appellation originelle, c'est la rue du Petit-Musc, l'autre se cache derrière une antiphrase, tout en gardant sa physionomie d'autrefois : c'est la rue des Vertus. D'autres voies choquaient non les yeux, mais l'odorat ; la rue Verderet n'a eu qu'une lettre à changer pour devenir bienséante; la rue Mouffetard rappellerait (encore n'est-ce point sûr) un genre d'exhalaisons peu recommandables, les « moufettes ». De la rue Vide-Gousset et de la rue des Mauvais-Garçons, rien à dire si ce n'est qu'elles ont cessé de répondre à leur réputation. A côté de ces dénominations péjoratives, il en est d'ailleurs qui témoignent d'une aimable candeur : le passage de la Vérité ne tirerait-il pas son nom du cabinet de lecture où l'on venait, pendant la Révolution, lire les journaux du jour et de la veille? Le nom de la place de la Concorde prend, dans le recul de l'histoire, une consonance ironique à laquelle ses parrains n'ont pas songé. Qui nous dira, à ce propos, pourquoi les his-

toriens de Paris s'obstinent à voir dans Louis XVI le premier condamné exécuté sur cette place, alors que les voleurs des diamants de la Couronne y avaient été décapités plusieurs semaines auparavant pour expier en face du théâtre de leur exploit, le Garde-Meuble?

Que de menus et pittoresques souvenirs amuseraient notre curiosité si nos plaques bleues étaient moins laconiques! Si nous avons une rue de la Brèche-aux-Loups, c'est qu'au quinzième siècle les loups infestaient la banlieue de Paris. D'autres noms évoquent des ponts ou ponceaux depuis longtemps disparus : rue du Pont-aux-Biches, du Pont-aux-Choux, du Ponceau, Poliveau (Pont-Livaut). Si la rue Poissonnière nous apprend que la marée du Nord arrivait aux halles par cette voie, la rue de la Comète perpétue (peut-être par le truchement d'une enseigne) l'émoi causé par la comète de 1763. Certains noms gardent une signification sibylline : la rue du Pas-de-la-Mule doit-elle bien son état-civil à un montoir de pierre appelé « pas de mule »? On discute l'étymologie de la rue de la Grange-aux-Belles : étymologie galante si la graphie actuelle est bonne; souvenir de voirie municipale si elle n'est que la déformation de « Grange-aux-Pelles ». Quelques noms piquent à tort notre attention : tel celui de Campagne-Première, qui rappelle tout simplement la première campagne du propriétaire des terrains, le général Taponier, dont l'imagination fut moins brillante que la carrière.

Il y a aussi les noms que des altérations ou des contre-sens ont, au cours des âges, rendus méconnaissables. Les rues Quiquetonne, de Courtille, Maudétour, Sacalie, Froidmantel sont devenues, par la volonté du peuple souverain, Tiquetonne, de Tourtille, Mondétour, Zacharie et Fromentel. Gardons-nous de prendre le Pirée pour un homme : la rue Portefoin commémore le nom d'un propriétaire qui, au vrai, s'appelait Portefin, et la rue Pierre-Levée se rattache à la découverte d'un menhir. Nous connaissons sous le nom de rue des Jeûneurs une rue des « Jeux-Neufs » qui devrait évoquer, non une pratique d'ascétisme, mais la passion de nos ancêtres pour le jeu de boules (voir encore la rue du Bouloi). Une bévue tricentenaire a fait de la rue Saint-Pierre la rue des Saints-Pères. La rue du Chasse-Midi, dont le nom semblait un peu énigmatique, est

devenue la rue du Cherche-Midi; nous n'en sommes pas beaucoup plus avancés. Si la rue Pierre-Oilard a pu, assez désinvoltement, devenir Pierre-au-Lard, on s'explique que Gui-le-Queux se soit mué en Gît-le-Cœur, Pute-y-Muse en Petit-Musc. Mais que dire du nom de cette gracieuse dame du treizième siècle, Erembourg de Brie, qui n'est parvenu à nous que sous la forme vulgaire et ultrasyncopée de Boutebrie?

Beaucoup de rues ont cessé de répondre aux intentions de leurs parrains. Quel est le Parisien de 1937 qui songe à la reine Marie-Thérèse dans la rue Thérèse, à Anne d'Autriche dans la rue Sainte-Anne, à Charles X dans la rue Saint-Charles, à Louis XVIII dans la rue Stanislas? La rue Scipion n'honore ni le vainqueur de Zama, ni celui de Numance, mais le Toscan Scipion Sardini, déjà immortalisé par un malicieux distique :

Qui modo sardini jam nunc sunt grandia cete
Sic alit italicos Gallia pisciculos.

Les noms nouveaux émanent des initiatives les plus variées. Naturellement nos édiles soignent d'abord leur popularité : charité bien ordonnée... A les en croire, tout conseiller municipal qui a pendant un certain nombre d'années rempli fidèlement son mandat a droit à l'hommage posthume de la plaque bleue. Ne nous indignons pas; constatons qu'il s'agit là d'une pratique sanctionnée par la tradition. L'auteur du *Tableau de Paris* écrivait en 1782 : « On verra à la place de la nouvelle salle de la Comédie-Française les rues de Corneille, de Racine, de Molière, de Voltaire, de Crébillon, de Regnard; ce qui scandalisera d'abord les échevins, comme en possession de la glorieuse et antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues. Mais peu à peu ils s'accoutumeront à cette innovation et à regarder Corneille, Molière et Voltaire comme les compagnons de leur gloire. »

*
* *

Une courte exploration dans les archives va nous livrer le mécanisme moderne des changements ou innovations en

matière de noms de rues[1]. La loi ne protège pas — et voilà son crime — les noms consacrés par l'usage. Elle distingue seulement (ordonnance du 10 juillet 1816), dans les attributions de noms nouveaux, ceux qui ont le caractère d'un hommage public, pour lesquels est requise la sanction d'un décret du chef de l'État, et ceux qui, ne rentrant pas dans ce cas, sont laissés au discernement de l'autorité préfectorale. Voilà la règle. Ajoutons qu'une délibération municipale du 20 mars 1863 limite aux douze appellations suivantes la désignation des voies publiques : avenue, boulevard, cour, esplanade, faubourg, impasse, place, port, quai, rue, ruelle et rond-point.

L'initiative peut émaner du Conseil municipal (c'est le cas le plus fréquent), d'un corps savant, d'une administration ou d'un groupe de particuliers, voire de manifestants.

A la vérité, l'histoire des noms de rues, c'est depuis cent cinquante ans l'histoire des changements de régime avec leurs veto passionnels et leurs enthousiasmes révolutionnaires. Le quai Napoléon devient quai de la Cité en 1816; il reprend son ancien nom en 1834 pour redevenir quai de la Cité en 1871 : la destinée d'une dynastie sur une simple plaque!

Avec Louis-Philippe, toutefois, un souci de logique préside à la nouvelle nomenclature : on donne les noms de Martignac et de Casimir Périer aux voies parallèles à la rue de Bellechasse à cause de la proximité du Ministère de l'Intérieur; ceux de Fulton, Papin, Watt et Jouffroy aux rues comprises entre la voie du chemin de fer d'Orléans et la Seine (parce que l'une comme l'autre sont sillonnées par des véhicules à vapeur); ceux de Bassompierre, Crillon, Mornay, Schomberg, Henri IV et Brissac aux parages de l'Arsenal; celui de Moncey à la barrière de Clichy, de Gribeauval à la rue qui débouche devant le musée d'artillerie. C'est ingénieux, mais qui s'en avise aujourd'hui?

A cette époque s'ouvrent les premières brèches dans le centre de la capitale. Cueillons au passage cette curieuse requête adressée au préfet de la Seine par les propriétaires intéressés à la percée de la rue qui porte aujourd'hui le nom de Rambu-

1. Les documents cités plus loin, inédits pour la plupart, proviennent des Archives nationales.

teau et qui devait s'appeler rue de Paradis-au-Marais (rue des Francs-Bourgeois prolongée).

« Pour les habitants des quartiers plus riches et plus brillants et, par suite, pour les capitalistes et les spéculateurs, le nom de « marais » présente l'idée de rues étroites, malpropres et peu sûres, de maisons tristement resserrées les unes contre les autres, noires, malsaines, privées d'air et de soleil; idées complètement fausses appliquées à cette nouvelle rue qui prendra place parmi les plus grandes, les plus belles et les plus utiles de Paris... Les soussignés ont pensé qu'il serait convenable de donner à la rue nouvelle, à cette rue d'utilité, d'embellissement et de progrès, le nom d'un magistrat dont l'administration éclairée et laborieuse laissera de longs et honorables souvenirs. Et ce nom, tout autre que vous-même l'aurait déjà deviné : c'est le vôtre, M. le Préfet. »

M. de Rambuteau n'ayant pas cru devoir transmettre ce vœu au ministre de l'Intérieur, T. Duchatel, les pétitionnaires en saisirent celui-ci directement. « Sa Majesté, écrit le ministre à son préfet, a trouvé bon que ce juste témoignage d'honneur et de reconnaissance publique vous fût décerné... J'éprouve une véritable satisfaction à vous en donner avis. »

C'est une dérogation à la règle qui exclut les vivants de ce genre d'hommages. Nous en trouverons d'autres.

On était, sous Louis-Philippe, féru de décence. Plusieurs rues qui portaient un nom à désinence scabreuse furent rebaptisées sur la demande de leurs habitants. L'un de ces noms, dans les parages de l'actuel Ministère de l'Intérieur, a du être rétabli à la requête de la famille à laquelle il appartenait. Il n'est pas à notre connaissance que, depuis lors, personne s'en soit montré choqué. En revanche nous approuvons les commerçants de la rue des Mauvais-Garçons qui s'élevèrent contre cette dénomination « désagréable et rebutante »; l'administration préfectorale leur donna raison (d'autant qu'il y avait à Paris deux rues des Mauvais-Garçons, ce qui ne faisait guère honneur à la population); la rue reçut le nom, plus chrétien, de Grégoire-de-Tours.

La révolution de 1848 nous vaut, dès le 28 février, une rue nouvelle : témoin cette pétition à Garnier-Pagès : « Hier matin la rue Coquenard a pris le nom de rue Lamartine. De nom-

breux citoyens, propriétaires, ouvriers et gardes nationaux ont opéré ce changement au milieu des applaudissements de toute la population du quartier. C'est un tribut de l'admiration et de la reconnaissance payé au courage du grand homme dont l'énergique dévouement contribue avec tant de puissance et de bonheur au rétablissement et au maintien de l'ordre public. » Cette décision populaire obtint le 16 mars suivant la sanction officielle.

Le peuple impose à la rue de Valois le nom de rue du 24-février; au pont Louis-Philippe celui de pont de la Réforme. La jeunesse des écoles demande, de son côté, le remplacement des noms de rue Royale Saint-Antoine, rue du Jardin-du-Roi et place de la Pitié par ceux de rue Lakanal, rue Geoffroy-Saint-Hilaire et place Lamarque. Mais le ministre (Ledru-Rollin) fait demander aux pétitionnaires s'il n'y a pas erreur sur le dernier nom; étant donné le quartier dont il s'agit, ne serait-ce pas Lamarck, le naturaliste, plutôt que Lamarque, le général? On ne lui a jamais répondu; résultat : le naturaliste a donné son nom à deux voies tandis que le général est resté sur le carreau.

Quarante-deux rues, trois places, deux quais et un pont changent de dénomination sur l'initiative du nouveau maire de Paris : la rue d'Angoulême devient la rue de l'Union; la rue Montpensier, rue Masséna (on renonce au vieux nom de Quiberon qui évoque un souvenir pénible); la rue de Valois, rue Cisalpine; le quai Bourbon, quai de la République, etc. Beaucoup de noms de la période révolutionnaire réapparaissent. Toutefois le ministre Dufaure freine les ardeurs intempestives : il se refuse à débaptiser la rue de Port-Royal : « Les souvenirs qui s'attachent au nom de Port-Royal sont, dit-il, de ceux que ne doivent répudier aucune époque, aucun gouvernement ».

Laissons de côté les hommages rendus aux victimes des journées de juin 1848 (rues Négrier, Bréa, Malher), mais notons au passage la disparition d'un nom auquel est associé le souvenir du Bal Mabille : l'allée des Veuves, devenue en 1850 avenue Montaigne, sur la demande de ses habitants : « Ce nom est généralement connu sous de fâcheux auspices et il n'est pas sans influence sur l'éloignement de certaines personnes auxquelles il rappelle une époque de solitude, d'obscurité et même

de méfaits ». On condamne de même la rue du Cœur-Volant, parce que « ne rappelant aucun souvenir digne d'être conservé ». C'était le nom d'une vieille enseigne : il en valait bien d'autres...

Le Second Empire, qui dota la capitale de tant de nouvelles voies, s'évertue, lui aussi, à mettre un peu d'ordre dans la nomenclature. Haussmann crée une commission administrative pour reviser les noms existants, supprimer les doubles emplois et assurer une distribution logique des nouvelles dénominations. En 1859, c'est la « promotion » des guerres d'Italie : Magenta, Turbigo, Palestro, Marignan — ce dernier nom évoquant « deux grandes victoires remportées à trois siècles de distance. » En 1863 l'administration, ratifiant les propositions du Conseil municipal, ne baptise pas moins de cent quatre-vingt-seize voies : c'est un record. « Je ne saurais dire, ajoute Haussmann, que le Conseil ait été également heureux dans tous ses choix, mais il était bien difficile de trouver autant de noms également dignes, par leur notoriété, de figurer dans son travail ». Recevaient entres autres les honneurs de la plaque Charles V, Eginhard, Copernic, Galilée, Greuze, Rubens, Beethoven, Musset, d'Alembert, Monseigneur Affre...

Cette même année le Conseil municipal vote à l'unanimité un vœu demandant l'attribution du nom de Haussmann lui-même à une des grandes voies qu'il avait créées : le boulevard Sébastopol rive gauche (actuel boulevard Saint-Michel). Mais laissons parler le célèbre préfet : sa lettre, petit chef-d'œuvre de fausse modestie, nous révèle que c'est lui-même qui a choisi le boulevard appelé à perpétuer son nom :

« J'avais demandé l'ajournement indéfini de l'honneur qu'on voulait me faire. Je ne réussis qu'à faire reconnaître qu'il fallait au moins laisser à l'Empereur le choix de la voie principale ouverte sous mon administration, qui devait être ainsi désignée. Lorsque j'exposai à l'Empereur les raisons qui m'avaient fait décliner le grand honneur qu'on voulait me décerner de mon vivant et que, dans son extrême bonté, Sa Majesté ne trouva pas décisives,... je réussis cependant à faire admettre par Elle qu'il fallait préférer au boulevard de Sébastopol rive gauche, auquel mon souvenir n'était pas plus particulièrement attaché qu'à tant d'autres, une voie qui aurait du moins le mérite de

rappeler quelque chose me concernant d'une manière spéciale... Sa Majesté venait d'adopter le nom de Friedland pour l'avenue ouverte au travers du quartier Beaujon, entre la place de l'Arc de l'Étoile et le faubourg Saint-Honoré. Le prolongement de cette voie qui a été ouverte le 15 août dernier... commence à une petite place formée à la rencontre de cette rue et de celle de Monceau et de l'Oratoire du Roule, sur l'emplacement de laquelle existait encore, il y a peu d'années, l'hôtel où je suis venu au monde. Un peu plus bas, dans le faubourg Saint-Honoré, est l'ancienne demeure de mon grand-père, possédée aujourd'hui par un oncle qui porte mon nom. Les dépendances de ce dernier immeuble, qui est depuis plus d'un siècle (1760) dans ma famille, s'étendent jusqu'au point de rencontre de la rue de Courcelles, de la rue de Berry prolongée et de la grande voie dont il s'agit. Il y a donc, pour donner mon nom à celle-ci, quelque raison et je n'en vois aucune ailleurs. »

Le décret du 2 mars 1864 ratifia cette proposition. Il parut le même jour que la « promotion impériale » conférant aux nouvelles avenues les noms de l'Impératrice, du Roi de Rome, du Prince Jérôme, de Joséphine, etc., ainsi que ceux des victoires de la Grande-Armée. Cet honneur était étendu à dix-neuf généraux ou maréchaux, devenus les parrains des dix-neuf boulevards de la périphérie. D'autres décrets portant encore cette date admettent pêle-mêle sur un même palmarès Jeanne d'Arc, Baudin, Philippe-Auguste, Michel-Ange, Scribe, Auber (nouvelle dérogation à la règle qui exclut les vivants), etc.

Le nom de l'Empereur fut réservé à l'avenue continuant le cours la Reine, de la place de l'Alma à la porte de la Muette. Les deux rues de l'Empereur qui existaient déjà à Montmartre et près de Mazas disparurent : la première devint la rue Lepic, la seconde, la rue de Chaligny.

Deux souvenirs à noter ici. L'avenue Victoria a été inaugurée le 20 août 1855 par le passage de la reine d'Angleterre et c'est pour perpétuer la mémoire de cet événement qu'on lui a donné le nom de la souveraine. Le Conseil général des Vosges avait demandé à diverses reprises l'attribution du nom de ce département à une place, avenue ou rue de Paris pour répondre aux intentions du Premier Consul, lequel avait promis cet honneur au département qui aurait, dans un délai fixé, fourni

le contingent le plus élevé d'hommes et de contributions. Napoléon III réalisa le vœu de son oncle en faisant attribuer le nom de rue des Vosges à la rue du Pas-de-la-Mule qui a repris son nom primitif en 1893, la place Royale étant redevenue place des Vosges.

Avec la Troisième République, nouvelle hécatombe d'emblèmes et de noms de rues rappelant le régime aboli. Le Conseil municipal soumet en juillet 1873 à l'Administration un projet modifiant presque toutes les dénominations adoptées sous l'Empire. L'avenue et la place Napoléon deviennent avenue et place de l'Opéra. La rue Réaumur prolongée avait reçu en 1869 l'appellation de Dix-Décembre pour rappeler que « le vote spontané et incontestablement libre du 10 décembre, qui a remis la direction du gouvernement de la France à l'héritier du grand nom de Napoléon, est la plus pure des manifestations du suffrage universel ». Devenue rue du Quatre-Septembre, cette voie témoignera que les manifestations les plus spontanées ne sont pas les plus durables. L'avenue de l'Impératrice, après avoir porté quelque temps le nom du général Ulrich, « nom que le public n'a pas consacré », sera l'avenue du Bois-de-Boulogne avant de prendre le nom de Foch.

L'ordre moral fait obstacle aux innovations trop « colorées ». Le duc de Broglie, président du Conseil, examine sans bienveillance la nomenclature élaborée par l'édilité parisienne. Il met son veto aux noms de Camille-Jourdan, Léon-Gozlan, Bastiat, Pigault-Lebrun, etc., « qui pourraient soulever des controverses ». L'avenue du Prince-Jérôme, baptisée avenue Mac-Mahon par ses habitants, garde ce dernier nom. Mais M. de Broglie oppose ses sentiments personnels à ceux de son ministre de l'Intérieur pour d'autres choix : il substitue Houdon à la Malibran, Azaïs à Michel-Servet, Montcalm à Étienne-Dolet. A son tour le préfet Ferdinand Duval tempère les audaces de la municipalité. Celle-ci ayant mis en avant le nom de Ledru-Rollin, il lui fait entendre que ce vœu n'offre aucune chance d'être réalisé. »

Mais la République se radicalise et, avec elle, la nomenclature des voies parisiennes. Deux périodes restent néanmoins à distinguer, que délimite l'année 1902.

Dans la première, l'Administration recule sagement devant

toute évocation pouvant soulever des polémiques et diviser l'opinion. Exception faite de certaines concessions à l'anticléricalisme du temps, elle écarte les changements de noms qui seraient interprétés comme des provocations. Lorsqu'en 1882 le Conseil municipal demande que la rue Royale prenne le nom de Louis-Blanc, parce que le fougueux polémiste y a habité pendant les dernières années de sa vie, elle lui objecte qu'il s'agit là d'une dénomination qui, datant de plus d'un siècle, « appartient en quelque sorte à l'histoire ». Elle s'empresse d'ajouter qu'elle tient en réserve pour Louis-Blanc une des voies les plus importantes récemment ouverte « et qui ne mesure pas moins d'un kilomètre ». L'auteur de l'*Histoire de Dix ans* passera, en effet, dès 1885, dans une promotion où figurent Proud'hon, Auguste Comte, Camille Desmoulins, le chevalier de la Barre, Giordano Bruno. On n'en finira pas moins par changer, par décret préfectoral, le nom de la rue Royale en rue de la Concorde. Mais les commerçants s'insurgeront contre cette intempestive mutation et la feront rapporter (comme de nos jours pour le quai Viviani).

L'attribution du nom de Victor Hugo à une voie publique mérite une mention à part. C'est un hommage en trois temps. Le Conseil municipal vote en 1881 (d'ailleurs avec une proportion notable d'abstentions) cette attribution « à la partie de l'avenue d'Eylau comprise entre la place du même nom et l'avenue du Trocadéro », puis à la place elle-même. Le préfet Hérold voit là « une pensée malheureuse, malgré l'excellente intention de ses auteurs ». Il veut garder le nom d'Eylau, « qui rappelle le courage de nos soldats plus que la prudence de leur chef », au complexe militaire formé par les avenues Bugeaud, Malakoff, etc. Il propose en conséquence de réserver le nom du poète à la partie de l'avenue où il habite, entre la place et le Bois de Boulogne. Et il termine son rapport au ministre sur une envolée de lyrisme administratif : « Sans doute Victor Hugo est vivant et devrait être exclu de la nomenclature. Mais une exception, une seule, peut être faite. Cette exception ne choquera personne. Pour moi, je pense qu'elle est due au grand citoyen qui, dans l'exil, affirmant l'inflexibilité de sa résistance, écrivait : « Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là! »

A la mort du poète, en 1885, on donnera son nom à l'autre tronçon de l'avenue, celui qui va de la place à l'Arc de l'Étoile. Quant à la place, elle avait, entre temps, adopté, elle aussi, ce nom glorieux. Mais le plus curieux c'est qu'aucun décret n'a sanctionné ce changement. *Vox populi!*

L'avenue du Trocadéro devint à son tour avenue Henri-Martin. Mais, là encore, les habitants se cabrèrent. « Si le nom illustre et impérissable de Victor Hugo avait droit à une avenue, une rue n'est-elle pas amplement suffisante pour l'honorable M. Martin? L'historien Michelet n'a donné son nom qu'à une rue; le nom de Lamartine traîne dépaysé dans l'ancienne et sale rue Coquenard ». Cette protestation demeura sans écho, comme celle des habitants de la rue de Laval contre le nom de Victor Massé.

Pas de difficulté pour Raspail. « L'ardeur de ses convictions républicaines, écrit le préfet au ministre de l'Intérieur, son dévouement à la cause de la démocratie et de l'humanité, les services qu'il a rendus à la France comme savant me semblent de nature à justifier pleinement l'hommage qui lui sera rendu. »

En revanche beaucoup de noms « accrochent ». Si le préfet laisse passer Pierre Dupont, « dont le nom paraîtrait bien placé au milieu d'un quartier ouvrier », il rejette un certain nombre de notoriétés discutables, proposées pour les honneurs de la plaque par le Conseil municipal. Il ne veut pas du nom de Millière, fusillé en 1871 sur les marches du Panthéon et dont on projetait — pour comble! — de donner le nom à une voie où se trouve une caserne de la garde républicaine. Ni de celui de Santerre, « qui ne se justifie pas par les talents politiques et militaires de ce général ». Ni de Lepelletier de Saint-Fargeau, dont l'évocation « est moins un hommage rendu à un conventionnel obscur qu'une nouvelle forme de protestation contre l'existence de la Chapelle expiatoire ».

Les mêmes raisons, « empruntées au programme d'apaisement que le gouvernement s'est tracé », font écarter en 1893 Delescluze, Blanqui, Félix Pyat, Marat et Anacharsis Clootz. Ce dernier, proposé à la demande de la Libre Pensée du septième arrondissement, est d'ailleurs repoussé par les habitants de la rue Erlanger : « Son nom, aux mérites qu'il peut avoir sous le

rapport humanitaire, ne joint évidemment pas celui de la simplicité et de la brièveté. » Il serait en outre « un défi jeté aux sentiments religieux ou aux opinions de tolérance bien connus des habitants de cette rue ».

Saluons au passage la promotion de 1894 où figurent les noms de Gambetta, Renan, Flaubert et Banville, suivis d'Auguste Vacquerie, « un journaliste méritant qui, durant sa vie d'écrivain, n'a cessé de combattre pour la République », puis de Jules Joffrin : « S'il a été mêlé à l'insurrection de 1871, les services qu'il a rendus depuis à la République, notamment lors des affaires boulangistes, où il a combattu courageusement la candidature du général Boulanger et a été nommé à son exclusion député, méritent d'être pris en considération ».

En 1899, une série de décrets admet Alphonse Daudet, Puvis de Chavannes, Murger, les Goncourt, Becque, etc. Sont une fois de plus refusés Jules Vallès, Babeuf, Delescluze, Santerre, Eugène Varlin, Théophile Ferré, Saint-Just (malgré son adoption dans certaines villes de province), comme le sera, l'année suivante, l'auteur de l'*Internationale*, Eugène Pottier.

C'est en effet par le détour de la province que les noms réputés « subversifs » vont entrer dans la nomenclature parisienne. Que répondre au Conseil municipal de Paris lorsque, introduisant la candidature de Blanqui, il rappelle que le gouvernement a approuvé l'attribution de ce nom à une rue de Toulon et ajoute « que ce qui a été trouvé bon pour Toulon ne peut être trouvé mauvais pour Paris »?

Faut-il voir dans la tolérance qui s'établit vers 1902 une conséquence, assez imprévue, de l'affaire Dreyfus? Les passions sont déchaînées : une pétition circule pour faire donner le nom d'Émile Zola au boulevard Saint-Germain et celui du colonel Picquart à la rue Saint-Dominique. On n'ira pas jusque-là. Mais Blanqui franchit le barrage le 21 janvier 1905. En vain Ambroise Rendu invite le gouvernement à révoquer cet arrêté. « A classer » écrit sur sa lettre le ministre de l'Intérieur. J.-B. Clément et Jules Vallès suivront quelques mois plus tard (à ce propos, qui nous dira pourquoi les « révolutionnaires » figurent tous avec leur prénom sur les plaques édilitaires?). Une période nouvelle a commencé, qui ne tient plus compte des frontières idéologiques ni de l'intervalle que la prudence

conseille de mettre entre la mort d'un homme et l'hommage que mérite sa mémoire. Inutile de citer des exemples : nous en avons, c'est le cas de le dire, « à tous les coins de rues ». L'Administration les justifie comme elle peut : elle nè domine plus les remous de l'opinion, elle les suit.

Il y aurait d'ailleurs un chapitre amusant à écrire sur la « motivation » de l'espèce d'immortalité qu'elle dispense sous la forme d'une plaque bleue. On goûtera, au hasard, celles-ci : « Paul Verlaine : sa poésie est aussi tourmentée et fiévreuse que le fut son existence, mais elle révèle un merveilleux tempérament de poète lyrique ». Henri Monnier : « Ses œuvres décèlent un esprit observateur, appliqué à l'étude des mœurs infimes et des habitudes triviales ».

*
* *

Comme on le voit, la dénomination des rues de Paris s'est poursuivie, en dépit d'efforts passagers, au petit bonheur et sous l'influence des divers « climats » politiques. On y a mis non seulement de la fantaisie, mais même de la facétie. Plusieurs noms, voire parmi les plus illustres, ne se sont introduits dans la nomenclature qu'à la faveur d'un quiproquo ou d'un calembour. A vrai dire, c'est une tradition parisienne qui remonte assez loin. La rue à Petits-Souliers devint au seizième siècle, pour honorer son propriétaire sans démentir son origine, la rue Courtalon. Et la ruelle Volontaire n'eut, pour se mettre au goût de la Révolution, qu'à se transformer en rue des Volontaires. La rue Chevreuse, patronymique d'un obscur rentier, devint vers 1791 rue de Chevreuse. Plus près de nous, cette sorte de greffe onomastique s'est pratiquée à diverses reprises : c'est ainsi que la rue du Chemin-de-la-Croix, à Passy, s'est laïcisée en rue Eugène-Delacroix à la fin de l'Empire; que la rue La Fontaine, rattachée au souvenir d'une fontaine, l'a été à celui du fabuliste; que la rue d'Enfer est devenue, en 1879, la rue Denfert-Rochereau; la rue Carpentier (anciennement Charpentier), en 1885, la rue Pape-Carpentier; la rue Bizet (qui existait en 1826), en 1903, la rue Georges-Bizet; la rue Thierry (nom d'un propriétaire), en 1894, rue Augustin-Thierry; enfin, la rue des Grandes-Carrières, à Montmartre, a

été rebaptisée rue Eugène-Carrière en 1907. Rilke avait raison de dire que la gloire est la somme des malentendus qui se forment autour d'un nom!

On envisage toujours, à l'Hôtel de Ville, une revision générale des dénominations des rues parisiennes. Souhaitons que ce projet dorme d'un sommeil éternel dans les cartons verts. Aux « illustrations » nouvelles, les quartiers nouveaux fournissent un domaine largement suffisant. Encore faudrait-il y réserver une place à des noms du passé qui ont des droits à notre gratitude. On ne s'est avisé que tout récemment qu'aucune plaque bleue ne portait les noms d'Abelard, de Gerson, de Charles d'Orléans, de Le Vau, des Le Nain, de Clouet, de Retz, de l'abbé Lebeuf, d'Hubert Robert et de Rivarol. Avant de distribuer aux leaders de la politique et de la pensée contemporaines ce surcroît de notoriété, il serait sage de penser aux « anciens » qui attendent, chômeurs séculaires, leur droit à la plaque. Quel nom plus significatif, malgré la simplicité du prélat qui le porta, que celui de Maurice de Sully dont le souvenir est si intimement lié à Notre-Dame de Paris, à laquelle il voua sa vie et ses revenus?

Maints oublis apparaîtraient encore si nous devions être accueillants aux célébrités étrangères. Pourquoi ne pas invoquer le patronage d'un Érasme, qui faillit enseigner dans nos murs? Nous avons un square Tolstoï : Tourguéniev n'eut-il pas avec Paris des rapports plus directs? Ici il y a l'inconvénient d'une difficulté de prononciation. Un nom de rue doit être facile à retenir et à épeler. Camille Jullian raconte que les gens du quartier de la rue Vercingétorix disaient couramment : « rue des Vingt-cinq liquoristes ». Telle serait l'irrévérencieuse destinée des noms pérégrins. Pour nous offrir le luxe d'une rue Dostoïevski ou d'une rue Marie-Bashkirtseff, il faudrait être assuré d'avoir toujours des chauffeurs de taxi russes...

D'autres omissions ne sont pas le fait d'un manque de mémoire, mais d'une prévention. Pourquoi laisser dans l'ombre le souvenir de l'empereur Julien qui, dans sa brève et orageuse existence, n'a jamais oublié, lui, sa « chère Lutèce »? Quel excès de puritanisme s'opposerait au nom de Madame de Pompadour, qui fit travailler tant de nos artistes et qui, non seulement acheta, mais transforma le futur palais de l'Élysée?

Pourquoi ne pas rendre un hommage collectif aux Fermiers généraux du dix-huitième siècle, impopulaires certes, mais amis des lumières et auxquels Paris doit beaucoup? L'abbé Prévost trouverait, dans la plaque bleue, la consécration d'une renommée qui n'a plus la scabreuse résonance d'autrefois.

En dressant ces promotions, que des morts éminents attendent avec résignation, il faut montrer un esprit large et soucieux de perspective. N'espérons pas éliminer les influences partisanes qui ont depuis plus d'un siècle présidé au choix des noms de rues. Une mesure assez simple permettrait cependant d'en limiter les extravagances : elle consisterait à étendre la procédure de classement, qui fonctionne pour les monuments et les sites, à tous les noms de rues qui ont plus d'un siècle d'existence. Jointe à l'apposition de quelques plaques commémoratives, à l'explication de certains noms ou termes que le public ne sait plus déchiffrer, cette servitude garderait à la nomenclature de la capitale sa saveur originale et sa vertu d'évocation.

ALBERT MOUSSET

CAUCHEMAR EN U. R. S. S.[1]

> Jadis, Galilée dut avouer à genoux, sous la menace du bûcher, que la terre ne tournait pas. Les prisonniers de Moscou avouent des choses non moins énormes...
>
> GEORGES DUHAMEL.

La vie intérieure de la Russie dite soviétique, terme impropre car depuis longtemps les Soviets ont cessé d'exister, est dominée dans les dernières années par une véritable extermination de la « vieille garde » bolchéviste, c'est-à-dire des anciens cadres politiques dont le rôle s'identifie à l'histoire même de la révolution d'Octobre. Cette immolation a lieu sous des formes diverses, par de multiples procédés au nombre desquels les récents procès de Moscou et d'ailleurs sont peut-être les plus terrifiants, non les seuls efficaces. (Car bien d'autres communistes et révolutionnaires de toutes nuances périssent, anonymes, par la faim, le froid, l'épuisement, la maladie, dans des bagnes de toutes sortes, sans passer par aucun appareil judiciaire.) Les victimes ne sont pas seulement tuées, mais flétries et déshonorées au delà de toute expression : on leur impute, en plus d'intentions terroristes diaboliques, des agissements de haute trahison, espionnage, intelligence avec l'ennemi, connivence avec les fascistes,

1. L'article saisissant que nous publions ici apporte sur les exécutions qui se multiplient en Russie un témoignage d'une importance particulière. Il montre avec quelle méthode Staline s'est attaqué aux « têtes » du communisme et dans quelles conditions d'arbitraire total les accusés se sont vus condamner. M. Souvarine montre clairement que les accusations de trotskisme n'ont jamais pu être prouvées. Par ailleurs, et la question des accusés eux-mêmes étant mise à part, y a-t-il ou non en Russie des courants trotskistes? Une pareille question nous paraît difficile à trancher, quand il s'agit d'un pays de lourde dictature comme l'U. R. S. S. Aussi devons-nous, sur ce point, laisser à notre collaborateur, au reste exceptionnellement bien informé, la responsabilité de ses assertions.

(N.D.L.R.)

sabotage industriel, explosions et catastrophes, actions contre-révolutionnaires, le tout englobé où résumé dans le terme générique de « trotskisme ».

Au supplice des vétérans du communisme léniniste, réalisé par étapes dont on n'a pas encore vu la dernière, succède ou correspond la déchéance collective du vieux personnel policier, naguère initiateur et exécuteur des répressions les plus implacables, aujourd'hui taxé des pires crimes de droit commun : corruption, vénalité, abus de pouvoir. Après des pluies de sang, une vague de boue. Et ce n'est pas fini. Les disgrâces se suivent aux sommets de l'administration gouvernementale. Des mutations s'accomplissent dans le haut commandement de l'armée rouge, pour des raisons obscures qui laissent place aux plus fâcheuses interprétations, et tout à coup on apprend le suicide d'un des hommes les plus en vue du Parti et de l'Armée, précédant de peu le procès à huis clos et l'exécution sans délai d'un maréchal éminent et de sept des généraux les plus importants. On s'attend à de nouveaux procès, à de nouveaux massacres, à de nouveaux scandales. Et de toutes parts se pose la question : que se passe-t-il en U.R.S.S. ?

Il faut rappeler ici les faits essentiels. En décembre 1935, le principal représentant de Staline à Léninegrad, un certain Serge Kirov, fonctionnaire sans relief ni couleur, fut tué par un jeune communiste inconnu, L. Nicolaïev. L'événement produisit un grand effet de surprise, car les épurations successives des institutions communistes et soviétiques, les incarcérations en série, des déportations en masse, une législation draconienne, la technique perfectionnée des mesures policières, les représailles impitoyables exercées sur les familles, le régime permanent d'état de siège renforcé, tout semblait garantir aux dirigeants de l'État et du Parti une quiétude absolue. D'ailleurs, aucun attentat n'avait été commis depuis la guerre civile, depuis plus de quinze années. On ignore les mobiles de Nicolaïev comme les circonstances de son geste, rien n'ayant transpiré de l'instruction, aucune information sérieuse n'ayant été fournie, aucun document publié. Cependant, la connaissance des choses de l'U.R.S.S. permettait de supposer d'abord que le meurtrier avait agi seul ; peut-être eut-il deux ou trois confidents, mais on ne

saurait l'affirmer, faute de renseignements puisés à bonne source.

A la suite de procédures secrètes, 103 personnes furent passées par les armes, puis 14 communistes, parmi lesquels Nicolaïev, soit 117 exécutions capitales. Peu après, à la stupeur générale, 19 personnalités bolchévistes en vue comme Zinoviev, Kamenev et Evdokimov étaient jetées en prison, jugées à huis clos, frappées de peines diverses, et 78 autres emprisonnées ou déportées sans autre forme de procès, comme Zaloutski, Safarov et Vardine, soit 97 au total, bien qu'étrangères à l'assassinat, de l'aveu des autorités. Mais on leur reprochait d'avoir créé jadis un mauvais état d'esprit à Léninegrad, par leur attitude antérieure de critique et d'opposition à la politique officielle, d'avoir par exemple recueilli ou colporté des commérages, des anecdotes. (Beaucoup plus tard, il s'avéra qu'en juillet 1935, Kamenev avait fait l'objet d'un autre procès à huis clos parmi 30 accusés, pour la plupart inconnus de lui, et avait été gratifié d'une condamnation supplémentaire.)

En même temps, fait insolite, mais lumineux, 12 des principaux chefs de la police à Léninegrad, arrêtés, étaient à leur tour condamnés de deux à dix ans de prison, Medvied en tête. Le jugement leur faisait grief de n'avoir pas empêché l'attentat dont ils connaissaient les préparatifs. Autrement dit, la Guépéou, aux ordres de Staline, était mêlée de près à l'affaire, inconcevable sans son immixtion active ; Kirov avait été assassiné par les siens au cours d'une opération compliquée, œuvre d'agents provocateurs, Nicolaïev servant d'instrument. Une phase nouvelle de terreur accentuée s'ouvrit pour le malheureux pays déjà terrorisé outre mesure. On apprit dans la suite qu'une grande partie de la population de Léninegrad — les estimations oscillent de 50 000 à 100 000 âmes, faute de données contrôlables — fut alors déportée en Asie. Mais dans toutes les Russies, la mort de Kirov entraîna des milliers, des dizaines de milliers d'arrestations, d'emprisonnements et de déportations. Le parti communiste, cette fois spécialement visé, subit une nouvelle épuration plus rigoureuse encore que les précédentes et des exclusions innombrables livrèrent à la Guépéou une foule de bolchéviks sus-

pectés de tiédeur ou de peccadilles, bientôt relégués en Sibérie, au Turkestan ou dans l'Extrême-Nord avec leurs familles innocentes.

Ce n'était pas tout. En août 1936 eut lieu inopinément à Moscou le « procès des 16 », dit procès du « Centre terroriste trotskiste-zinoviéviste » (Zinoviev-Kamenev-Smirnov), sanctionné à toute vitesse par 16 exécutions capitales. En novembre de la même année, à Novosibirsk, un autre procès de terrorisme et de sabotage aboutit à 9 condamnations à mort et 6 exécutions. En janvier dernier, le « procès des 17 » (Piatakov-Radek-Sokolnikov), dit procès du « Centre antisoviétique trotskiste » ou « Centre parallèle », se termina par 13 exécutions. Total à ce jour, 152 mises à mort avouées, sans compter les suicides, pour un seul Kirov, car il n'existe pas d'autre attentat illustrant l'accusation de terrorisme. Combien de gens en réalité, ont payé, combien d'autres paieront de leur vie ce meurtre d'un communiste par un communiste, commis sous la responsabilité pleine et entière de la Guépéou, donc de Staline, ce « drame du milieu » par excellence, on l'ignore encore. Saura-t-on jamais? Et la lugubre série n'est pas close. Tous les jours, on fusille en U.R.S.S. par unités et par groupes, sans même informer la population. Pourtant, par exception, on a fait connaître récemment 44 exécutions capitales en Sibérie, puis 11, puis encore 28, soit 83 en cinq semaines, pour deux localités sibériennes, sous des prétextes invérifiables, espionnage, sabotage et trotskisme. Hier enfin, après le suicide mystérieux de Ian Gamarnik, l'un des principaux dirigeants du Parti et de l'Armée, c'était le coup de foudre du procès sommaire et de l'exécution en 48 heures, sous le prétexte inouï d'espionnage, du maréchal Toukhatchevski et de sept grands chefs militaires, près de la moitié d'un état-major sélectionné en vingt ans de révolution discontinue et de contre-révolution finale.

Mais les tueries ne sont pourtant pas l'aspect le plus saisissant de cet interminable cauchemar. C'est l'ensemble des conditions où il se déroule qui suscite dans les pays évolués un indicible sentiment de désarroi, d'horreur, de répulsion et de pitié. Que les bolchéviks ne vaillent pas mieux les uns que les autres, cela ne dispense pas de chercher la vérité,

de vouloir la justice. Et si peu sympathiques que soient certains des condamnés, c'est le peuple russe qui est atteint à travers leurs médiocres personnes, comme aussi le sont des principes tenus pour imprescriptibles par l'humanité civilisée.

Avant même la première audience de chaque procès et la publication de l'acte d'accusation, sans aucune information préalable dans la presse communiste, dans l'ignorance complète des faits de la cause, une prétendue « opinion publique » singulièrement unanime et d'habitude silencieuse sort tout à coup de son mutisme pour exiger des peines capitales, hurle à la mort en termes atroces. Les enfants des écoles, les ouvriers des usines, les paysans de la steppe, les pêcheurs de la mer Blanche, les montagnards du Caucase, les Tatares et les Tchouvaches, les Bachkirs et les Bouriates, les soldats et les marins, les fonctionnaires, les ingénieurs, les écrivains, les savants, les académiciens, les illettrés communient dans une même indignation spontanée, avec une curieuse identité de langage. A millions d'exemplaires, les journaux répètent à satiété l'imprécation d'une fillette, hier en âge de jouer à la poupée, comme par hasard conforme aux formules des éditoriaux de la *Pravda* et des *Isvestia*, feuilles officielles.

Le président du tribunal ne montre pas la moindre curiosité professionnelle, ne pose aucune question propre à éclairer le procès, les témoignages ou les aveux, et ne sourcille pas quand les inculpés reconnaissent avoir dérobé les tours du Kremlin. Le procureur vomit sur les accusés un flot d'injures et d'anathèmes, sans se préoccuper de rien prouver. Là-bas, cela s'appelle la justice. Les inculpés renoncent à la défense sous prétexte de se défendre eux-mêmes et, en guise de plaidoyer, se chargent de tous les forfaits imaginables, ou plutôt inimaginables, se dénoncent les uns les autres, avouent tout et bien d'autres choses encore ; ils entraînent dans leur perte le plus possible de camarades et d'amis, se découvrent des circonstances aggravantes, réclament avec frénésie le maximum de la peine et du déshonneur. Des condamnés se voient juger deux et trois fois pour les mêmes faits, dont ils ne sont manifestement point responsables. Pour tant de crimes et de criminels, tant de menées et de manigances, il n'y a pas de pièce à conviction, pas une. On n'a jamais vu

non plus de témoin à décharge, pas un. Point de preuve, voire de présomption sérieuse. Il n'y a que des aveux. Avant de mourir, les victimes tiennent expressément à faire l'apologie du bourreau. Personne ne se soucie de vérité, ni les juges, ni les accusateurs, ni les accusés, ni la presse, mais tout le monde s'applique à glorifier un certain Staline et à couvrir d'opprobre un nommé Trotski.

Que signifie cette dernière anomalie? Que Staline attende et réclame de ses sujets une glorification perpétuelle, même de la part des gens qu'il envoie à la mort, cela décèle sans doute un profond besoin d'être rassuré en permanence. Il a ses raisons intimes de la croire indispensable à son prestige. Mais à quoi rime exactement la chasse à l'homme conduite avec un tel acharnement contre Trotski, immuable accusé, éternel coupable, et son jeune fils Léon Sédov? On se le demande, sans trouver d'explication immédiate. Serait-il vrai qu'il existât en U.R.S.S., et même dans le monde entier, un dangereux trotskisme, et dangereux pour qui, pour quoi? La question vaut qu'on s'y arrête.

Staline a pris soin d'affirmer maintes fois que son irréductible adversaire est un homme seul, un général sans armée. Avec les extraordinaires moyens de propagande dont il dispose, il a pu convaincre aisément le public étranger, comme le gros du public en U.R.S.S. Et de fait, Trotski a été battu sans effort dans toutes les luttes intestines de son parti, depuis la mort de Lénine, et en exil s'est isolé de plus en plus. Par la force des choses, il a dû limiter son activité à des travaux littéraires. Même dans ce domaine, la maladie, les difficultés de la vie errante, la haute surveillance dont il est partout l'objet ne lui ont pas permis de donner sa pleine mesure. De caractère exclusif, intraitable et cassant, il a perdu presque tous ses amis, à un âge où l'on ne remplace pas les amis perdus. En U.R.S.S., tous ses compagnons d'armes, sans exception, ont été arrêtés, persécutés, la plupart brisés à jamais, les autres mis hors d'état de broncher. Mais le trotskisme?

On appelait ainsi autrefois la tendance la plus radicale du bolchévisme, la moins disposée aux compromis, la plus extrême en théorie sinon en pratique. Il est évident que dans

la Russie d'après la guerre civile, caractérisée par une immense lassitude, l'aspiration générale à la paix et à la détente contredit net une tendance aussi intransigeante. Ce qui explique pour une bonne part l'échec politique du trotskisme, tentative anachronique pour réaliser par persuasion un supplément de révolution. Restent les promesses démocratiques, auxquelles nul n'accorde créance. Bref, il n'a subsisté en U.R.S.S. de trotskisme en action que celui de Staline en personne, introduit dans l'évolution soviétique par l'industrialisation à outrance et la collectivisation forcée de l'agriculture : Trotski n'a pas craint d'y reconnaître ses idées, tout en regrettant leur application tardive, maladroite et aventureuse. Hors de l'U.R.S.S. et des autres États « totalitaires », il peut exister de minuscules groupes d'extrême-gauche qui se réclament du trotskisme, mais de tels groupes ont toujours existé bien avant notre époque ; ceux d'aujourd'hui éditent à grand' peine en divers pays de petits journaux quasi introuvables et dont Trotski est pour ainsi dire l'unique rédacteur. On ne voit guère dans tout cela de quoi exciter les fureurs de Staline. Si Trotski compte maintenant quelques sympathies de libéraux et de démocrates, à défaut de celle des prolétaires, c'est uniquement en raison des attaques féroces dont il est l'objet. S'il a trouvé une large audience en Amérique, c'est précisément grâce à Staline qui l'a fait expulser à grand fracas de Norvège au Mexique et le traite de puissance à puissance.

Or, dix ans après la défaite de Trotski, et même après l'arrestation de tous les trotskistes, après la suppression totale de leurs moindres possibilités d'expression, le trotskisme est déclaré ennemi public n° 1 dans cet État soviétique d'où Staline prétendait l'avoir extirpé. Une sorte de mobilisation générale de toutes les forces vives de la nation est décrétée contre l'insaisissable doctrine. Moins il y a de trotskistes et plus le trotskisme est nocif, assure Staline. Cent fois mort et enterré, le trotskisme renaît toujours de ses cendres. Le nom de Trotski, soudain prononcé tout à la fin de l'affaire Kirov, sans conviction et d'une manière presque accessoire, revient avec une fréquence et une insistance croissantes comme s'il représentait le principal instigateur et coupable de tous les crimes imputés en U.R.S.S. aux non-conformistes. Tout

individu appréhendé, quel que soit le motif, est d'office taxé de trotskisme. Au cours de la dernière année, on a découvert à foison de soi-disant nids de trotskistes dans toutes les institutions soviétiques, même au Tadjikistan, même dans les haras, même chez les Kirguizes. Il serait intéressant d'entendre de la bouche d'un Kirguize une définition du trotskisme. Toujours est-il que plus on fusille de trotskistes et plus ils prolifèrent. Un seul homme au monde est capable de le croire, Trotski lui-même, par inclination trop excusable à espérer contre toute espérance. Mais les désirs de Trotski, légitimes ou non, sont une chose et la vérité en est une autre. Il devient clair en tout cas que dans l'U.R.S.S. d'aujourd'hui, qui veut noyer son chien l'accuse de trotskisme. Reste à savoir le pourquoi et le comment de ce phénomène.

*
* *

Il faut, bon gré, mal gré, s'arrêter aux procès d'hier pour comprendre ceux de demain et embrasser d'un coup d'œil l'état des choses soviétiques, à la veille du proche vingtième anniversaire de la révolution d'Octobre. Ces procès comportent des suites entrevues déjà, encore qu'incertaines : au moins un procès Rykov-Boukharine-Racovski à Moscou et un procès Mdivani-Kavtaradzé-Okoudjava à Tiflis, les vedettes entourées de comparses. L'incertitude tient seulement au pouvoir dont jouit Staline de supprimer des hommes en les envoyant *ad patres*, en prison ou en Sibérie, sans le secours d'aucun tribunal, sans recours même au moindre simulacre de justice ; mais le sort des prisonniers ne laisse guère de doute, abstraction faite des considérations de forme.

Il est bon de dresser tout d'abord une liste des personnalités sacrifiées, compromises, suicidées, fusillées ou fusillables, en indiquant leurs principales fonctions et charges successives depuis la révolution de 1917. En effet, Staline fait dire ou écrire par ses porte-paroles et porte-plumes que tous ces gens-là sont des adversaires invétérés du bolchévisme depuis toujours, étrangers à la révolution soviétiste, et dont les antécédents annonçaient le destin d'ignominie. C'est la première affirma-

tion qui mérite examen. Voici donc la liste des réprouvés, dans un ordre approximatif d'importance :

Léon Trotski, président du Soviet de Pétrograd, membre du Comité Central du Parti, du Comité Exécutif des Soviets, du Bureau Politique du Parti, président du Comité militaire révolutionnaire qui organisa et dirigea la révolution d'Octobre, Commissaire aux Affaires Étrangères, président de la première délégation soviétique à Brest-Litovsk, Commissaire aux Transports, président du Conseil révolutionnaire de la Guerre, Commissaire à la Guerre et à la Marine, membre du Conseil du Travail et de la Défense, membre du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste.

Grégoire Zinoviev, le plus proche collaborateur de Lénine, membre du Comité Central du Parti, du Comité Exécutif des Soviets, du Bureau Politique du Parti, du Conseil du Travail et de la Défense, président du Soviet de Pétrograd, président du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, co-directeur du *Bolchévik*.

Léon Kamenev, co-directeur de la *Pravda*, membre du Comité Central du Parti, puis de son Bureau Politique, membre et ensuite président du Comité Exécutif des Soviets, délégué à Brest-Litovsk, ambassadeur extraordinaire à Londres, président du Soviet de Moscou, président du Conseil du Travail et de la Défense, directeur de l'édition des *Œuvres Complètes* de Lénine, vice-président du Conseil des Commissaires du Peuple, directeur de l'Institut Lénine, co-directeur du *Bolchévik*, ambassadeur de l'U. R. S. S. à Rome, Commissaire au Commerce.

Nicolas Boukharine, principal théoricien du bolchévisme après Lénine, auteur de *L'A B C du Communisme* et de la *Théorie du Matérialisme historique*, répandus à millions d'exemplaires comme manuels classiques obligatoires, membre du Comité Central du Parti, de l'Exécutif des Soviets, du Bureau Politique, directeur de la *Pravda* et du *Bolchévik*, membre de l'Exécutif de l'Internationale Communiste, de l'Académie Communiste, de l'Académie des Sciences, directeur des *Isvestia*.

Georges Piatakov, président du Soviet de Kiev, puis du premier Conseil des Commissaires du Peuple en Ukraine,

membre du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets, vice-président du Conseil supérieur économique, président du Comité principal des Concessions, membre du Conseil du Travail et de la Défense, président de la Banque d'État, représentant commercial de l'U. R. S. S. à Paris, Commissaire-adjoint à l'Industrie lourde.

(Ces cinq personnages sont ceux que mentionne Lénine comme appelés à diriger le Parti et l'État, dans le document connu sous la dénomination de « Testament de Lénine ».)

Alexis Rykov, membre du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets, Commissaire à l'Intérieur, président du Conseil supérieur économique, vice-président du Conseil du Travail et de la Défense, membre du Bureau Politique, vice-président, puis président du Conseil des Commissaires du Peuple, Commissaire aux P. T. T.

Michel Tomski, membre du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets, membre du Bureau Politique, président du Conseil central des Syndicats, membre du Conseil du Travail et de la Défense, directeur des Éditions d'État.

Grégoire Sokolnikov, membre du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets, membre du premier Bureau Politique, co-directeur de la *Pravda*, président de la deuxième délégation à Brest-Litovsk et signataire du traité, Commissaire aux armées pendant la guerre civile à la tête des IIe, VIIIe, IXe et XIIIe armées, commandant du front de Turkestan, Commissaire aux Finances, délégué à la Conférence de La Haye en 1922, vice-président du Plan d'État, ambassadeur de l'U. R. S. S. à Londres, Commissaire-adjoint aux Affaires Étrangères, Commissaire-adjoint à l'Industrie forestière.

(Ces huit personnages ont été, aux côtés de Lénine, membres du Bureau Politique, le véritable organe dirigeant du Parti communiste, de la révolution d'Octobre et de l'État soviétique ; ce collège suprême ne comptait à l'origine que 7 membres, puis seulement 5, puis de nouveau 7, du vivant de Lénine.)

Christian Racovski, membre du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets, président du Conseil des Commissaires du Peuple en Ukraine et Commissaire aux Affaires Étrangères, membre de l'Exécutif de l'Internationale Com-

muniste, délégué à la Conférence de Gênes, ambassadeur de l'U. R. S. S. à Londres, puis à Paris, Commissaire-adjoint aux Affaires Étrangères.

Ivan Smirnov, membre du Conseil révolutionnaire de la Guerre du front oriental pendant la guerre civile, Commissaire aux armées à la tête de la Ve armée, président du Comité révolutionnaire de Sibérie, secrétaire du Parti à Pétrograd, vice-président de la Région nord-ouest, directeur de l'Industrie de guerre au Conseil supérieur économique, membre du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets, Commissaire aux P. T. T.

Ivar Smilga, membre du Conseil révolutionnaire de la Guerre, Commissaire aux armées sur plusieurs fronts pendant la guerre civile, vice-président du Conseil supérieur économique, vice-président du Plan d'État, chef de la Direction politique de l'Armée, membre du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets.

Léonide Sérébriakov, membre du præsidium du Soviet de Moscou, puis du præsidium et du secrétariat de l'Exécutif des Soviets, membre et secrétaire du Comité Central du Parti, Commissaire-adjoint aux Transports.

Karl Radek, membre du Comité Central du Parti, de l'Exécutif des Soviets, de l'Exécutif de l'Internationale Communiste, recteur de l'Université des peuples d'Orient à Moscou, principal rédacteur diplomatique de la *Pravda* et des *Isvestia*, chargé des missions les plus importantes, délicates ou scabreuses par le Commissariat des Affaires Etrangères, l'Internationale Communiste et le Bureau Politique.

Léon Sosnovski, président du Soviet régional de l'Oural, fondateur et directeur de la *Krasnaïa Gazeta*, de la *Biednota*, du *Goudok*, membre du præsidium de l'Exécutif des Soviets, président du Comité révolutionnaire d'Ekatérinbourg, délégué à la Conférence de Gênes, un des principaux rédacteurs de la *Pravda*.

Boudou Mdivani, ambassadeur à Angora, président du Conseil des Commissaires du Peuple en Géorgie, représentant commercial de l'U. R. S. S. à Berlin et à Paris.

Nicolas Mouralov, membre du Conseil révolutionnaire de la Guerre auprès de la IIIe armée, puis de la XIIe, pendant

la guerre civile, un des premiers décorés de l'Ordre du Drapeau Rouge, commandant des troupes de la région de Moscou, Commissaire-adjoint à l'Agriculture.

Ian Gamarnik, Commissaire aux armées pendant la guerre civile, membre du Conseil révolutionnaire de la Guerre sur le front sud, membre du Comité central du Parti et de l'Exécutif des Soviets, Commissaire-adjoint à la Guerre, chef de la Direction politique de l'Armée.

Grégoire Evdokimov, membre du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets, vice-président du Soviet de Pétrograd.

Ivan Bakaïev, chef de la Tchéka de Pétrograd pendant la guerre civile, membre de l'Exécutif des Soviets et de la Commission centrale de Contrôle du Parti.

Michel Bogouslavski, président du Soviet de Voronèje, membre du præsidium du Soviet de Moscou et de l'Exécutif des Soviets, président du petit Conseil des Commissaires du Peuple.

Vissarion Lominadzé, secrétaire du Comité Central du Parti en Géorgie et de l'Internationale des Jeunesses communistes, membre du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets.

N. Ouglanov, du Comité Central du Parti et de l'Exécutif des Soviets, secrétaire du Comité de Moscou, puis du Comité Central du Parti, membre suppléant du Bureau Politique, Commissaire au Travail.

Abrégeons : A. Beloborodov, président du Soviet d'Ekatérinbourg, Commissaire à l'Intérieur ; J. Drobnis, président du Soviet de Poltava, membre du petit Conseil des Commissaires du Peuple ; E. Préobrajenski, membre de l'Académie Communiste ; S. Mratchkovski, G. Safarov, S. Kavtaradzé, V. Ter-Vaganian, E. Dreizer, I. Reingold, Zaloutski, Koukline, Vardine, Glebov-Avilov, Okoudjava ; le maréchal Toukhatchevski, les généraux Iakir, Ouborévitch, Kork, Eideman, Feldman, Primakov et Putna ; des officiers supérieurs comme Kouzmitchov, Levandovski et Schmidt, etc., sont tous ou ont été des bolchéviks très en vue à divers titres, commissaires politiques, chefs militaires, rédacteurs dirigeants de journaux et revues, militants des plus responsables du Parti et de l'État.

Nous sommes donc réellement en présence des figures de premier plan de la révolution bolchéviste, presque au grand complet, des fondateurs authentiques de la République des Soviets, — ou de leurs cadavres. Constatation strictement objective de dictionnaire qui réduit à néant la thèse de Staline sur le passé des « criminels » et met en garde contre les autres assertions du même, car l'imposture est ici trop flagrante. D'autre part, à qui fera-t-on croire qu'une génération politique entière, mûrie dans les épreuves, formée dans les combats, puisse devenir sur le tard tout le contraire de ce qu'elle était? Il y a là une sorte d'impossibilité organique. Les hommes évoluent avec l'âge, on le sait de reste, d'aucuns se modèrent et certains parfois se renient. Mais ceux-ci, dans un ensemble parfait, seraient devenus, comme par enchantement, à la fois assassins, voleurs, espions, fascistes, saboteurs et traîtres? Les bolchéviks sont ce qu'ils sont, chacun a le droit de les juger en toute sévérité, mais à condition, bien entendu, de ne pas les prendre pour d'autres.

Et comment les apprécie-t-on dans leur pays, ces « héros » de la révolution et de la guerre civile, ces Présidents de Soviets et Commissaires du Peuple, vingt ans après la fameuse « victoire » d'Octobre? En parcourant la presse communiste, on relève à leur adresse les épithètes suivantes, textuelles, mille et mille fois répétées : « Criminels, espions, bandits, scélérats, gredins, gangsters, voleurs, vendus, saboteurs, provocateurs, fascistes, ordures, jésuites, déchets, rebuts, crapules, menteurs, banqueroutiers, traîtres ignobles, assassins à gages, ennemis du peuple, valets du capital, canailles fieffées, agents de la Gestapo, misérables défaitistes, infâmes résidus, bas rejetons, chiens enragés, fauves sanguinaires, reptiles venimeux, bande de brigands, bas-fonds, trafiquants de sang du peuple, infâmes parmi les infâmes, agents fascistes vénaux trois fois méprisables », etc., etc.

On en passe, et de meilleures. Radek bénéficie de qualificatifs particuliers, comme « ignoble super-traître » et « reptile rampant et vicieux » ; ce reptile, par surcroît, « dissimulait ses dents venimeuses dans un sourire cajoleur » et, non seulement « s'accrochait comme un ver au puissant chêne de l'État soviétique », ce qui n'est déjà pas mal, mais trouvait

le moyen de « muer instantanément en n'importe quelle couleur pour tisser en coulisse des toiles d'araignée contre-révolutionnaires ». Le reptile-ver-araignée-caméléon en question n'est nul autre que le principal mandataire officiel de Moscou dans le monde ouvrier, et officieux dans le monde diplomatique, chargé de faire la leçon tantôt aux chancelleries, tantôt au mouvement révolutionnaire. Avis à ceux qui auront dorénavant à négocier avec des plénipotentiaires soviétiques. Trotski, comme de juste, est favorisé de tout un lot de compliments choisis : « Monstre vil, maniaque sanglant, chien méprisable, super-bandit, bouffon sanguinaire », et enfin, et surtout, suprême flétrissure, injure suprême, paroxysme de l'invective : « petit bourgeois ». Il s'agit du grand meneur d'Octobre, de l'homme en qui les bolchéviks unanimes saluaient naguère « l'organisateur de la victoire » de l'armée rouge. Voilà qui promet, pour le jour de la chute des successeurs. Quant aux représentants les plus éminents du socialisme occidental, aux amis politiques et personnels de Léon Blum qui ont timidement prié Staline d'accorder aux inculpés d'élémentaires garanties de justice, leurs « manœuvres de fripouilles » révèlent des « scélérats sans conscience », authentiques « laquais de la bourgeoisie » et « défenseurs méprisables des assassins fascistes ». Ni plus, ni moins.

Ces échantillons de vocabulaire et de style donnent une idée atténuée de la violence et de la grossièreté des diatribes quotidiennes où il n'est question que d'écraser les « nids de vipères trotskistes », de « fusiller comme des chiens » la « meute de reptiles » *(sic)*. Il y aurait une instructive anthologie de prose soviétique à composer, sous le titre : « Les bolchéviks peints par eux-mêmes ». On devine ce que les insultés écriraient de leurs insulteurs s'ils en avaient licence. Mais les extraits donnés ici suffisent pour une observation capitale : jamais les plus irréductibles ennemis du bolchévisme n'ont traité les bolchéviks de la sorte, porté à ce diapason les appréciations péjoratives. En tout état de cause, le régime soviétique sort déshonoré de ce bain de sang et de boue, souillé d'une honte ineffaçable. Car de deux chose l'une... Est-il besoin d'expliciter?

On n'avait pas tout vu. Entre les deux procès de Moscou

s'est produit un fait nouveau, inattendu, presque incroyable : le chef de la Guépéou, Commissaire du Peuple à l'Intérieur et à la Sûreté, exécuteur des hautes œuvres et maître des basses œuvres de Staline, Iagoda en personne était brusquement destitué, nommé Commissaire aux P.T.T. Il avait donc si mal travaillé? Car devenir ministre des Postes, en U.R.S.S., ne présage rien de bon. Smirnov le fut et il est mort fusillé. Rykov l'a été et il est en prison, probablement pour être sacrifié tôt ou tard. Même le premier Commissaire aux P.T.T., Glebov-Avilov, est incarcéré, menacé de mort. Iagoda prenait donc le chemin funèbre. En effet, six mois plus tard, cette fois comme prévu, on apprenait son arrestation et celle de plusieurs centaines (!) de ses auxiliaires. Ces individus omnipotents qui, sous l'égide et aux ordres de Staline, tenaient à leur merci durant plus de dix ans la sécurité, l'honneur et la vie de 170 millions de sujets, qui exerçaient à la fois la police et la justice, l'instruction secrète et la répression sans frein, l'extorsion de l'or et l'extorsion des aveux, la réquisition des blés et la confiscation du bétail avec la mise au pas des moujiks, le droit du seigneur et les prérogatives des bourreaux, sont à l'heure actuelle plongés dans la honte et l'abjection. Il n'est méfaits ni forfaits dont ils ne soient regardés comme coupables. Peut-être expieront-ils même la tare du trotskisme, contractée en persécutant les trotskistes. A coup sûr, ils auront à répondre d'improbité, de prévarications, de débauches, de brimades, d'arbitraire illimité, d'injustices innombrables, de meurtres et de tortures. Mais rien ne peut défaire le mal qu'ils ont fait, ni ranimer leurs victimes. Et là encore, de deux choses l'une... Le dilemme est sans issue. La réputation du régime n'en sera pas lavée devant l'histoire, bien que Staline ait de nos jours latitude de rejeter sur des acolytes ses propres responsabilités pour se parer d'innocence. Après vingt ans de bolchévisme étatisé, la gangrène ronge tous les rouages politiques, économiques, administratifs, judiciaires et culturels du système soviétique. Les communistes seraient embarrassés de montrer un État capitaliste offrant un tel spectacle de décomposition, une société bourgeoise dégageant une telle odeur.

Les quatre principaux collaborateurs de Staline ont été

plus ou moins durement atteints par les derniers événements. Ordjonikidzé, son compère de toujours, membre du Bureau Politique et Commissaire à l'Industrie lourde, n'ayant rien vu, rien su des crimes monstrueux reprochés au Commissaire-adjoint, est mort par ricochet de la balle qui a tué Piatakov. Iagoda, son « porte-glaive » *(sic)*, médite au cachot la fragilité des choses de ce monde et imagine avec des sueurs froides les interrogatoires qu'on lui fera subir, qu'il infligeait hier à tant d'innocents, et les procédés par lesquels on lui arrachera des aveux spontanés. Kaganovitch, membre du Bureau Politique et Commissaire aux Transports, éclaboussé du sang de ses adjoints, critiqué pour la première fois en public, sort diminué de la sinistre aventure. Postychev, sorte de Kirov pour l'Ukraine, blâmé, expédié de Kiev à Samara, est en disgrâce.

Le sort des Commissaires du Peuple et autres dignitaires, en général, semble peu enviable. Outre les révocations suivies d'arrestations conduisant au banc des accusés, la presse soviétique a enregistré en quelques mois la destitution de Mariassine, Commissaire-adjoint aux Finances ; d'Arkous et Fatianov, vice-présidents de la Banque d'État ; d'un autre Mouralov, Commissaire-adjoint à l'Agriculture ; de Bykov, Commissaire aux P.T.T. ; de Joukov, Commissaire-adjoint aux P.T.T. ; de Kerjentzev, président de la Radio-Diffusion ; de Lobov, Commissaire à l'Industrie forestière ; de Kaminski, Commissaire à la Santé ; de Pachoukanis, Commissaire-adjoint à la Justice ; de Krestinski (ancien secrétaire du Comité Central, Commissaire aux Finances, Ambassadeur à Berlin), Commissaire-adjoint aux Affaires Étrangères, refoulé comme adjoint à la Justice (presque aux P.T.T.) ; de Khintchouk (ancien président des Coopératives, Ambassadeur à Berlin), Commissaire au Commerce ; de Kalmanovitch, Commissaire-adjoint aux Sovkhoz ; de Zimine, Commissaire-adjoint aux Transports ; de Balitski, Commissaire à l'Intérieur pour l'Ukraine ; de Goloded, président du Conseil des Commissaires en Russie-Blanche ; de Rosengoltz, Commissaire au Commerce extérieur ; de Mouklévitch, Commissaire-adjoint à l'Industrie de Guerre ; de Stroumiline, Directeur-adjoint de la Statistique. Le président de l'Exécutif des Soviets en Russie-Blanche, Tcherviakov,

se suicide. Le premier Commissaire à la Santé, Sémachko, grand ami de Lénine, est accusé de concussion. Chvernik, président du Conseil central des Syndicats, n'a échappé de justesse aux sanctions qu'en livrant à la Guépéou plusieurs de ses collaborateurs accusés de trotskisme. Certains commissaires *in partibus* à la littérature, Averbach et consorts, Iasenski et sa clique, sont dénoncés, poursuivis, emprisonnés. Enfin, aux Affaires Étrangères comme dans l'Armée et la Marine, à la Justice comme dans la Police, dans l'industrie comme dans les syndicats, on ne compte plus les hauts fonctionnaires en disgrâce. Il y a en U.R.S.S. de l'encombrement sur le sentier qui conduit du Capitole à la Roche tarpéienne.

*
* *

A la lecture des informations moscovites, comptes rendus et commentaires officiels des procès, plusieurs constatations et observations d'ordre général s'imposent à tout esprit quelque peu libre, les objections précises naissent à chaque instant dans l'esprit. Il importe de retenir, dépouillées des détails superflus, celles qui projettent le plus de clarté tant sur ces sombres épisodes de la vie russo-soviétique renouvelés du moyen âge que sur le régime politique et social, juridique et moral, dont ils sont les produits caractéristiques. L'intérêt du sujet déborde même les limites de la Russie, car le régime dit soviétique tend à l'universel, le bolchévisme prétend s'imposer par tous les moyens et sur toute la terre, le pouvoir de Staline s'étend très au delà des frontières de l'U.R.S.S. et exerce notamment, outre sa pression naturelle sur la politique européenne, une influence considérable en France du fait de la participation communiste à la majorité gouvernementale. Dans les principaux pays, Moscou dispose non seulement d'un parti nombreux et remuant, qui n'est comparable à nul autre par l'organisation, la discipline et la direction autoritaire, doté d'extraordinaires moyens de propagande et de pénétration aux frais du plus grand des budgets d'État, mais, en plus, de multiples filiales camouflées. Ainsi, parmi d'autres, ont été embrigadés au service de la plus inhumaine des dictatures, les « intellectuels de gauche » dont le professeur

Langevin est ici un type représentatif, toujours prêts à applaudir par principe, décuplé ou centuplé en U.R.S.S., ce qu'ils réprouvent de dictatorial en Italie ou en Allemagne. Passés maîtres dans l'art de circonvenir et d'abuser les vieux groupements démocrates sans boussole, les mercenaires proprement dits de la bolchévisation généralisée deviennent un réel danger par les complaisances aveugles dont ils s'assurent en échange de leur soutien relatif et précaire. La Ligue des Droits de l'Homme, par exemple, née pourtant de l'affaire Dreyfus, en est à justifier dans son journal, par esprit de parti ou de « front », les procédés simili-judiciaires de la Guépéou, auprès desquels, en vérité, l'affaire Dreyfus n'était qu'une amusette. Il apparaît plus qu'urgent de réagir.

On pourrait composer un diptyque de l'ensemble. D'un côté, ce qui appartient en propre à l'U.R.S.S. et reste confiné dans ses limites ; de l'autre, ce que le hasard et les circonstances ont placé en dehors et ainsi soustrait à la mainmise « totalitaire ». Là, tous les accusés avouent en chœur ; ici, ils nient comme un seul homme. Là, ils se repentent, s'humilient et implorent l'expiation ; ici, ils se justifient, ripostent et se dressent en accusateurs. Là, ils ne sont pas maîtres de leur langage ; ici, rien ne les empêche de parler ou d'écrire librement. Là, ils n'ont ni témoins, ni défenseurs d'aucune sorte ; ici, ils auraient à volonté défenseurs et témoins en tous genres. Là, pas une voix sur 170 millions ne pourrait s'élever discordante en leur faveur ; ici, bien des voix peuvent se faire entendre pour ou contre. Là, on ne voit ni documents, ni preuves ; ici, les preuves et les documents abondent. Là-bas, tout est réglé comme papier à musique et trahit la mise en scène, ce qui crée dès l'abord un malaise insurmontable et incite à des doutes qui se font bientôt certitudes. Ici, rien de pareil...

Trotski, personnage central, a publié en exil 55 numéros copieux de son *Bulletin* russe et une quinzaine de volumes et brochures. Toute son activité, tous ses textes témoignent contre les idées générales et les intentions particulières qui lui sont prêtées. On n'y trouve nulle trace de ce dont Staline l'accuse, mais exactement du contraire. A tort ou à raison, Trotski considère l'État soviétique comme un État proléta-

rien d'essence socialiste à défendre sans conditions en cas de guerre ; il a cessé tous rapports avec ses plus proches camarades en désaccord avec lui à cet égard. On se trouve littéralement sur le plan de l'inconcevable.

Trotski est tout à fait séparé de l'U.R.S.S. depuis des années, par la rigoureuse vigilance de la Guépéou. En grande majorité, ses partisans l'ont renié plus de trois fois, et en termes irréparables ; le dernier carré est enterré vivant au bagne, sans relations possibles avec l'extérieur. Il ne reçoit même que des miettes de nouvelles, de plus en plus espacées, avec d'immenses retards et par des voies très indirectes, comme les autres exilés, moins qu'eux encore, car il est plus surveillé que quiconque. Au dehors il est seul, à l'intérieur il ne compte plus, en pratique, après dix ans de rouleau compresseur tchékiste inexorable. Et même si, par impossible, il adoptait les projets qu'on lui attribue, au prix d'un invraisemblable renversement de son mécanisme cérébral, il serait voué à les garder par devers soi puisque ses écrits et son rôle constant expriment et révèlent des projets contraires. Si cela ne prouve rien, qu'est-ce qui prouvera quelque chose ?

Trotskistes et zinoviévistes ont rompu depuis 1928, soit près de dix ans. Ils sont à couteaux tirés, même au fond des prisons, même dans la *taïga* sibérienne — faits constatés, indéniables. Entre eux, aucun accord effectif n'est possible, à fortiori une conjuration pour des fins étrangères aux uns et aux autres et présupposant unité de vues complète, confiance réciproque totale, dévouement sans bornes à une cause sacrée. De plus, ni les uns, ni les autres ne seraient disposés à recevoir purement et simplement des directives de leur ancien leader : tout le passé de leurs fractions, les scissions, les exclusions, les cheveux coupés en quatre le démontrent. (Quant à Boukharine et Rykov, les rattacher au trotskisme c'est un insolent défi à toute vérité, ce dont Staline d'ailleurs n'a cure.) Le couplement « trotskiste-zinoviéviste » est donc un non-sens. Et toute l'histoire apparaît de moins en moins concevable.

Devant les juges n'ont pas comparu des trotskistes. Un trotskiste est celui qui partage et professe les conceptions de Trotski : or aucun des accusés n'était dans ce cas. Parmi eux figurent soit des zinoviévistes résolument hostiles, soit d'ex-trotskistes

en rupture déclarée, plus quelques espions et provocateurs de la Guépéou ajoutés pour corser l'amalgame. Le seul qu'on eût pu naguère classer trotskiste, Mouralov, avait abjuré sa foi après dix ans de tourments et de persécutions. N'est-il pas enfin temps d'amener au grand jour du tribunal un vrai trotskiste? Que Zinoviev ait coopéré avec Trotski en 1927, cela ne prouve rien de plus en 1937 que la collaboration de Staline avec Trotski en 1917.

Trotski, ose-t-on raconter, commande, exige, prescrit des mesures terribles et, avec une docilité stupéfiante, un Piatakov, qui a pourtant donné des preuves éclatantes d'indépendance vis-à-vis de Trotski, transmet les instructions à ses camarades que rien n'étonne et qui s'exécutent. On comprend de moins en moins. Ou bien le jeune Sédov est accusé de donner des ordres au vieux militant Smirnov qui, sans résister, obtempère. Pour quelle raison? Et ces instructions visent à faire assassiner tous les gouvernants, à saboter toute l'industrie et les transports, à vendre la patrie en gros et en détail au Japon et à l'Allemagne. Et du haut en bas de l'association des pseudo-trotskistes, la transmission s'accomplit sans obstacle, chacun se met au garde-à-vous, puis à la besogne. Et tout cela dans un pays où existe une certaine Guépéou qui a fait un peu parler d'elle, armée d'une technique d'investigation et de coercition incomparable. On ne comprend plus rien à rien. Mais quels moyens a donc un Trotski exilé, seul, pauvre, démuni de tout, pour se faire ainsi écouter? Staline dispose de la Guépéou, des faveurs et des places, des prisons et des disgrâces, des ressources illimitées d'un puissant État, et n'y réussit pas... Devant Trotski ou au reçu de quelques lignes de lui, des révolutionnaires intrépides, endurcis, deviennent de la cire molle. Et devant cette cire molle, d'autres révolutionnaires couverts de cicatrices se liquéfient. Des habitants de l'Oural subissent la fascination de Trotski à distance, défèrent à ses injonctions les plus raides. C'est de la magie noire.

Plus de 150 personnes ont été exécutées, plus de 150 autres sont en instance d'exécution pour « trotskisme » identifié à terrorisme, espionnage, trahison, etc., ce que Staline appelle on ne sait pourquoi « plate-forme ». Mais va pour plate-forme.

Or, dans un discours prononcé après le procès des 17, Staline assure que les trotskistes ont dissimulé leurs buts et leurs moyens à leurs propres partisans, « même au noyau trotskiste dirigeant composé de 30 ou 40 hommes ». Il dit textuellement : « Lorsque Radek et Piatakov ont exigé (?) de Trotski la permission (?) de convoquer une petite conférence de 30 à 40 trotskistes pour les informer de la nature de cette plateforme (?), Trotski le leur a interdit. » Ainsi, des centaines de gens sont ou seront fusillés comme ayant agi sans discernement ni connaissance de cause, Staline le proclame. Et Radek, un des rares initiés, des plus responsables, au courant de tout, capable et coupable de tout, a la vie sauve. On croit rêver.

En ce qui concerne Piatakov, il y a mieux. Son opinion sur l'attitude à observer envers Staline est connue par un document de premier ordre, un vrai : le compte rendu de conversations intimes entre les leaders de l'opposition en 1929, colporté alors sous le manteau à Moscou et reproduit dans le *Messager Socialiste* de l'époque. Piatakov disait en substance à Kamenev : « Ne critiquez pas Staline, car c'est le seul homme auquel on puisse se soumettre pour éviter le pire. » Sa conviction profonde, encore fortifiée par l'expérience ultérieure, était qu'après Staline le pouvoir tomberait dans les mains, non de vieux dignitaires déchus, quels que fussent leurs états de service, mais de sous-Stalines sortis des rangs de la bureaucratie dominante. Comment, dans ces conditions, aurait-il accepté l'idée d'un assassinat ?

Ne tient pas debout, donc, et pour une raison excellente, la version selon laquelle les terroristes voulaient supprimer Staline et ses satellites afin d'accéder au pouvoir : personne en U.R.S.S., surtout pas un trotskiste, ne supposait en 1935 que la gigantesque bureaucratie militaro-policière dirigeante irait chercher Trotski en Norvège pour le prier de venir prendre la place encore chaude de Staline. Les héritiers présomptifs sont partout, sauf dans les rangs de l'ancienne opposition de gauche. Il ne manque pas, à Moscou comme ailleurs, de candidats prêts à se dévouer, dans les pires situations... L'avis de Piatakov sur l'avènement des épigones de Staline en cas de crise n'a fait que précéder l'opinion collec-

tive. Dans l'intérêt même des mécontents, et hors de toute position de principe, le terrorisme était donc contre-indiqué. Les inventions de la Guépéou se brisent sur l'évidence.

Les staliniens se réfèrent à certains articles et autres écrits de Trotski pour étayer leurs philippiques. Ces textes étant imprimés noir sur blanc, chacun peut les lire et constater qu'ils ne contiennent *rien* de conforme aux accusations. S'il n'y a pas un mot de vrai dans l'argumentation vérifiable, comment admettre que le reste vaille davantage? De même, l'inénarrable querelle à propos de Clemenceau : le défaitisme de Trotski serait prouvé par son désir de prendre, dans la prochaine guerre, modèle sur le Clemenceau de la dernière. Ainsi, Clemenceau incarne le défaitisme et Trotski est son disciple. Des bévues de cette taille ne sont pas à commenter en France. Staline les juge assez bonnes pour les Russes, pour le professeur Langevin et la Ligue des Droits de l'Homme.

Comble de l'invraisemblance : Trotski serait au service de la Gestapo (!) et aurait eu une entrevue secrète avec Rudolph Hess, le bras droit d'Hitler. Certes le papier supporte tout, mais la conscience humaine est plus difficile. Pour envisager une telle hypothèse, il faudrait ne rien savoir de Hitler ni de Trotski. Une collusion entre Léon Blum et Charles Maurras se heurterait à moins d'impossibilités, serait infiniment plus plausible. C'est assez dire.

Comme si cela n'était pas suffisant, la collusion avec Berlin est attribuée aux principaux leaders d'une opposition historique aujourd'hui éteinte, mais qui, en son temps, contre Lénine, refusa d'accepter la paix de Brest-Litovsk, aux Trotski, Piatakov et Radek, bientôt à Boukharine. Mieux encore : l'enjeu est précisément cette Ukraine que les Allemands n'ont déjà pu mater, rétive à la conquête et inassimilable. En outre, comme champions de la restauration capitaliste et agents des puissances étrangères, Staline n'a trouvé personne d'autre que ces ci-devant trotskistes et zinoviévistes qui, avant le bâillon, lui reprochaient de ménager les survivances du capitalisme en U.R.S.S. et d'incliner aux compromis avec le capital étranger. L'essai d'intervertir les rôles à des fins politiques est évident. Mais désigner Trotski comme principal coupable d'intelligence avec l'Allemagne, c'est discréditer

les inventions antérieures qui en faisaient un auxiliaire de l'état-major français et de l'impérialisme britannique, c'est ajouter une invraisemblance à une pyramide d'invraisemblances... Ce n'est pas encore tout : l'entente avec l'Allemagne était la politique officielle de l'U.R.S.S., même après l'avènement de Hitler, et avant que Berlin ne la dénonçât ; en remontant à l'année 1931, la Guépéou commet un anachronisme impardonnable qui à lui seul vicierait tout son système.

Après avoir vanté les merveilles du plan quinquennal et les prodiges de l'industrialisation soviétique, on proclame que les Commissaires-adjoints à l'Industrie lourde et aux Transports, et les plus hauts fonctionnaires de leurs départements, consacraient le plus clair de leur temps à organiser qui des explosions, qui des catastrophes. Dans les mines et les chemins de fer, la sidérurgie et l'industrie chimique, ce n'étaient qu'accidents mortels, avaries de machines, destructions désastreuses. C'est ainsi que le plan est une réussite. Acceptons un instant ces révélations effarantes. Combien a-t-il fallu de complices et quels moyens matériels pour obtenir ces résultats? Pour quelques accidents de chemin de fer évoqués au tribunal, les accusés ont dénoncé plus de 50 coupables (dont on est sans nouvelles). Sur la seule voie ferrée de l'Oural-Sud, il y a eu 1 500 accidents en 1934. Cela implique des complicités par milliers, une correspondance intense ou des allées et venues nombreuses. La statistique officielle enregistrait 62 000 accidents cette année-là sur l'ensemble des réseaux. Pour l'industrie, on ignore les chiffres. Et ces bagatelles se passent dans un pays terrorisé par la Guépéou et couvert de sentinelles, où les grandes entreprises sont gardées par des hommes en armes, où la moitié de la population urbaine contrôle et dénonce l'autre moitié, où frères et sœurs se méfient et craignent entre eux la délation ou l'imprudence, où deux personnes ne pourraient se concerter sans courir les plus grands risques. En U.R.S.S. la police est partout. Même la circulation d'une ville à l'autre est impossible sans son visa. Les ci-devant opposants n'osaient plus se rencontrer. Des étrangers en voyage ont peine à voir parfois des parents, des amis, tant chacun tremble d'être suspecté.

Les pseudo-trotskistes sont présentés comme les pires scélérats que le monde ait vus, d'une astuce sans égale, d'une exceptionnelle aptitude à tromper, d'une perversion à nulle autre pareille. Brusquement touchés par on ne sait quelle grâce, ces maîtres fourbes et cyniques accomplis se repentent à l'unisson, se frappent la poitrine, mendient un châtiment exemplaire. Aucun ne manque à l'appel. Malgré le secret de l'instruction, l'absence d'avocats, l'isolement absolu des prisonniers, l'impossibilité rigoureuse de communiquer entre eux ni avec personne, et par aucun intermédiaire, la privation complète de journaux, de lettres et de visites, ils chantent plus ou moins mal une même chanson récemment apprise, où les couplets parfois diffèrent, mais avec un refrain identique. L'accusation se fonde exclusivement sur leurs aveux.

Mais, d'autre part, chaque procès révèle des choses de plus en plus énormes, inavouées au précédent, et le procureur jure que les misérables ne méritent aucune confiance. Il faudrait s'entendre. De deux choses l'une... Et si le procureur récuse, lui qui accuse, son réquisitoire se vide : il y reste seulement des insultes. Mais que les accusés soient sincères ou non, qu'ils avouent ou dissimulent, le résultat est immuable : une balle dans la nuque. Les exceptions, dues à certains calculs, tendent soit à réserver pour une autre occasion des agents provocateurs, soit à assurer une liaison avec la fournée ultérieure de victimes, et elles confirment la règle. Rien ne dit, d'ailleurs, que les rescapés verront longtemps la lumière du jour.

*
* *

Tout l'échafaudage de la Guépéou repose sur ces piliers essentiels : les instructions de Trotski aux exécutants, données de vive voix ou par écrit. A l'épreuve, aucun ne « tient ». Un accusé avoue être allé de Berlin à Copenhague, en compagnie de Sédov, pour y rencontrer l'exilé à l'hôtel Bristol. Il est établi et prouvé que l'hôtel n'existe plus depuis vingt ans, que Sédov n'a jamais mis les pieds à Copenhague, que l'entrevue est de pure invention. Un autre, Piatakov lui-même, avoue avoir fait un voyage en avion allemand de Berlin à

Oslo pour recevoir des ordres. Il est établi qu'aucun avion étranger ne s'est posé à l'aérodrome en question ce mois-là, que la visite n'a jamais eu lieu, que l'histoire est entièrement fausse. Un troisième avoue avoir rencontré Trotski au bois de Boulogne. Il est établi et prouvé, dates et témoignages irréfutables à l'appui, que Trotski se trouvait alors près de Royan, que le rendez-vous du Bois est inventé comme tout le reste. Voilà pour les trois circonstances où le chef et ses lieutenants auraient pris contact. Rien ne résiste à la moindre vérification, là où elle est possible.

Comme par hasard, les lettres de Trotski auraient été brûlées dès réception ; mais les destinataires en récitent par cœur des pages entières. L'une, document-massue confidentiel emporté dans la valise à double fond du voyageur... qui n'est pas allé à Copenhague, est en fin de compte une lettre ouverte au Président de l'Exécutif des Soviets publiée à Paris dans le *Bulletin* de l'opposition, en vente dans ces repaires mystérieux que sont les kiosques à journaux du boulevard Saint-Michel et dénuée d'intérêt pour l'accusation, à moins de la falsifier : elle ne valait ni le voyage, imaginaire, ni le rendez-vous à l'hôtel, inexistant, ni la présence de Sédov, fictive, ni la valise à double fond, mythique. Une autre, écrite à l'encre sympathique, déchiffrée à Moscou au moyen d'un réactif chimique, réexpédiée ensuite vers l'Oural, serait arrivée chiffrée comme devant à destination. Cuisine mal faite, cela va de soi, chez le juge d'instruction. Les autres preuves sont, peut-on dire, de la même encre.

Les contradictions pullulent. Pendant cinq années, une conspiration trotskiste hermétique ? D'après les interrogatoires, tout le monde était au courant. Excepté la Guépéou, cette innocente. Des terroristes redoutables ? Ils n'ont fait de mal à personne, pas même à Kirov : car jusqu'à preuve du contraire, Nicolaïev, manœuvré par la Guépéou, fut seul en jeu (provocateurs mis à part), et peut-être un tribunal public normal l'eût-il acquitté, tout meurtrier qu'il fût, comme non-coupable. On a vu en Russie absoudre Véra Zassoulitch, après son attentat contre le général Trépov, mais c'était sous le tsarisme. Mratchkovski, ce foudre de terrorisme, rend visite à Staline et s'en va sans régler ses comptes. S'il avait fait le

sacrifice de sa vie, pourquoi cette mansuétude? Smirnov, puni pour des actes datant de 1935, était en prison depuis le début de 1934. La Guépéou n'y avait pas pris garde. Des dénonciations ont trait à des rapports entre trostskistes et nazis en 1931, deux ans avant la naissance de la Gestapo. Et tout à l'avenant.

Le contenu de l'accusation varie sans cesse, d'un procès à l'autre et à l'intérieur du même. La composition des « centres » terroristes aussi : on ne sait jamais exactement qui est accusé, et de quoi ; 15 condamnés du premier procès Zinoviev jugé à huis-clos ne figurent plus aux procès suivants, pas même comme témoins ; ils ne sont ni inculpés, ni réhabilités ; qu'en a-t-on fait? Seraient-ils fusillés pour refus de se prêter à la tragi-comédie des aveux? Et les 12 dont, aux termes d'un communiqué officiel, les dossiers ont été réservés? Que sont-ils devenus? N'y a-t-il pas eu sélection des accusés pour n'exhiber que les flagellants, à titre de démonstration politique, étrangère à toute justice? C'est probable puisque 300 soi-disant coupables, environ, nommément désignés, ne sont pas à leur banc. De rares témoins, bien entendu à charge, appartiennent de toute évidence à la Guépéou. Pour la plupart, les accusés n'ont rien de commun les uns avec les autres. Certains servent de témoins, en attendant mieux, au mépris de tout principe du droit. Quant à la chose jugée, c'est le cadet des soucis de Staline. Pendant des années encore, on va fusiller des gens qui n'ont pas tué Kirov — et ont été mis plusieurs fois hors de cause.

Somme toute, à part l'exceptionnelle affaire Kirov où la responsabilité de la Guépéou, donc de son véritable chef direct, Staline, est nettement engagée, et qui a déjà fait couler autant de sang innocent que d'encre empoisonnée, on n'aperçoit nul acte terroriste. On n'a pu davantage prouver l'existence d'aucun de ces foyers de malfaisance que la Guépéou nomme « centres ».

Quelques lignes empruntées au compte rendu officiel suffisent à caractériser tout le procès, à jeter bas tous les procès. De même, la présence fortuite en U.R.S.S. d'un secrétaire du Syndicat national des mineurs de France, Kléber Legay, dont la compétence et la sincérité sont hors de conteste, a

permis de faire justice des insanités relatives aux catastrophes dans les mines. Le militant syndicaliste français a aisément prouvé que les méthodes d'exploitation et les conditions de travail en vigueur là-bas doivent entraîner des éboulements et des explosions, sans le moindre sabotage qu'une triple inspection technique et administrative rend impossible, outre la surveillance militaro-policière. Léon Sédov, qui a voix au chapitre en sa double qualité de fils de son père et de condamné par contumace, a donné, mises à part les digressions idéologiques de son *Livre Rouge*, une réfutation décisive des thèses de l'accusation. En guise de réponse, les continuateurs de Iagoda menacent d'assassiner le second fils de Trotski, pour atteindre le père et le frère. Ils se croient tout permis, forts de l'attitude complaisante de la Ligue des Droits de l'Homme et des « intellectuels de gauche » qui se disent antifascistes. Mais assassiner n'est pas répondre. Aujourd'hui le terrorisme en U.R. S.S. a nom Staline. Les seules questions à résoudre, en définitive, sont de savoir la raison de tant d'aveux fantasmagoriques, comment et pourquoi on les obtient.

*
* *

Le passé récent éclaire le présent : Staline et Iagoda ont inauguré leur méthode en juin 1928 avec le procès du Donetz ; dans cette affaire de Chakhty, une cinquantaine de techniciens et fonctionnaires accusés de malfaisance, sabotage, concussion, espionnage, haute trahison au profit de la France et de la Pologne, crimes répartis sur une période de cinq années, comme ceux des derniers procès, firent des aveux complets, suivis de repentirs pitoyables. Identité des inculpations d'hier et d'aujourd'hui, sauf terrorisme et trotskisme. France et Pologne au lieu d'Allemagne et Japon. Le canevas est déjà presque entièrement tracé une fois pour toutes.

En mai 1929, il y eut l'exécution sans procès de Paltchinski, Velitchko et von Mekk, vieillards de soixante-dix et soixante-quinze ans et techniciens de première valeur, sous l'inculpation incompréhensible de contre-révolution dans les chemins de fer, les mines d'or et de platine. L'un d'eux était accusé d'avoir construit des wagons susceptibles de donner le

mal de mer. Pas de procès, donc pas d'aveux. Les dénégateurs sont assassinés en pareil cas dans les caves de la Guépéou, à moins qu'ils ne disparaissent dans des oubliettes.

Il s'agissait évidemment, dans ces deux cas comme dans les suivants, d'intimider par des sacrifices humains le personnel de maîtrise, dès le début du premier quinquennium industriel, en substituant la peur aux autres mobiles d'intérêt au travail. Il fallait expliquer les mécomptes constatés dans les mines et les chemins de fer, justifier les dirigeants politiques aux dépens des cadres techniques. En septembre 1930, sans procès, donc sans aveux ou sans aveux suffisants, 48 prétendus saboteurs de l'approvisionnement furent exécutés. Autrement dit, tout allait mal dans l'alimentation. Et il fallait, par une mesure de terreur, effrayer la corporation et préparer une nouvelle fournée de victimes pour en tirer les aveux nécessaires à un procès-réclame. En novembre 1930, ce fut le « procès des industriels ».

Le soi-disant parti industriel, ou « centre des ingénieurs », ou « centre de sabotage » (déjà deux « centres », comme plus tard le « centre de réserve » et le « centre parallèle »), probablement inventé par la Guépéou, était chargé de crimes identiques à ceux du Donetz. (La France tenait alors la place réservée maintenant à l'Allemagne.) Aveux délirants et repentirs. Sur les 2.000 affiliés de ce parti fantôme, 8 seulement comparaissaient devant les juges. Qu'a-t-on fait des 1.992 autres? L'acte d'accusation en mentionne environ 75 condamnés ou à condamner par la Guépéou, tout l'état-major technicien (comme plus tard tout l'ancien état-major politique).

L'accusé principal, Ramzine, dénonça la complicité directe et active de Raymond Poincaré, Aristide Briand et Louis Loucheur dans le complot, ainsi que celle de l'armée française représentée par le général Janin, les colonels Joinville et Richard. (Le 2e Bureau tenait alors la place occupée à présent par la Gestapo.) Il avait eu rendez-vous à Paris avec R. Poincaré... dans un café des grands boulevards. Enfin, les deux principaux complices de l'étranger étaient décédés : la Guépéou seule n'en savait rien. Une invasion militaire en U.R.S.S. était prévue pour 1930-31 sous la direction de l'état-major

français, avec le concours de l'Angleterre, de la Pologne, de la Roumanie, Aristide Briand menait les pourparlers de guerre. La Pologne, déjà, réclamait l'Ukraine... Le canevas se précise. Condamnations à mort et commutations de peines font planer la menace sur tous les ingénieurs, pour pallier les difficultés du plan quinquennal.

En mars 1931, c'est le « procès des menchéviks » (socialistes), dirigeants des institutions économiques. Sur 14 inculpés, 13 ne sont pas menchéviks mais transfuges, le quatorzième ne représente pas son parti et rétractera ses aveux. Les faux menchéviks avouent un voyage à Moscou du leader des socialistes exilés, R. Abramovitch. Il est établi et prouvé que celui-ci n'a pas franchi la frontière depuis dix ans. Cette fois l'état-major de l'Internationale socialiste remplace l'état-major français ; Léon Blum, E. Vandervelde et F. Adler succèdent à R. Poincaré, A. Briand et L. Loucheur. Ils se proposaient, bien entendu par le sabotage, l'espionnage et l'intervention armée, de rétablir en U.R.S.S. le capitalisme (comme bientôt Trotski), de dépecer le pays (comme Piatakov), mais au profit de « l'impérialisme français » (comme Radek au service du « fascisme »). Léon Blum et ses amis voulaient enfin faire régner sur les ouvriers et les paysans russes... la terreur blanche (textuel). On cita des lettres d'Abramovitch et du Bureau social-démocrate russe à l'étranger (brûlées, certes, comme plus tard les lettres de Trotski). Partout, même marque de fabrique. Le canevas est à peu près achevé : il n'y manque que terrorisme et trotskisme.

En mars 1933, le Commissaire-adjoint à l'Agriculture, Konar, et 34 autres fonctionnaires de ce commissariat sont fusillés sans procès, accusés notamment d'avoir « laissé croître de mauvaises herbes dans les champs ». Mais l'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Paris, Dovgalevski, disait alors qu'en réalité Konar et consorts étaient des espions à la solde de la Pologne. Ce qui met en lumière un point essentiel : quand Staline estime nécessaire de supprimer des individus, pour un motif plus ou moins valable, il invoque le prétexte qui sert le mieux ses desseins gouvernementaux. Ainsi, les cadavres sont utiles à double fin. Tout allait mal dans l'agriculture, il fallait des coupables, Konar et les 34 autres étaient là : les fusiller comme

espions, c'eût été souligner l'incurie de la Guépéou (un espion au Conseil des Commissaires, officier supérieur de surcroît...); les fusiller comme saboteurs conscients de l'agriculture, c'était terroriser le personnel qualifié, stimuler l'ardeur au travail par la crainte des sanctions. Ainsi sur le « procès des 17 » seront greffées les histoires de catastrophes et d'explosions parce que, de nouveau, tout va mal dans les chemins de fer, les mines, la sidérurgie, l'industrie chimique.

Enfin en avril 1933, nouveau procès d'espionnage et de sabotage, incriminant 18 ingénieurs et spécialistes accusés, anglais et russes. Il se termine par des condamnations réduites à de la prison, après les aveux et repentirs d'usage. L'Intelligence Service succédait au 2e Bureau et précédait la Gestapo. La pression de Londres en faveur des citoyens britanniques tint en respect la « justice » de Staline, comme celle de Berlin avait sauvé les techniciens allemands de Chakhty et protégera ceux de Novosibirsk. Les procès suivants, consécutifs au meurtre de Kirov, à huis-clos ou publics, comporteront simplement en plus des accusations ordinaires celles de terrorisme et de trotskisme.

Le mécanisme de ces machinations juridico-policières apparaît donc assez simple, après démontage. Un schéma uniforme tient lieu de support, l'actualité suggère les développements et les variantes. Les crimes sont toujours les mêmes, au fond comme dans les formes, et témoignent d'une rare pauvreté d'imagination tant des criminels que de la Guépéou. Les procédés sont cousus de crasseuses ficelles : on connaîtra les points faibles de l'économie soviétique, en contradiction absolue avec l'optimisme de commande et la littérature de propagande, d'après les prochaines accusations de sabotage. Les aveux et repentirs stéréotypés laissent une impression de monotonie lamentable. Mais, dans une certaine mesure, Staline tient compte des desiderata de l'opinion occidentale : le dernier procès a marqué un léger progrès technique sur le précédent. Il n'est pas dit qu'on ne voie enfin la prochaine fois un accusé qui nie. « A la demande générale », la Guépéou peut en dresser un.

Pourquoi donc ces aveux d'une fausseté criante? L'explication se résume en un mot : la terreur. Ne pas oublier que dans

l'intervalle des procès, la répression quotidienne n'a jamais cessé, des milliers d'individus ont été exécutés chaque année sans publicité, des centaines de milliers et des millions enfermés dans des prisons, des « isolateurs », des camps de concentration, ou déportés, bannis, transplantés sous des climats inhospitaliers. Les évaluations sérieuses et documentées atteignent ou dépassent le chiffre incroyable de 10 millions d'âmes. Des milliers d'autres, en liberté relative, ont passé par la Guépéou, subi des interrogatoires, tremblé pour leur femme, leurs jeunes enfants, leurs vieux parents. Car le système des otages et des représailles est pratiqué en permanence. La majeure partie de la population citadine, contrôlée à tout propos, surveillée au travail et à domicile, rivée sur place par le passeport intérieur, redoute nuit et jour la visite domiciliaire fatale. Il y a de quoi briser les nerfs les plus solides. Et quand la Guépéou, implacable machine à broyer les consciences, s'empare d'un innocent, elle a tôt fait de le transformer en coupable. Car à quoi bon dire la vérité si cela équivaut à un suicide? On avoue n'importe quoi en échange d'une promesse de salut. Les 16 se croyaient sauvés par leurs aveux : Staline les a trompés. Mais les 17? Arrêtés et mis au secret avant les exécutions, ils ignoraient le sort de leurs camarades. Le compte rendu sténographique du procès ne contient pas, en 600 pages, une seule allusion au carnage. Le sursis accordé à Radek et Sokolnikov permettra d'exercer un chantage efficace sur les accusés futurs : au nom de ce précédent, on leur fera entrevoir une suprême chance. Les tortures morales dispensent de recourir aux tortures physiques. La Guépéou a acquis dans ce domaine une science raffinée dont les effets sont tangibles. Elle égale ou surpasse l'Inquisition, à laquelle nombre de commentateurs se sont référés spontanément à ce propos. Lors du « procès des menchéviks » Léon Blum a écrit une page magistrale sur « l'exhibitionnisme de l'aveu », montrant « qu'à la perversion morale, la terreur stalinienne ajoute une sorte de décomposition mentale ». Un autre éminent leader socialiste, F. Adler, a comparé avec raison le procès Zinoviev aux procès en sorcellerie du moyen-âge. Ici, Trotski remplace le diable.

D'aucun ont pu dire ou écrire, hors de l'U.R.S.S., que les

accusés font exprès d'avouer l'invraisemblable, avec le maximum d'énormités, car c'est l'unique moyen de susciter le doute, de clamer ainsi leur innocence. L'hypothèse n'est pas à exclure. Sous la terreur, tout devient possible. Procès en sorcellerie, juridiction inquisitoriale, ces rappels historiques aident bien à comprendre des aveux insensés. Loin de s'étonner d'aveux extorqués dans ces conditions, il faut admirer que beaucoup de prisonniers n'avouent rien, ne s'humilient pas, ou si peu que les Inquisiteurs n'osent pas les juger en public. Tous les accusés avouent, dit-on, mais Staline ne montre pas ceux qui protestent, exterminés sans phrases ou enterrés vivants quelque part dans les neiges éternelles. Si le silence n'est pas bientôt rompu sur Rykov, Boukharine et Racovski, le public saura qu'instruits par l'issue des derniers procès ils se refusent à entrer plus avant dans la voie des aveux mensongers et inutiles.

Il est vain aussi de faire état du « passé » révolutionnaire des condamnés pour donner du poids à leur attitude. Parmi eux se trouvaient des hommes réputés courageux (Smirnov, Mratchkovski, Mouralov), mais surtout des politiciens habiles à profiter du courage d'autrui (Zinoviev, Kamenev, Radek). Et puis, avoir été brave à vingt ou trente ans n'implique nullement la bravoure à cinquante. Mais en réalité, et surtout, aucun bolchévik digne de ce nom ne possède et n'apprécie le véritable courage, le courage moral et intellectuel « de chercher la vérité et de la dire ». Être bolchévik dans le sens définitif du terme, c'est se figer dans un dogme immuable et renoncer à se dépasser soi-même, c'est appartenir corps et âme au Parti et s'abstenir d'en jamais contrarier la marche. Or, en fait, le Parti ne peut avoir d'autre volonté que celle de Staline. Sa tradition, sa structure, et l'habitude, cette seconde nature, en font un instrument aux mains du chef, une machine à ne pas penser. Le patriotisme de parti, la mentalité et la solidarité de parti interdisent de déroger à la ligne de conduite que fixe « le Parti » par l'intermédiaire soit du secrétaire général, soit du juge d'instruction. La morale amorale du « parti au-dessus de tout », évoluée en immoralisme intégral, prescrit le mensonge à jet continu. Dire la vérité serait se détacher du Parti, donc de l'État, passer d'un monde à un autre, renier

sa propre raison d'être en reniant le bolchévisme. Il faudrait alors découvrir les honteuses réalités que recouvre tout le vocabulaire trompeur : soviets, prolétariat, démocratie, socialisme, paix, vie heureuse. En vrais bolchéviks, les réprouvés ont joué jusqu'au bout un jeu où la règle est de tricher. Le mensonge étant l'élément naturel aux bolchéviks de toutes nuances, mentir n'est plus mentir, c'est faire de la politique ; avouer des crimes impossibles n'est pas se déshonorer, c'est tenir un rôle ingrat dans une partie mal engagée, ou ayant mal tourné, avec l'espoir de reprendre un jour l'avantage. La balle dans la nuque est une suprême tricherie de Staline, horrible, sans réplique.

Quant aux mobiles de Staline, il y a l'essentiel et l'accessoire. Pour ne citer qu'un auteur, irrécusable pour les communistes, Frédéric Engels, la terreur est faite de « cruautés inutiles commises par des gens qui ont peur eux-mêmes ». Staline a peur. Il craint un attentat, malgré les précautions inouïes dont il s'entoure, malgré une technique fabuleuse de protection. Non un attentat fomenté par ses vieux adversaires politiques, incapables même d'y songer, mais par cette jeunesse anonyme dont l'obscur Nicolaïev a traduit le désespoir. Le terrorisme des humbles, réponse inéluctable à la terreur stalinienne, n'est pas un complot, une organisation, un parti : c'est un état d'esprit insaisissable dans la nouvelle génération née ou grandie sous le bolchévisme. Comment l'atteindre, le mater, l'extirper? Staline ne voit d'autre moyen que de décupler la terreur par l'ampleur des représailles. Les déportations en masse de Léninegrad, les épurations collectives montrent bien que la Guépéou vise là non une conjuration précise, mais une opinion largement répandue et sans contours définis. Comme il serait sans effet de tuer des Nicolaïev inconnus, Staline trouve expédient de terrifier la foule en lui jetant des têtes connues, bien qu'inoffensives, celles des Zinoviev, des Kamenev, des Piatakov. Ici interviennent les considérations secondaires : Staline a des comptes personnels à régler, une soif de vengeance à satisfaire, et les raisons secrètes ne manquent pas dans son choix ; il sait qui l'exècre en exaltant son génie, et qui, ayant trop bu, n'a pu retenir sa langue, et qui a caché dans un divan certains

papiers de Lénine, et qui a chuchoté une anecdote (Radek expie des calembours) ; en outre, préoccupé de sa biographie, de sa gloire à venir, il entend supprimer les témoins susceptibles d'écrire un jour des mémoires (Iagoda périra d'en savoir trop long). Bientôt, personne ne survivra pour témoigner devant l'histoire. Des obsessions le poursuivent. M. Yvon Delbos, dans son livre sur *L'Expérience Rouge*, a justement noté que la mégalomanie de Staline va de pair avec la manie de la persécution, phénomène classique selon les psychiâtres. Staline a peur. Il redoute par dessus tout, pour son régime et son pouvoir, les conséquences d'une nouvelle guerre mondiale. S'il n'a rien à craindre de Trotski ni du trotskisme en temps de paix, il n'ignore pas que, dans l'éventualité d'une guerre longue et généralisée, le souvenir de Trotski hanterait le peuple russe aux premiers revers. C'est pourquoi il se donne tant de mal pour salir son irréductible adversaire. Il veut durer sinon par ses mérites, du moins faute de successeurs. D'où les accusations préventives de trahir la patrie et la révolution, de vouloir restaurer le capitalisme, de servir le fascisme.

Staline a peur. Il se sent haï, se sait méprisé. Il connaît mieux que personne la précarité de son acier, dur mais cassant. Il appelle trotskisme son impopularité, le mécontentement général, la sourde hostilité latente qui le rend responsable de tous les malheurs, comme il appelle communisme sa dictature personnelle, oligarchique et inégalitaire. Il a beau exiger de ses courtisans une adulation permanente, de son innombrable domesticité les preuves incessantes d'un servilisme indicible, aucun superlatif ne le rassure. Il en est venu à décider froidement d'anéantir au physique les anciens rivaux dont l'existence spectrale trouble son sommeil et d'annihiler au moral tous les contradicteurs invisibles pour supprimer même les virtualités de concurrence. Il interdit à présent l'apologie des chefs de deuxième ordre pour décourager les éventuels prétendants et affirmer son monopole. Il a peur. Il veut des têtes quand il perd la tête. Seuls, ceux qui n'ont rien appris en étudiant l'histoire peuvent supposer que ces choses

Finiront par des chants et des apothéoses.

B. SOUVARINE

LE TRÉSOR ARTISTIQUE DES ÉGLISES

La France a entrepris, pratiqué, subventionné des fouilles artistiques sur les divers points du monde : Grèce, Syrie, Égypte, etc. ; elle y délègue et prépose ses fonctionnaires : tout récemment le Louvre, au risque de courroucer l'ombre de Courajod, offrait aux fouilles de Delphes la recette d'une visite nocturne et royale de nos belles salles restituées de sculpture du moyen âge. L'intérêt officiel, en fait de fouilles, est en raison directe du lointain espace et du recul du temps ; les au delà de l'ère chrétienne sont surtout appréciés : affaire de prestige extérieur.

Sans aller si loin, à moindres frais et pour la plus grande gloire nationale, on pourrait satisfaire en France même ces belles curiosités, regarder, comme on le doit, dans les églises de France un trésor d'art insoupçonné, à l'abandon, et en faire cet inventaire vainement prescrit depuis l'Ordre Moral : ce serait là affaire de prestige intérieur.

J'ai eu la joie de faire ce travail pour un département : le Calvados. Député pendant trente-quatre ans de la deuxième circonscription de Caen, résolu pour des raisons diverses à mettre fin à mes jours parlementaires, je voulus reconnaître cette fidélité en dressant la statistique mobilière, omise par de Caumont, de ses cent vingt églises.

J'ose dire que je n'étais pas un ignorant des choses de l'art ; j'avais en 1898 et 1900 fait les deux inventaires des collections des tableaux de la Couronne, qui ne furent pas sans utilité,

et auparavant j'avais présenté une thèse de doctorat sur la sculpture romane en ces églises normandes.

Je m'aperçus très vite que ces églises-là, que je croyais bien connaître, je ne les connaissais que très imparfaitement ; le mobilier m'avait échappé. Surpris, piqué au vif par quelques découvertes impressionnantes, j'étendis ma recherche à tout l'arrondissement de Caen, puis à ceux de Falaise et de Bayeux, enfin à tout le département.

Et j'ai fini ; je n'ai plus qu'à publier en livres les résultats de ces recherches, le premier est déjà imprimé. Je n'ai eu comme collaborateur que le brave chauffeur mis à ma disposition un jour par semaine par des amis industriels pour conduire, à mon défaut, ma modeste auto. Simple amateur moi-même je lui appris très facilement à photographier ; vite il y devint émérite, et, comme il est parfait gymnaste, il réalise de vraies prouesses. Nos moyens d'action : un simple dialux 6 1/2 × 11 et un 9 × 12 à décentrement ; photoflood ou magnésium selon les insuffisances d'éclairage. Pendant que sur mes indications il photographie, je prends mes notes et l'étape est doublée.

En deux ans, dans ce seul département, où quatre cent cinquante objets religieux seulement étaient classés, nous avons pris plus de dix mille photographies et des seuls objets mobiliers.

Si tout n'est pas hors pair, tout est intéressant, il y a le beau, même le très beau ; quantité et qualité ne s'excluent pas : qu'on en juge. Comme tableaux, on connaissait surtout le beau rétable de Lucas de Leyde et les deux Van Cleef de Saint-Pierre-Azif, les portraits jansénistes de Saint-Hymer, et peut-être, de réputation, la *Crucifixion* de Bernières-sur-Mer, le Bellini d'Hotot-en-Auge, deux ou trois autres encore ; j'y ai joint une incontestable *Pieta* de Moralès, venue de la galerie de Louis-Philippe ; une *Mise au tombeau* de Taddeo Zuccaro ; une *Sainte-Famille* de Mariotto Albertinelli ; un panneau, copie du XVIe siècle du *Saint Georges* de Raphaël ; sur panneau et XVIe siècle également, un *Du Guesclin*, portrait de famille, comme aussi, un autre de *Saint François de Sales* ; bien d'autres, et de bons peintres sinon de maîtres, notamment à Saint-Martin-de-Fresnay, un primitif français ; à Falaise, une *Vierge de*

Miséricorde; à Bellengreville, une belle *Crucifixion* laissée dans un grenier de presbytère; à Courcy, un somptueux portrait d'archevêque tout en bleu; dans une chapelle de Condé-sur-Noireau, un tableau des *Vierges sages et folles*, de l'école de Fontainebleau sans doute; et d'autres encore à Blainville, à Anctoville, à Beaumont-en-Auge; à Etreham, une toile attribuée avec vraisemblance à Zurbaran; à Maisons, une belle *Vierge allaitant*, portrait assurément d'une noble dame, dans le genre de Mignard; à Montreuil-en-Auge, dix portraits des abbés de Sainte-Barbe, d'une belle tenue. Il y a bien quatre mille tableaux dans ces églises, que leur état et leur placement ne permettent pas de photographier et même parfois de distinguer. Je puis affirmer qu'il y a dans cet amas du bon et peut-être du très bon; il faut y voir et d'urgence.

Images divines : des Christ excellents, déposés d'anciens calvaires, souvent remisés dans les clochers; j'en ai quelques centaines de tous les modèles, œuvres de bons « huchiers », et parfois de maîtres, comme celui trouvé sans bras ni jambes, dans le clocher de Saint-Laurent-de-Condel, et pour qui, à dire d'expert, une attribution à Jean Goujon ne serait pas risquée. Une magnifique *Déposition de Croix*, en pierre, intacte, de 2 mètres de développement, est ignorée hors de l'église de Saint-Germain-de-Montgommery, comme aussi quelques belles *Pieta*, un Christ de majesté, albâtre de plus d'un mètre, et qui n'a sans doute pas son pareil.

J'ai photographié un millier peut-être de statues « mariales » de toutes époques et de toutes formes : Vierges en majesté, Vierges hanchées, Vierges royales, Vierges en chasuble, Vierges familières rivalisant de grâce, d'ingénuité même de malice, beaucoup dont les visages personnels infèrent des ressemblances... toutes de pierre, de bois, de terre cuite; j'en ai trouvé deux, de près d'un mètre, en faïence de Rouen, et datées.

J'apporte, si je puis dire, un bataillon de saints et saintes de Dieu, depuis les grands seigneurs du Ciel jusqu'aux bons guérisseurs de cette Faculté céleste, où tous les maux avaient leur spécialiste.

J'ai des retables innombrables et remarquables de tous

matériaux, y compris la terre cuite ; des sculptures funéraires, de toutes époques et de toutes sortes, gisants et orants, dont les six seigneurs d'Aubigny sont les plus notables. Je ne parle que pour mémoire des ornements cultuels dont les difficultés d'accès dans les sacristies rendent presque impossible l'examen à un promeneur, même passionné : dans celle de Sainte-Catherine de Honfleur, il est au moins cent cinquante chapes et chasubles des XVIIe et XVIIIe siècles : un vrai musée. Que ne puis-je produire des images : je n'exagère pas en affirmant qu'on trouve dans ces églises du seul Calvados la valeur d'une dizaine de musées, et tout cela inconnu, sans inventaire, parfois à l'abandon...

Et il y a quatre-vingt-neuf autres départements ! et le Calvados n'est pas le plus riche ! ! Si, dans chacun d'entre eux, il y avait deux ou trois hommes de bonne volonté pour réaliser par arrondissement, avec méthode ce que j'ai fait tout seul — depuis 1867 — pour un département, en un an cet inventaire attendu depuis près d'un siècle serait fait et le plus admirable trésor révélé à la France.

Si je me suis ainsi mis en cause, ce dont je m'excuse, c'est seulement pour montrer que c'est « faisable », que quand on veut, on peut. Qui le peut le doit ; l'œuvre est nationale au premier chef : c'est une croisade.

*
* *

Qui le peut ? L'État ? Je voudrais le croire, je ne puis. Non qu'il faille sous-estimer l'effort public, ni en faire fi. Jamais on ne rendra assez hommage au dévouement que les Beaux-Arts mirent au service du passé, jamais on n'honorera assez ses historiens de l'art, vrais bénédictins laïcs, qui dépassèrent même la tradition bénédictine, car ils travaillèrent dans la pauvreté sans en avoir fait le vœu.

La grande pitié des Beaux-Arts, c'est l'impécuniosité. L'indigence de ce noble budget, derrière lequel il n'y a point d'électeurs, est indicible : comment ne pas rougir en voyant que l'assistance étrangère est nécessaire pour entretenir nos

palais nationaux ? « Faulte d'argent, douleur est non pareille ».

La fonction y est devenue la moins digne d'envie. Jadis cette administration avait quelque chose d'auguste : le fonctionnaire n'appartenait qu'à sa fonction, il s'oubliait lui-même. Il y eut de grands fonctionnaires, toujours mal payés, mais qui trouvaient dans la beauté de leur tâche la récompense de leur abnégation.

Car toujours ils furent des parents pauvres, négligés parce qu'ils n'étaient pas importuns. Ainsi la Commission des monuments historiques, créée en 1837, n'eut qu'en 1887 — cinquante ans après — les pouvoirs légaux nécessaires pour donner autre chose que des bons conseils.

Comme partout, et peut-être plus que partout, « les Beaux-Arts » sont devenus un poste d'occasion ou de passage et le refuge des protégés politiques : il en fut qui y entrèrent à dix-huit ans, d'autres à quatre-vingts ans. Tous les cabinets ministériels sans distinction y casèrent leurs loyaux et fidèles serviteurs ; l'un a déjà la conservation de deux musées nationaux et est en passe, assure-t-on, d'y joindre un troisième ; la défense antifasciste a mis un de ses grands meneurs — de mérite d'ailleurs — à Versailles, dans le lit de Louis XIV, pour attendre une survivance. Places distinguées pour gens distingués et qui doivent s'y distinguer.

Les Chartistes y ont fait une avance impressionnante et justifiée — Courajod en fut. — Ils ont la Direction et les Monuments historiques ; l'un est au Trocadéro, un autre au Louvre. Très bien ! à condition que ces conquérants soient fidèles à l'esprit de leur noble école et ne retournent pas à la politique dont certains sont sortis, qu'ils soient exclusivement voués à leur tâche immense. Et pour commencer, qu'ils nous donnent enfin ce catalogue du musée de Versailles, prêt depuis une vingtaine d'années et qu'on n'a pas encore eu les moyens de faire imprimer, car, fait inouï : Versailles n'a pas de catalogue !

Ces invasions politiques ont naturellement découragé les autres et parfois il en est résulté une oblitération de la conscience de la fonction. Ces fonctionnaires, d'une haute tenue intellectuelle, eussent avec joie servi si on le leur avait demandé, si on leur avait donné, aussi, les moyens matériels de servir, si leurs chefs avaient eu du caractère...

Mais il n'y eut guère que des dirigeants temporaires, des passants. Aux Monuments historiques, les parties prenantes augmentaient et les crédits diminuaient... Pour les objets mobiliers, un seul inspecteur général, pas de budget spécial, 45 000 francs pour la conservation et la surveillance de quatre-vingt-dix départements, soit une aumône annuelle de 500 francs à chaque conservateur provincial. La tâche eût vite débordé l'ouvrier ; les affaires traînèrent ; plus elles traînaient et plus elles s'accumulaient. On est actuellement dans une impasse... Le Bois Sacré est devenu le Bois Dormant.

*
* *

Loin de récriminer, il faut s'étonner qu'avec de telles ressources on ait pu faire quelque chose, et même relativement beaucoup. Mais, hormis ceux de la maison, on ne le sait guère et les intéressés ne semblent pas tenir à ce qu'on le sache. Il faut pourtant que l'attention soit attirée sur un point, selon moi essentiel, la documentation photographique.

La photographie doit être à la base de l'histoire de l'art : sans elle rien ne vaut. Nous avons en France un fond de photographie artistique relativement riche, mais tellement dispersé qu'il est impraticable. Parfois un beau désordre est un effet de l'art, mais celui-ci est tel que plus on l'explique et moins on le comprend.

Il y a aux Monuments historiques deux ou trois services d'archives photographiques, l'un pour les monuments, un autre pour les objets mobiliers ; ces dernières sont quasi secrètes et réservées aux seuls fonctionnaires, de même que les cinquante mille fiches qui s'y réfèrent. Il doit y avoir aussi des archives photographiques au Trocadéro, à la bibliothèque Doucet, au Touring-Club, sans doute aussi à la Société française d'Archéologie, peut-être à celle de l'Art français. Il y en a dans les grandes maisons d'édition photographique, spécialement pour les peintures ; il en est assurément ailleurs, mais tout cela est dispersé, sans catalogues imprimés, hors de la portée du public laborieux. Un récolement général serait indispensable pour éviter ces courses à l'inconnu.

Du mal pourtant est sorti le bien, le besoin a créé l'organe :

les Archives photographiques d'art et d'histoire, domiciliées rue de Valois, les seules à la disposition du public et qui ont eu le succès le plus mérité : mais leur organisation n'est pas simple...

C'est une Société commerciale, au mince capital de 200 000 francs, fondée en 1922 sous le patronage des Beaux-Arts et dont l'objet statutaire est l'exploitation commerciale des clichés, non seulement des Beaux-Arts, mais encore de cent dix mille films de la guerre 1914-1918, que les Archives photographiques de la guerre, premières occupantes du local, ont, en déménageant, laissés au successeur sans même leur donner les moyens de les entretenir.

A ces Archives photographiques les Monuments historiques ont passé leur cent vingt-cinq mille clichés, qui s'augmentent annuellement de quatre à cinq mille pièces : ce qui fait un fond de trois cent cinquante mille clichés, que ces infortunées Archives doivent non seulement gérer, mais personnellement mettre sur fiches, car, par un particularisme bien administratif, la Commission des Monuments historiques passe à ces Archives les seuls clichés, mais non les fiches que leur service a excellemment établies... Et les deux services sont dans le même immeuble !...

Pour ce classement, pour la mise en ordre et l'utilisation d'un tel outillage, pour le travail de manutention et de vente qu'exige une demande toujours accrue, il y a tout juste, avec un opérateur professionnel, deux dames ou plus exactement, une dame et demie, car l'une ne vient que l'après-midi, et par décence nationale je ne dirai pas le taux dérisoire de leur rémunération.

Le patronage des Beaux-Arts? Il gêne plus qu'il ne sert : aucune subvention officielle ; obligation pour ces Archives de fournir gratuitement plusieurs épreuves des clichés officiels qu'elles reçoivent ; aucune aide pour la conservation matérielle ; les photographies par elles faites et à leur frais dans les Musées nationaux deviennent la propriété de l'Etat, et quand une occasion de vente fructueuse se présente, à la faveur, par exemple, de rétrospectives, la commande le plus souvent est soustraite aux Archives photographiques.

Résultat de ce désarroi, de ce manque incroyable de per-

sonnel : l'inventaire n'en est qu'à la lettre L et si les frêles épaules de la jeune fonctionnaire qui portent cet atlas fléchissaient, ce magnifique et unique centre de documentation risquerait d'être anéanti. Est-ce tolérable et n'est-ce pas une diminution pour la science française? Pourquoi donc le service commercial d'édition photographique ne serait-il pas en France une bonne affaire, comme il l'est dans d'autres pays.

De toute urgence, car le temps travaille contre lui, il faut venir au secours de cet indispensable organisme : un million et demi, et une douzaine de fonctionnaires... Dans ce même Palais-Royal, où gîtent ces intéressantes Archives, combien de millions et d'années a demandé l'enlèvement des quelques boutiques coloniales de la galerie d'Orléans?

*
* *

Énorme déjà quant aux monuments, la tâche des Beaux-Arts est infinie quant au mobilier religieux épars dans les quarante mille églises de France, même et surtout parfois dans celles qui n'ont pas d'intérêt monumental. L'administration la mieux outillée serait incapable de faire aussi formidable inventaire. Je répète que dans le seul Calvados, où j'ai relevé près ou plus de dix mille objets anciens, dignes de remarque, il n'en est que quatre cent cinquante classés! N'est-ce pas la preuve de la nécessité d'un effort collectif et du « concours du public » auquel les Bénédictins eux-mêmes faisaient appel pour leurs travaux?

On doit cette justice aux Beaux-Arts qu'ils eurent la hardiesse d'envisager cette impossible tâche et même d'en poser les jalons en une circulaire du 1er août 1935 sur le classement des objets mobiliers.

Pour faire réaliser par d'autres un tel travail, l'Administration établit un réseau de conservateurs départementaux, à qui elle remit le soin de la recherche et de la surveillance. Leurs obligations sont précisées avec un luxe de détails qui touche à la minutie, jusqu'à prévoir la couleur des fiches sur lesquelles ils devront mettre leurs remarques et les photographies annexées, car ils devront photographier...

C'est plus que de la décentralisation et presque de la démission; ces délégués départementaux sont l'œil de la rue de Valois, et l'expression est d'autant plus exacte qu'il devront travailler « à l'œil ».

Car le conseilleur n'est pas le payeur. Cette œuvre pourrait occuper une vie. Je n'ai pas eu encore le temps de faire le compte de mes seuls débours pour le Calvados, ils doivent dépasser cinquante mille francs et j'ai opéré aux moindres frais, ayant une auto et un chauffeur photographe bénévole.

Pour toute la France, il faut le redire, les Beaux-Arts ont un crédit de quarante-cinq mille francs : la rémunération annuelle de ces délégués départementaux n'excède pas quelques centaines de francs!... De leurs débours ou déplacements les Finances ont fixé le maximum à trente-cinq francs; plus risible encore la rémunération photographique, le cliché 9×12 leur est payé deux francs, à peine le prix de la plaque non impressionnée — alors que la vacation des photographes du Ministère est comptée, je crois, quarante-cinq francs le cliché.

Les victimes naturellement désignées sont les archivistes départementaux préparés à de tels devoirs par les antiques traditions d'abnégation de l'École des Chartes : gloire à ceux, s'il en fut, qui travaillèrent à ces tarifs!

Encore faudrait-il une récompense au moins morale, une suite déférente à leurs propositions. La section mobilière de la Commission des Monuments historiques, m'a-t-il été dit, ne s'est pas réunie depuis un an; je sais un département où aucune suite n'a été donnée depuis quelques années aux propositions de classement d'un très distingué conservateur...

Autre considération. Un département vient d'être inventorié à fond. J'apporte dix mille dossiers à examiner : quand la Commission compétente se réunira-t-elle, elle qui dort depuis un an? Elle ne peut pas dire qu'elle ne sait pas. Si *non venissem et locutus fuissem peccatum non haberent...* je n'ajoute pas la fin de la parole évangélique...

Autre chose : j'ai pour le Calvados, plus de dix mille clichés et cinq cents positifs : si je veux leur faire un sort après moi, à qui les léguer? L'inventaire des seize mille clichés de

Lefèvre-Pontalis a pris plus de dix ans... Dans l'état présent et faute de personnel, donner aux Beaux-Arts, c'est les gêner...

*
* *

En mettant les choses au mieux, et à supposer que les temps de la république athénienne soient revenus... ou venus, les Monuments historiques, quel que soit leur zèle futur, resteront hors d'état de mettre seuls en valeur le trésor d'art mobilier religieux de la France par la seule méthode convenable : la photographie de tous les objets intéressants de toutes les églises de France.

J'insiste sur cette méthode photographique, solution nécessaire, hors de laquelle il n'est que littérature.

La photographie est et, de plus en plus, doit être à la base de la recherche artistique ; son développement joint à la pratique de l'automobile permet aujourd'hui de mener à bien cet inventaire général des richesses mobilières des églises de France, faute duquel toute histoire générale de l'art restera une grande conjecture.

L'art religieux est dans les églises ; dans les archives et bibliothèques il n'y a que des indications sur l'œuvre et son ouvrier ; la beauté de l'œuvre importe plus que sa date. Jusqu'ici on n'a reproduit que les plus éminents monuments du genre humain, choisis sous l'impression des goûts et partis pris du moment. Assurément, les changements de ces goûts ont établi des compensations, mais qui portèrent principalement sur les pièces vedettes » ; on a « papillonné » au gré du caprice, et l'on se contente d'une sélection basée sur le goût personnel des visiteurs officiels — sinon d'opérateurs appointés — prévenus peut-être par des préjugés d'école. L'art jésuite, baroque, voire académique subit encore une exclusive, et les manifestations des arts locaux restent ignorées. On a procédé à la synthèse sans avoir fait les analyses suffisantes.

Photographie d'abord. Qu'on ne dise pas qu'en divulguant ces trésors, on signale aux « antiquitaires » [1], aux pilleurs

1. Je dis à dessein « antiquitaires » et non antiquaires pour séparer le commerce d'avec la science, dans l'espoir que l'Académie consacrera cette juste distinction et sur ce point redressera l'usage.

d'épaves les bonnes occasions ; c'est la solution paresseuse et administrative, danger imaginaire, auquel on peut parer en classant sur-le-champ, et même en adoptant une réplique française de la loi Pacca pour empêcher les exodes à l'étranger. La photographie, qui est l'une des conditions du classement, est un classement avant la lettre qui engage la responsabilité de l'Administration ; c'est une fiche signalétique. On peut voler *la Joconde*, on ne peut pas la vendre.

*
* *

Surtout cet inventaire sera un avertissement aux détenteurs.

Il y a juste un siècle, Montalembert réclamait l'enseignement de l'archéologie dans les séminaires ; elle y est presque partout tenue pour science profane et art d'agrément. Le clergé a surtout péché par ignorance, et cette ignorance date de très loin : « Plusieurs pauvres églises de Paris et d'ailleurs sont souvent déçues, parce que ceux qui se mêlent desdites églises, comme marguilliers, curés, prêtres et plusieurs autres bonnes personnes, par dévotion les font orner de peintures et d'images esquelles ils ne se connaissent en rien... » C'est ainsi que débute le règlement de 1391 pour la communauté des maîtres peintres, sculpteurs et enlumineurs...

On ne savait pas... et, s'il avait su, tel curé d'une paroisse proche de Lisieux n'aurait pas découpé dans un portrait, pourtant signalé, la tête du pape Eugène III pour en faire celle d'un des mages de sa crèche de Noël...

Je m'empresse d'ajouter que ce vandalisme est exceptionnel, au moins dans ledit département. Il est pourtant certain que des statues manquent à l'appel : trop d'œuvres anciennes ont cédé la place à cette camelote à bon marché, très injustement dénommée « de Saint-Sulpice » — comme si c'était là qu'elle se fabriquait — ces produits d'une laideur tellement surnaturelle que Huysmans y voyait une entreprise démoniaque... Trop d'églises sont devenues des musées du mauvais goût ; de cet état, le clergé n'a pas la seule responsabilité, le curé n'est pas seul maître dans son église, il y a les bienfaiteurs...

Où sont les statues d'antan, si bien à leur place dans de

vieilles églises? Leurs vendeurs — car il y en eut — firent toujours matériellement une détestable affaire. Et comment ne s'avisèrent-ils pas que ces statues, même si leur valeur artistique était réduite, avait une valeur sentimentale inestimable, qu'elles avaient pendant des siècles reçu implorations, supplications, vœux ardents, qu'elles firent vivre des âmes... Elles sont patinées de prières. Voici, à Fierbois, la *Sainte Catherine*, derrière laquelle Jeanne d'Arc trouva l'épée du siège d'Orléans : ce n'est pas une œuvre de grand art, c'est plus : un trésor mystique dont l'aliénation serait un crime national.

Et quelle douleur pour un cœur catholique que ces Christ, descendus des calvaires si souvent œuvres de maîtrise, gisant dans les boutiques, offerts au premier enchérisseur. Et les pauvres Madones mises en vente comme des esclaves ! Et chez qui vont-elles?... Si ce n'est pas là le sacrilège, qu'est-ce que le sacrilège?...

Ce mercantilisme, expressément interdit par les constitutions de l'Église, est tout moderne. Une noble tradition, respectée naguère en Normandie, a dû sauver bien des statues disgraciées. Il y eut toujours des modes pieuses, une statue pouvait n'être plus au goût du jour, on la déposait ; ne pouvant plus être honorée, elle était tenue pour défunte, au plein sens du mot, et parce que bénite, mise en terre bénite, inhumée. On en retrouve beaucoup de semblables, et je pourrais indiquer une trentaine de cimetières où l'on sait qu'il en est. La terre conservant et rajeunissant la pierre, l'avenir est ainsi réservé.

Il siérait que les évêques interdisent formellement cette brocante religieuse et frappent ceux qui font ainsi commerce d'images saintes, ce qui est pire moralement que l'iconoclastie, puisqu'on songe au profit.

Il ne faut pourtant pas perdre de vue que les églises sont des maisons de vie, non des musées, on doit tenir compte des dévotions nouvelles et du goût même contestable des fidèles — c'est ce qui fit le charme de nos églises paysannes. L'archéologie et l'archéomanie font deux : gardons-nous de celle-ci. Il est des choses mi-ruinées et quasi mortes, des magots « impriables » dont l'intérêt n'est que de curiosité historique ; la

place d'un reste, même beau, n'est pas toujours dans une église, une restauration n'est que rarement désirable ; et pourtant de tels objets sont à garder. On les a parfois mis dans les clochers et les presbytères. Les Beaux-Arts ont assez heureusement fait de tels groupements dans quelques églises ; et, dans le Calvados, on rassemble des pièces très intéressantes dans une annexe de la cathédrale de Bayeux. Il est urgent d'aviser, surtout pour les tableaux car ils se détériorent. La question des musées diocésains se pose ; il en est déjà quelques-uns, il faut les multiplier.

*
* *

L'épiscopat de France a là une noble tâche à entreprendre. Certains de ses membres l'ont déjà commencée et, au rang le plus éminent, le cardinal Verdier a fait faire un inventaire de ce genre pour les églises de Paris, et le cardinal Baudrillart a ouvert l'Institut catholique, dont il est l'âme agissante, à cette œuvre de sauvegarde des trésors de l'art religieux.

Dépositaire d'un grand passé, l'Institut catholique a notablement accru le domaine de la science et s'est acquis les titres les plus certains à la reconnaissance nationale. Qui pourrait mieux entreprendre un tel effort de révélation et de divulgation ? Pourquoi sur ce terrain de l'art religieux, l'Institut catholique ne serait-il pas une des chapelles de secours du temple des Beaux-Arts ?...

Le clergé était tout indiqué pour un tel inventaire ; avec lui il eût pu être instantané, mais on ne l'y avait pas préparé, et aujourd'hui la diminution du nombre des desservants rend accablant le ministère paroissial ; aussi les laïcs doivent-ils contribuer à cette grande tâche.

Sans attendre davantage commençons cette course aux clochers de France. Il faut prendre d'abord un canton, le sien ; voir toutes les églises, surtout les plus modestes, celles qui ne connurent pas de bienfaiteurs ; y noter tout ce qui présente quelque intérêt, photographier, faire part des découvertes à l'Institut catholique de Paris, à la Société archéologique du lieu, s'il en est... Je suis tranquille : après le canton, l'arrondissement y passera, car l'explorateur sera pris au jeu...

Mais surtout il faut de la méthode. Ne rien omettre, même ce qu'on croit avoir été bien fait, car il y a toujours et partout à glaner. S'il est un département exploré artistiquement et sur lequel les Monuments historiques ont une riche documentation, c'est assurément celui de l'Aube ; je viens de visiter une douzaine d'églises du secteur Chaource-Riceys-Mussy et j'y ai découvert cent cinquante statues de mérite, ignorées des Beaux-Arts.

Mon expérience du Calvados on la renouvelle actuellement pour les églises et chapelles provençales des anciens évêchés de Grasse, Antibes, Vence, Senès, Glandères ; elle est en marche en Touraine, dans l'Aube, dans la Haute-Marne, en Normandie basse et haute : le directeur du *Journal de Rouen*, M. Jean Lafont et le peintre verrier Nuedolf ont recensé et étudié les verrières de la Seine-Inférieure. Les résultats de ces enquêtes d'art présentés par leurs auteurs peuvent fournir déjà la matière d'une dizaine de conférences à l'Institut catholique... Après ce départ, le mouvement s'amplifiera de lui-même, et cet inventaire général, tenu pour une impossibilité, pourra se faire *avec le concours du public* à une allure accélérée.

C'est une croisade... Que l'on commence sans tarder ces fouilles de France, pour lesquelles point n'est besoin de permis officiel de recherches, et qu'on mette à jour ce fabuleux trésor !

FERNAND ENGERAND

LA CHUTE

DU CABINET LÉON BLUM

Après un an d'existence, le cabinet de Front Populaire a démissionné au matin du 21 juin, dans des conditions qui étaient prévues depuis quelque temps, mais dont le caractère est assez exceptionnel.

Nous ne reviendrons pas sur les prodromes d'une crise dont plusieurs récents articles de la *Revue de Paris* ont montré le caractère inévitable. La situation peut se résumer en une phrase : le Gouvernement de M. Léon Blum était assuré politiquement d'une majorité massive à la Chambre, mais les résultats financiers et économiques de son action le condamnaient chaque jour plus sûrement. Toutes les difficultés de la situation présente sont enfermées dans les deux termes de cette contradiction. Une majorité qui, pour la première fois peut-être dans notre histoire parlementaire, était assez forte et nombreuse pour durer quatre ans, des conjonctures qui exigeaient expressément pour le salut du pays que l'on suivît une politique contraire de celle qui constituait le programme de cette majorité. Le premier acte de ce drame d'idées vient de se jouer, mais tout indique d'autres péripéties avant le dénouement.

Les journaux ont relaté les détails d'une crise qui, latente depuis le mardi 15 juin, ne s'est ouverte qu'après plusieurs journées d'atermoiements et d'intrigues. On connaît le schéma des événements, il n'en est point de plus simple. Un gouvernement s'aperçoit un peu tard que les caisses sont vides et

la monnaie menacée, il fait préparer par ses services un projet de redressement comportant des impôts nouveaux, indirects pour la plupart, quelques économies et une stabilisation. Très vite, le président du Conseil se rend compte qu'un projet explicite sera malaisément voté parce qu'impopulaire, et, après le conseil de cabinet de lundi 14, il lui substitue très habilement un projet de pleins pouvoirs, de manière à ne point faire apparaître aux yeux de l'opinion les mesures fiscales désagréables : par là, M. Blum prenait un avantage très net sur le parti radical.

Si M. Léon Blum avait obtenu les pleins pouvoirs qu'il demandait par une formule pratiquement sans limite, dans quel sens les aurait-il exercés? Tout le jeu politique de la semaine a été, premièrement d'essayer d'obtenir quelque clarté sur ce point, secondement d'insérer dans le texte assez de barrières pour empêcher certaines décisions.

La Chambre des Députés ne s'est pas montrée fort exigeante, elle n'a fait insérer dans le texte des pleins pouvoirs qui lui étaient proposés qu'une disposition de M. Bonnevay, prévoyant une limitation de cette délégation dans le temps, et deux amendements de MM. Petsche et Vallette-Viallard, interdisant la dévaluation au delà des limites édictées par la loi du 1er octobre 1936, le contrôle des changes et la conversion forcée des rentes. Finalement le texte gouvernemental ainsi amendé obtenait 346 voix contre 247, vingt radicaux seulement votaient contre ; il est vrai qu'on voyait figurer dans leur nombre à peu près tous les leaders du parti. Quant aux communistes, leur décision tardive de voter pour le projet, alors qu'ils avaient annoncé officiellement leur abstention, éclairait enfin l'opinion sur leurs sentiments réels à l'égard du Cabinet.

Il est difficile de savoir quelles étaient au juste les intentions du Gouvernement, il semble bien qu'il voulait gagner du temps et profiter de ce répit pour réaliser une ou deux *réformes de structure* dépassant le cadre du programme électoral du Front Populaire. On peut tenir pour assuré qu'il aurait essayé de stabiliser le franc au poids d'or minimum prévu par la loi monétaire et qu'il aurait utilisé pour la Trésorerie la plus-value de 17 milliards réalisée par la réévaluation du stock d'or et l'absorption du fond d'égalisation. Mesure simple

qui consiste à vivre sur son capital, quand les revenus ne suffisent plus. Le franc une fois stabilisé ainsi, comment aurait-on défendu son nouveau cours? Ici, les avis diffèrent, certains ont dit que l'on utiliserait simplement à cette fin, le fonds d'égalisation des changes ayant disparu, l'encaisse métallique de la Banque, d'autres ont fait observer que cette encaisse risquerait de se voir rapidement ramenée au-dessous du niveau minimum indispensable aux besoins de la Défense Nationale, et le bruit a couru que le Gouvernement avait le dessein de réquisitionner les valeurs étrangères. M. Piétri, ayant porté ces craintes à la tribune, a obtenu du ministre des Finances un démenti qui n'a pas convaincu tout le monde. Une certaine obscurité pèse encore sur ce point.

Le Gouvernement prévoyait quelques ressources fiscales nouvelles : renforcement du contrôle, augmentation de l'impôt sur le revenu, impôts indirects (essence, alcools, etc.), relèvement du prix du tabac et des taxes postales, etc. Enfin, il avait résolu certaines nationalisations, notamment celle des Chemins de fer, qui loin de rapporter de l'argent ne ferait, semble-t-il, qu'accroître le déficit, mais qui offrait l'avantage d'une contre-partie destinée à faciliter à l'extrême gauche l'acceptation de mesures financières assez impopulaires.

Le Sénat a fort mal accueilli le projet gouvernemental qui a été repoussé le 19 par 188 voix contre 72 après de véritables réquisitoires de MM. Caillaux et Gardey contre la politique du Front Populaire ; le soir même, la Chambre reprenait son texte, avec une majorité égale, à une voix près, à celle du premier jour ; ainsi la situation se cristallisait selon la formule prévue, et peut-être voulue par M. Blum, le Sénat s'opposant à la Chambre du Front Populaire, le suffrage restreint, le passé, se dressant en obstacle sur la route de l'avenir, contre la volonté du suffrage universel...

Dans la journée du dimanche, cependant, des amis dévoués du Gouvernement s'efforçaient de jeter les bases d'une transaction avec le Sénat en rédigeant un texte destiné à servir de compromis. Entre la formule toute sèche de pleins pouvoirs présentée par M. Blum et le texte sénatorial, où une ligne d'autorisation ne servait que de préambule à cinquante lignes d'interdiction, ils avaient élaboré un projet qui, tout en se rappro-

chant dans la forme de la position du Sénat, laissait en réalité au Gouvernement toute liberté sur les points jugés par lui essentiels et que nous avons énumérés. Après une matinée et une après-midi de discussion, ce texte était à son tour repoussé au Sénat par 168 suffrages contre 96. Ainsi le Gouvernement, qui avait laissé habilement la Délégation des Gauches rechercher un terrain d'entente, ne s'était engagé à rien, de manière à garder vis-à-vis de ses troupes le bénéfice moral d'avoir maintenu des positions. Mais cette habileté ne trompait personne, car tout le monde savait bien d'où venait l'inspiration du texte transactionnel !

C'est alors, entre minuit et deux heures du matin, que s'est engagée vraiment la partie. M. Blum allait-il céder devant le Sénat qui l'avait mis en minorité sans que la question de confiance fût d'ailleurs posée, allait-il au contraire revenir devant la Chambre, solliciter d'elle un vote nouveau et tenter de forcer la main au Sénat à la faveur d'une navette?

Il n'est pas douteux que les deux termes de cette alternative aient été pesés au cours du nocturne conseil de cabinet de l'Hôtel Matignon. Les plus exaltés parmi les collaborateurs de M. Léon Blum souhaitaient qu'il s'inspirât du précédent créé en 1896 par Léon Bourgeois, qui, mis en minorité au Sénat, était venu, avant de quitter le pouvoir, lire une déclaration à la Chambre, et faire voter par ses amis une motion affirmant la prérogative du suffrage universel. Vers 1 h. 30, les présidents des groupes de gauche, convoqués par le président du Conseil, arrivaient à l'Hôtel Matignon. Si nos informateurs ne nous ont pas trompés, cette consultation faisait comprendre au chef du Gouvernement que ni les radicaux, ni même les communistes ne souhaitaient un conflit ouvert avec le Sénat. M. Blum, épuisé d'ailleurs physiquement, se rendait à la voix du bon sens et M. Édouard Herriot, reprenant la séance à 2 h. 45, prononçait la formule suivante :

« *Le Gouvernement m'a fait savoir qu'il ne comptait pas demander à la Chambre de poursuivre dès maintenant la discussion du projet de loi financier.*

» *Dans ces conditions, la Chambre voudra sans doute laisser à son président le soin de la convoquer.* »

Jamais démission gouvernementale n'avait été aussi élé-

gamment enveloppée, l'*Officiel* qui l'enregistre la fait suivre de ce seul mot : « Assentiment ».

A voir ce calme, on peut se demander si tout le monde avait bien compris.

*
* *

A trois ans de distance, la situation apparaissait symétrique et inverse des circonstances de la démission de M. Doumergue. A ce moment-là, on craignait, sur la foi des proclamations du colonel de la Rocque, une réédition du 6 février, tandis qu'on redoutait, le 21 juin, de voir les masses de la C. G. T. passer à l'action, en réalisant les récentes menaces de M. Jouhaux. Ces considérations n'ont certainement pas été étrangères à la hâte avec laquelle le président de la République a investi M. Chautemps de la mission de former le nouveau Gouvernement. Dès le petit jour, en effet, le sénateur de Blois était appelé, sans que M. Lebrun ait étendu ses consultations plus loin que MM. Jeanneney et Herriot. Rien de plus légitime que ce désir de rapidité, rien de plus inutilement protocolaire que ce défilé de douzaines de personnages plus ou moins représentatifs à l'Élysée, mais il faut reconnaître que le petit délai des consultations traditionnelles a l'avantage de laisser les esprits se calmer et l'on pouvait craindre que la déception du parti socialiste unifié à se voir écarté du pouvoir où il se croyait installé pour quatre ans ne rendît la tâche du successeur bien difficile.

*
* *

Le Conseil national S. F. I. O., convoqué pour décider de la participation, a été houleux, mais a suivi à une majorité de 75 p. 100 M. Léon Blum dans sa proposition d'aider M. Chautemps. En attendant cette décision, les consultations allaient bon train, et nul n'a été surpris de voir, à la fin de la soirée du 22, le cent troisième ministère de la République présenté par son chef à l'Élysée.

Le Gouvernement de M. Léon Blum était un gouvernement du Front Populaire à direction socialiste (Présidence du Con-

seil, Finances, Économie nationale, Intérieur, Travaux publics, Agriculture, etc.) ; le cabinet Chautemps, réalisé dans le cadre strict du Front Populaire, marque le rétablissement de la prépondérance radicale, puisque la place de Valois récupère la Présidence du Conseil, les Finances et les Travaux publics, et qu'il y a parmi les ministres onze radicaux contre neuf socialistes.

Ce nouvel équilibre de forces, et la personnalité de M. Chautemps, si différente de celle de M. Léon Blum, permettent de mesurer le chemin parcouru depuis les élections dernières. Pendant un an, le parti socialiste a dicté sa loi, sans subir d'autre influence que celle de la surenchère communiste, et n'osant lui résister qu'en politique étrangère. Le départ de M. Blum devant le Sénat, l'indifférence avec laquelle la classe ouvrière a accueilli cette retraite, l'entrée de socialistes en second dans ce ministère « bourgeois », voilà trois faits dont les journaux de ce matin n'ont pas souligné suffisamment la signification convergente. Que le Gouvernement nouveau ait en lui certains éléments de discorde, ce n'est pas niable, et l'habileté proverbiale de son chef à concilier les contraires y trouvera maintes occasions d'emploi ; il n'en est pas moins établi désormais que le Front Populaire de 1936 a reçu en 1937 le même coup que le Cartel en 1925 : la période électorale, prolongée un an après les élections, est finie, le chantage des comités de masse ou de pseudo-intellectuels s'éloigne, la vie politique va reprendre sur un plan parlementaire. Beaucoup de Français, qui vitupéraient le Parlement il y a quelques années, ne se fâcheront pas de lui voir retrouver son rôle usurpé par le *Vel' d'Hiv* !

*
* *

Que fera M. Chautemps ? Selon toute apparence, il s'efforcera de réaliser dans les faits la pause annoncée dans les discours de son prédécesseur. Revenu de Washington, M. Georges Bonnet saura faire une politique où la direction de l'économie ne prendra pas figure de contrainte, et il rappellera aux violents que si l'expérience de M. Roosevelt a obtenu un certain succès, elle le doit à l'atmosphère de confiance et de collabo-

ration des classes où elle s'est, dans son ensemble, déroulée. Évidemment, les difficultés d'hier continueront à peser demain et la nouvelle équipe ministérielle est trop proche de la précédente, des précédentes, pour qu'on puisse attendre d'elle la politique neuve qui réaliserait enfin chez nous ce qu'un van Zeeland a réalisé en Belgique. Ne soyons pas trop exigeants, la France, hier, courait tout droit aux abîmes et M. Blum, aveugle à toute expérience, essayait encore de forcer l'allure. Le pilote d'aujourd'hui, embarqué avec un équipage qui n'est guère de son choix, sait du moins où sont les périls, il sait que tout ce qu'il faut éviter, c'est précisément tout ce que le Conseil national du Parti socialiste réclame dans les divers points de sa motion finale. Aidera-t-on M. Chautemps à s'affranchir ?

★ ★ ★

LE CINÉMA

Fin de saison. — Où va le cinéma?
De la couleur.

Jamais peut-être, depuis que je m'intéresse au cinéma, — et il y a de fort nombreuses années, — je n'avais éprouvé un tel sentiment de stagnation, de platitude, de piétinement, de rabâchage morose. Aucune vie, aucun effort; des sujets timides, une technique terne et honorable qui va sur sa lancée, qui ne se renouvelle pas; toujours les mêmes sempiternelles distributions qui figent les acteurs, les stéréotypent, les enferment dans une stérile imitation d'eux-mêmes. Les producteurs, les scénaristes, les metteurs en scène donnent vacance à l'audace et à l'imagination; fatigués d'un effort qui, cette saison, il faut en convenir, me semble avoir été assez modéré, ils se reposent sur des sujets de série, des vaudevilles faciles, des comédies banales; ils répètent sans honte les thèmes les plus éculés. Un cinéma étranger sans imprévu, des films français sclérosés, à un niveau généralement fort bas, voilà-t-il pas de quoi désespérer? Et aucune lueur à l'horizon. Les meilleurs artisans de l'écran. quand on les confesse amicalement et qu'ils se détendent, qu'ils cessent de plastronner, de se raidir et de farder la vérité, de prendre le masque et le langage de l'interviewé dont on publiera les paroles. d'affecter les convictions utiles à leur publicité et à leur carrière, les meilleurs artisans, en tête à tête, avouent

leurs incertitudes et leur découragement. Jeunes, ils voient toutes les issues bouchées devant eux, ils se jugent condamnés aux scénarios imbéciles, dits commerciaux, aux *Tampons du Capiston* et *Caleçons du Colonel* ; mûrs et célèbres, plus libres en apparence, ils n'en demeurent pas moins soumis à des forces toutes puissantes contre lesquelles se brisent leur gloire et leur autorité. Alors ils temporisent, ils naviguent tant bien que mal entre ce qu'ils voudraient faire et ce qu'on tente de leur imposer. Il en résulte, sauf quelques heureuses exceptions, des ouvrages hybrides, entrelardés de pire et d'excellent, dépourvus d'homogénéité et qui, en dépit de leurs qualités, nous laissent un arrière-goût d'amertume.

Peut-être ai-je tort, et je le souhaite, de jérémier ainsi. Il me souvient d'une situation assez analogue à celle dont nous souffrons actuellement. C'était, voici huit ou neuf ans, à l'époque climatérique où le parlant-sonore se substituait au muet. Les images silencieuses arrivaient à un point de perfection qu'elles ne surpasseraient pas ; elles atteignaient un style, une adresse, une routine, et aussi, disons-le, une uniformité au delà desquels on apercevait déjà la pente de la décadence. La *Jeanne d'Arc* de Dreyer marque ce point culminant, ce sommet ; déjà les mots se posaient sur les lèvres des personnages, malgré eux, malgré l'auteur, malgré le spectateur. Mais, d'autre part, les vagissements du parlant se montraient si hasardeux, si saugrenus, si indécents ! A ce moment nous avons tous voulu jeter le manche après la cognée. Et soudain ont jailli des ténèbres *Broadway Melody*, *Hallelujah*, *Sous les Toits de Paris*, *Quatre de l'Infanterie*, les dessins animés musicaux, que sais-je encore ? J'ai besoin de songer à ce précédent pour reprendre du poil de la bête, ne pas céder au pessimisme et au désenchantement. Le cinéma est un art neuf, qui n'a pas le droit de ronronner et de s'endormir comme le théâtre et de se contenter de l'applaudissement de quelques amateurs distingués ou des suffrages d'une masse moutonnière. Il faut toujours qu'il touche le vif des choses, qu'il saute à la gorge du public, qu'il remplisse des salles immenses et nombreuses, qu'il ignore la quiétude et le contentement. Sinon, pour lui, c'est la mort. Notre anxiété, dès qu'il faiblit et s'assoupit, témoigne de son importance.

*
* *

Parmi les bandes dont il vaut la peine de citer le titre, j'indiquerai *Three smart girls*, comédie charmante, avec tout ce que ce mot peut contenir à la fois d'engageant et d'aimablement péjoratif. Cela ressemble, en yankee, aux pièces que représentait l'ancien Gymnase, celui du second Empire. La convention y règne, et un certain esprit conformiste, piquant et vertueux, qui se moque beaucoup de la morale admise et la respecte résolument, où les jeunes filles cachent les âmes les plus pures sous les dehors les plus évaporés. La jeunesse de l'interprétation, la subtilité du découpage, l'allégresse du récit comblent nos vœux si nous ne demandons rien de plus à l'écran que de nous aider à tuer une soirée. Le *Roi et la figurante*, triomphe hollywoodien de notre compatriote Fernand Gravey, se place dans la même lignée, mais trois ou quatre crans au-dessous. Les Américains nous envoient, pour accompagner ces deux films, leur contingent habituel de pellicule dramatique, bouffonne ou dansante, habile et sans caractère marqué. *Je veux vivre*, de Fritz Lang, ne retrouve que par accès la veine de l'admirable *Furie* ; c'est déjà beaucoup. L'espionnage, ici, sévit toujours. *Marthe Richard*, de Raymond Bernard, et *Mademoiselle Docteur*, de Pabst, brillent au milieu d'une foule d'ouvrages qui se ressemblent tellement que notre mémoire les brouille. Si *Marthe Richard* manque parfois de tact et emploie des moyens patriotiques un peu gros et déplacés dans cette sorte de sujets, *Mademoiselle Docteur*, qui a beaucoup souffert de la tyrannie de la Censure, nous révèle la patte de G.W. Pabst, dont la personnalité mériterait des matières plus hautes et plus ardues, celles auxquelles le vouent son tempérament et son ambition. La traite des blanches non plus ne chôme guère. Kirsanoff en tire à son tour, dans *Franco de port*, une mouture où il montre un métier excellent, une discrétion louable, un grand talent que l'on souhaiterait appliqué à une substance plus neuve et moins déshonorée. L'*Étrange visiteur* a pour héros une espèce de Landru anglo-saxon. La bande, qui a marché pendant près de deux mille mètres son petit bonhomme

de chemin, se réveille enfin, lorsque notre patience se lassait d'une attente assoupie. Les dernières bobines sont fort belles : lutte de la femme qui n'a que les ressources de son esprit pour se défendre et qui triomphera cependant par la ruse du meurtrier professionnel, qui le convaincra qu'elle l'a empoisonné et le tuera, en effet, sans autre arme que son ascendant et sa force de persuasion ; cet épilogue dur et profond a de quoi nous attacher et nous passionner. Trop tard ; le drame s'achève. Signalons aussi *Rendez-vous... Champs-Elysées* où, pour ses débuts, un jeune metteur en scène dont nous ne connaissions pas le nom, Jacques Houssin, montre un certain don du rythme et de l'invention visuelle cocasse. Dans l'*Ile des veuves*, Claude Heymann, servi par un bon thème, desservi par l'agencement mélodramatique du scénario, la rigidité et les conventions un peu démodées du découpage, gagne aujourd'hui brillamment ses galons de réalisateur. En vérité, il n'a plus rien à apprendre. La netteté de la prise de vue, l'accent, la liaison, l'harmonie et l'opposition des plans, la cadence de l'ensemble, la puissance de créer une atmosphère en quelques touches, tout cela appartient à un homme en qui nous pouvons placer les plus légitimes espoirs.

*
* *

Le tout-venant déblayé, assez grossièrement du reste et non sans omissions, j'ai hâte d'en arriver aux quelques rares ouvrages qui me semblent, en cette période avare, posséder une signification, contribuer à l'évolution du cinéma, remuer les eaux du marécage croupi. Deux nous arrivent d'Amérique ; deux autres ont été réalisés en France.

John Ford a tourné *Révolte à Dublin* avec l'ampleur, la sobriété, la puissance d'expression qui caractérisent ce metteur en scène, auteur du *Mouchard*, de *Toute la ville en parle*. Sa dernière production traite de la révolution irlandaise des sinn-feiners ; il se sent particulièrement à l'aise dans ce genre de récits ; son ascendance, et je crois même sa nationalité actuelle, le prédisposent à traiter un thème et des héros très spéciaux, très éloignés de l'esprit anglais ; seul peut-être, jusqu'ici, Synge et son *Baladin du monde occidental* nous

avaient fourni un document aussi poétique, aussi authentique sur l'âme contradictoire de l'Irlande, son courage, ses folies, ses étranges divagations, l'entêtement de sa foi. Jack le partisan, le rêveur, toujours prêt à sacrifier sa vie tranquille aux chimères de la liberté, quitte Nora, la femme de son foyer, amoureuse, terre à terre, attachée au bonheur, pour se battre. La révolte, trop hâtivement préparée, échoue ; par miracle et grâce à un subterfuge macabre qui forme un des plus poignants épisodes du film, Jack échappe à la poursuite des soldats anglais, aux représailles, à la mort. Le couple se ressoude. Pour combien de temps? Nora tremble déjà devant un bonheur toujours menacé. La trame, simple, nue et linéaire, n'est rien ; les plus riches trésors de l'ouvrage résident ailleurs, dans la vivacité et le mordant des types populaires : les deux commères que la politique divise et qui ne s'accordent que pour l'émeute et le pillage ; le pochard éloquent et patriote ; le voisin peureux ; le patron du bar et vingt autres, le soldat, l'homme de la rue. La farce s'incorpore à la tragédie et à l'horreur, et non pas artificiellement, mais, semble-t-il, au hasard et avec la plus naturelle inconséquence. La lenteur de nombreux fragments, leur lumière monotone, la violence elliptique de certains groupes d'images, comme l'exécution du chef des rebelles, l'absence de rhétorique et d'enflure concourent à la perfection, peu saisissable au premier abord, de cette bande. On la découvre à la sortie de la salle, plus tard même ; elle ne se révèle que longtemps après, dans la maturation du souvenir.

Frank Capra, père illustre du célèbre *Mr Deeds*, a abordé pour notre étonnement le genre philosophique. Nous n'espérions certes pas de lui qu'il devînt un jour le rival de Swift, Thomas Morus et autres bâtisseurs d'utopies et de mondes imaginaires. Pourtant il a tenté ce grand dessein et réussi, en somme, à fixer notre attention sur le royaume édénique qu'atteignent les voyageurs des *Horizons perdus*, à nous attacher souvent, à nous procurer aussi quelques rêveries somnolentes au cours des diverses homélies et prédications métaphysiques dont il a parsemé son ouvrage. Car il n'y a rien de plus difficile à peindre que le repos, la paix, la justice, la sagesse et la béatitude. Le cinéma ne dispose à cet effet

que d'un vocabulaire encore plus restreint que la littérature et de symboles fort monotones, chœurs d'enfants, baignades, biches, lacs, vastes escaliers, vols de colombes. Il ne suffit pas d'attacher une flûte à l'aile des pigeons, ainsi que l'a fait Frank Capra, pour nous distribuer une extase sans regrets. Mais la catastrophe de l'avion, le passage des montagnes sont magnifiquement tournés ; une certaine grâce répandue çà et là, une noblesse un peu naïve, quelques incidents pittoresques empêchent l'ouvrage de tomber dans le didactisme moral et social. Beaucoup d'âmes sensibles seront comblées par ce paradis thibétain ; les sceptiques ne s'y ennuieront que par éclairs ; le tout constitue un fort beau travail.

Du côté français, Sacha Guitry nous a donné, avec les *Perles de la Couronne*, une suite de sketches dont quelques-uns sont fort amusants, dont quelques autres, surtout vers la fin, lorsque le premier élément de surprise a perdu sa fraîcheur, traînent un peu. Le sujet de ces broderies de fantaisie historique ? L'histoire de sept perles rares que le pape Clément VII a fait recueillir à travers le monde, jusqu'en Abyssinie, et qui composent un collier pour sa nièce, Catherine de Médicis. Les tribulations de ces perles, parmi mille aventures, des guerres, des révolutions, des marchandages, des trahisons, des crimes, des amours, des vols, nous offrent un comprimé des événements qui se sont déroulés du règne de François Ier au premier voyage du paquebot *Normandie*. L'ouvrage s'apparente à ces comédies dont l'*Éventail*, de Goldoni, le *Chapeau de paille d'Italie*, de Labiche, forment les prototypes, où un objet qui passe de mains en mains sert de lien aux personnages les plus divers et de centre à un entrecroisement d'intrigues. L'écran convient merveilleusement à ces bouillonnements, à ces cascades de péripéties. A de certains endroits l'agrément de la bande a quelque chose de miraculeux par sa légèreté et sa nonchalance. Un arrangement souvent exquis, jamais de faste écrasant, des notations justes et rapides ; Sacha Guitry réalise parfois les promesses du *Roman d'un tricheur*, ce film-conférence plein d'innovations assez étonnantes du point de vue de l'emploi du dialogue ; il a allégé le procédé et conservé ce qui en demeure viable. Mais il arrive qu'on se

lasse de ce jeu un peu long, un peu insistant et que ces tableaux imbriqués, déduits les uns des autres à l'infini, ne rebondissent plus que mollement. Excès de métrage auquel, j'imagine, on pourait remédier sans beaucoup de peine.

C'est une forte personnalité que Jean Renoir, un talent noir et puissant, incisif et humain. Il a de l'entêtement, de la patience, de la persévérance. Une œuvre comme la *Grande Illusion* nous console de bien des déboires, nous empêche de perdre toute foi dans les destinées du cinéma français. Il existe donc encore, ici, quelques artisans de la pellicule qui, au milieu des pires difficultés et des tentations du laisser-aller et du gain facile, retroussent leurs manches et attaquent bravement les matières simples, nobles et dangereuses. Tirons notre chapeau devant ces metteurs en scène là ; le public, qui ignore les dessous du métier, ne peut deviner l'héroïsme qu'il leur faut pour ne pas succomber, pour marcher sans dévier sur la route qu'ils ont choisie. La *Grande Illusion* nous peint les camps de prisonniers en Allemagne pendant la guerre. Des aviateurs issus des classes sociales les plus diverses, le plébéien Maréchal, le juif riche Rosenthal, l'officier de carrière noble de Boeldieu y partagent la captivité et les mirages tenaces de l'évasion ; ces hommes si différents sont fondus au sein d'une communauté de nostalgie, d'ennui, de songes extravagants. J'avoue tout de suite que si cette partie de chronique documentaire me touche toujours et souvent me bouleverse, je goûte moins le ton et le style des dernières bobines, de la fuite de Maréchal et de son idylle avec une paysanne wurtembourgeoise ; là, nous entrons dans une convention mélodramatique qui déconcerte après la nette vigueur, le dépouillement du début et du milieu du film ; l'invraisemblance, l'idéologie et le romanesque sentimental se mêlent étrangement et empêtrent l'épilogue. Non pas que la pitié et même l'amour de la fermière allemande, veuve et seule, pour le fugitif ne se puissent comprendre ; je n'incrimine pas les faits eux-mêmes. Mais pourquoi Renoir, qui avait montré tant de discrétion jusqu'alors, appuie-t-il maintenant si lourdement ? Cette faiblesse, du reste, est peu de chose au milieu d'un ensemble de beautés rigoureuses, sans concessions. La morne et fiévreuse existence des combat-

tants captifs, l'épisode de la nouvelle de la reprise de Douaumont qui leur parvient pendant qu'ils représentent une revue, l'interruption de la comédie, le chant entonné de *la Marseillaise*, l'évasion de Maréchal, le meurtre de Boeldieu, officier noble, par le commandant de la forteresse, gentilhomme et soldat de carrière lui aussi et qu'une sympathie secrète lie à celui que son devoir l'oblige à tuer, voilà des pages réalisées avec une mesure, un tact, une pudeur, un métier admirables et dont certaines constituent peut-être les sommets du cinéma de ces dernières années, à coup sûr de ces derniers mois.

*
* *

Si un essai musical, comme la *Symphonie des brigands*, ne nous apporte rien de très inattendu, ne fait en somme que ressortir de l'armoire, en les adaptant au sonore, les vieux procédés de l'expressionisme allemand, si le relief, dont un de nos précédents articles vous a entretenus, marque le pas et poursuit ses recherches de laboratoire, le problème de la couleur, lui, intéresse toujours vivement les producteurs, les auteurs et le public. Il nous a valu trois bandes, de qualité à vrai dire assez médiocre. *Grounya Kornakova* (le *Petit rossignol)* n'offre aucun attrait dramatique particulier. Le scénario soviétique type s'y développe ingénument et inlassablement ; en revanche, la technique de la couleur nous montre quelques efforts louables. Personne encore n'avait joué avec tant de virtuosité des gammes du blanc, des nuances du gris, des teintes sourdes et claires. Que l'influence de la peinture de Courbet, de Cézanne et de Manet surtout, entravent la spontanéité de l'exécution, je n'oserais pas le nier. Cependant, j'ai prononcé à l'occasion de ce film des noms qui suffisent à classer l'ouvrage. J'avouerai du reste que je me trouve un des rares critiques à ne pas l'avoir accablé, et que ses défauts et ses insuffisances ont plus frappé mes confrères que les possibilités photographiques, souvent mal dégagées, qu'il nous dévoile. Je n'insisterai pas sur le *Jardin d'Allah*, parangon absolu, péremptoire, insurpassable du navet total, du ratage sans rémission, sans excuse. Les Américains ont

visé grand dans l'ineptie et fait mouche. Inutile de revenir sur une trame et des personnages dont on s'est déjà beaucoup moqué, sur les amours du trappiste qui a jeté la robe aux orties et de Marlène Dietrich qui fuit au désert, encombrée de cent malles inépuisables, pleines de modèles assortis à toutes les heures et à toutes les nécessités mondaines du Sahara. La mise en scène, scrupuleusement adaptée au sujet, brille par une fausseté et un mauvais goût remarquables; aucun outrage au sens commun n'y manque, aucun artifice de carte postale, aucun exotisme de bazar, aucun coucher de soleil rutilant, aucun clair de lune bleuâtre, aucun effet varié de contre-jour, de transparence, de reflet. Le *Jardin d'Allah* nous expose la série complète de toutes les erreurs dont doit se garder le cinéma, surtout lorsque la couleur les souligne et exaspère leur nocivité.

Il n'y aurait pas grand'chose à dire de la *Baie du destin*, bluette anglaise d'une douceâtre insignifiance, adroitement et candidement conduite, farcie de lords, de belles gitanes, de courses de chevaux, de paysages poétiques qui se déroulent pendant qu'un Irlandais chante une ancienne ballade, de bohémiens très propres et très pittoresques, si ce pot-pourri de lieux communs, de situations usées ne possédait une incontestable valeur technique. Il constitue sans doute ce qu'on a fait jusqu'ici de plus valable, de moins pénible dans le domaine du coloré. Rien ne choque l'œil, qui s'habitue vite à l'atmosphère de l'écran. Cela évidemment ressemble très souvent à de la peinture facile et sans nerf, à de la troisième médaille des Artistes Français. Mais le procédé qui a servi à ces banalités agréables pourrait tout aussi bien s'appliquer à une merveilleuse fresque cinématographique; il suffirait qu'un homme de génie s'en emparât.

En somme, le cinéma en couleurs est actuellement à peu près dans l'état du parlant-sonore au moment du *Chanteur de jazz* et des *Trois Masques*, quelques mois avant *Broadway Melody*. Des artisans consciencieux, mais de petite imagination, bridés par la difficulté et l'inconnu d'un métier sans précédents et sans routine, appliquent leur nouvel outil à tout ce qui leur tombe sous la main, ne nous épargnent aucun miroitement, aucune lumière frisante, peignent leur écran

habitué au blanc et noir avec une générosité qui n'a pas de limites. De même les vieux ouvriers du muet, à l'époque où ils se jetaient avidement sur les bruits, traduisaient tous les craquements de chaussures, tous les grincements de portes. Puis nous nous sommes avisés que notre oreille, comme notre œil, opère perpétuellement une sélection inconsciente, n'enregistre que ce qui possède, à un moment donné, du prix pour elle. Représenter le monde total, c'est représenter un monde qui ne correspond à la perception d'aucun être humain, un univers absolument étranger à nous-même. Alors quelques metteurs en scène ont commencé à discriminer entre les sons, à ne reproduire que ceux qui valent par leur accent psychologique, qui concourent à l'action, à l'évolution des personnages. Voilà ce que nul n'a tenté encore pour la couleur; elle cherche son homme, son accoucheur. Qui la dosera et l'emploiera non plus selon la fringale d'une machine, mais selon les besoins de notre sensibilité? Tâche difficile. Je sais que quelques-uns des meilleurs parmi les metteurs en scène n'ont pas craint de s'y atteler.

ALEXANDRE ARNOUX

L'HISTOIRE

Le Grand Condé. — La femme de chambre de la favorite. — La reine Victoria. — Deux petits chefs de la Grande Guerre.

Condé ! Le nom est prestigieux ; il évoque des charges, des coups d'épée, un château envié du Grand Roi, une oraison funèbre dont les magnifiques périodes enchantent toutes les mémoires. En réalité, le grand homme est de bonne heure un pauvre homme accablé de goutte, gardant le lit deux jours sur trois, ne pouvant plus monter à cheval après en avoir eu tant de tués sous lui. Heureusement pour sa vieillesse, qui a commencé tôt, le héros est un lettré, grand liseur, aimant la conversation plus que le monde, un fervent des arts et des beaux jardins, un critique mordant mais de bon goût, un esprit curieux de nouveautés, converti sur le tard et resté bienveillant pour ceux qui n'ont pas fait comme lui. Il a reçu une excellente éducation première ; il parle le latin avec une aisance partout remarquée, il sait l'italien, il lit l'espagnol, il connaît l'attaque et la défense des places en théorie comme en pratique. Ses intuitions sur le champ de bataille sont d'un chef qui sait son métier. Son père s'en est occupé intelligemment.

Mais il l'a mal marié par politique. Il lui a fait épouser, bien malgré lui, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, nièce du Cardinal par sa mère Nicolle du Plessis. Le père, original et misanthrope, n'est pas un sot. *Nulli nisi vocati*, écrit-il

à sa porte : « Que nul n'entre sans être invité ». La mère est franchement timbrée : elle se brûle le poignet avec de la résine pour le réchauffer, elle refuse de s'asseoir de crainte de briser son séant qu'elle croit de cristal. Condé n'a pas tort d'être inquiet pour sa descendance d'une hérédité aussi chargée. La princesse deviendra folle ; son fils, d'abord vif et intelligent, sombrera dans la lycanthropie ; son petit-fils, le duc de Bourbon, est épileptique et boiteux. Condé sent qu'il ne se survivra pas, qu'il est le plus grand des Condés, mais, à vraiment parler, le dernier. Une famille de Condé est une dynastie, il a conscience que sa dynastie est finie. Sa vie aussi, malgré l'éclat de ses débuts, est manquée. Il en a gâché les dix plus belles années dans la guerre civile. Son orgueil ne peut lui cacher qu'il n'était pas à sa place dans les rangs ou simplement aux côtés des Espagnols. Il s'y est toujours senti mal à l'aise, paralysé, conseiller non écouté, dénonçant en vain des fautes qui crèvent les yeux. Après la paix des Pyrénées, rentré en grâce, non en confiance, il est comblé d'honneurs et de gloire. Il préférerait commander des armées et n'en a que modérément l'occasion, pour cause de santé, aussi pour d'autres causes. Il restera éternellement le vainqueur de Rocroi parce que le roi pardonne, mais n'oublie pas.

Tout cela nous est raconté avec une sûreté de documentation remarquable par M. Henri Malo, qui a du musée Condé une connaissance unique. Il avait déjà tracé du prince un croquis bien enlevé dans les *Chroniques du Château de Chantilly*. Cette fois, il nous donne un portrait en pied, tous les points douteux sont éclaircis. C'est le type du volume de première main, qui ne fait double emploi avec aucun autre, qui est l'appareil justificatif de tous les autres. Aucun artifice, aucun ornement littéraire, une illustration strictement documentaire. On ne le lit pas comme un roman, on le creuse comme une mine. Et le minerai est de bonne teneur. Les anecdotes ont leur raison d'être, les mots historiques sont authentiques. Le prince encore adolescent a fortifié ses muscles, d'abord faibles. La preuve c'est qu'il saute à pieds joints par-dessus un juge de village qui est courbé devant lui pour le haranguer. Le juge fait volte-face et réitère moins bas, le prince lui pose les mains sur les épaules et le franchit de nouveau. Il reçoit

princièrement les grands écrivains, autorise Boileau à chasser sur ses terres. Ce n'est pas un on dit. Voici une lettre du capitaine des chasses de Chantilly : « J'ai cru que le retour de M. Despréaux nous ruinerait tout le pays de gibier, à la quantité de coups qu'il a tirés. Il m'en coûte un baril de poudre et beaucoup de plomb et n'a su tuer une seule pièce de gibier. » Il peste, avec raison, contre l'ineptie des Espagnols. Tout le monde connaît son mot au jeune duc de Glocester avant la bataille des Dunes : « Vous n'avez jamais vu de bataille? Avant deux heures, vous saurez comment on en perd une. » En voici un autre à Fuensaldagne qui, au siège d'Arras, refuse de livrer bataille à Turenne, dont l'armée est coupée en deux : « Nous ne sommes pas ici pour donner des batailles, mais pour prendre Arras », dit Fuensaldagne. « Bien, monsieur, dit Condé, nous ne donnerons pas la bataille, on nous la donnera, nous serons battus et nous ne prendrons pas Arras. » Ainsi fut fait. La guerre était courtoise alors. Le jeune comte de Guiche, le fils du maréchal de Grammont (celui de *Cyrano)*, aperçoit Condé en face. Il court à cheval entre les deux lignes pour le saluer. Condé, après échange d'embrassades, le renvoie, vu « que le lieu n'est pas propre à de pareilles honnêtetés ». En revanche, il signifie une rectification hautaine à Turenne qui a rapporté inexactement un détail du combat. Il n'admet pas les communiqués tendancieux et il est de fait que les siens ne le sont pas. Après la victoire de Fribourg, sur Mercy, il mande que l'armée bavaroise « n'a pas été absolument défaite... Jamais armée n'a été si près de sa perte, Dieu ne l'a pas voulu ». L'orgueil, à un certain degré, conduit à la modestie.

« Dans les relations qu'il envoyait à la Cour, dit Bossuet, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, et, parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. »

On a tout dit de Condé : c'est un grand capitaine, Louis XIV l'appelle le plus grand homme de son royaume. Le mot le plus pittoresque se trouve peut-être dans la copie d'un candidat à l'École Normale : « Avant tout, c'est un Grand ». Faut-il ajouter que ce candidat a été reçu le premier et qu'il est de l'Académie Française?

*
* *

Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Les femmes de chambre sont plus bienveillantes, du moins quand il s'agit de personnes princières, même de la main gauche. Madame de Motteville a été pour Anne d'Autriche le meilleur témoin devant la postérité. Madame du Haussay n'est pas une moins bonne confidente de la marquise de Pompadour. L'une et l'autre dans leurs *Mémoires* ne disent pas tout ce qu'elles ont vu. On regrette leur discrétion, mais on la comprend.

De madame du Haussay, on ne sait à peu près rien. Les encyclopédies ne lui accordent que quelques lignes et pleines d'erreurs. Jusqu'ici, on ne connaissait guère que son nom, et encore était-il estropié. On l'appelait madame du Hausset. Elle s'appelle en réalité *madame du Haussay des Demaines*, et c'est le titre du volume que lui consacre un chercheur attentif, M. Saintville (Boivin). M. Saintville s'est donné une peine infinie pour lever un coin du voile qui couvre cette figure volontairement effacée. Ce qu'il a trouvé ne donne pas les éléments d'une biographie, mais en jalonne les étapes.

Madame du Haussay n'était pas d'une naissance très relevée. Son père s'appelait Collesson, sans aucune particule et était maître corroyeur à Vitry-le-François. Le nom est orthographié dans les actes les plus authentiques avec une fantaisie qui est bien de l'époque : on trouve la forme Colleson, ou plus simplement Colson, qui indique probablement la prononciation des contemporains. Beaucoup de gens prononcent de même Belsort en parlant de M. André Bellessort, pourtant bien connu. Sa mère, veuve de bonne heure, se remarie. L'enfant, née en 1713 et privée de son père à cinq ans, est confiée à un oncle maternel, Jean Rollot, qui, pour avoir servi dix-huit ans et reçu deux blessures, est entré aux Invalides aux environs de la trentaine sous son nom de guerre, Beauregard, agrémenté désormais d'une particule honorifique. Il signe Rollot de Beauregard, ou Jean-Baptiste de Beauregard, et y ajoute, parfois, le titre d'écuyer. Il devient prévôt de l'Hôtel des Invalides et son brevet, daté du 11 janvier 1728, le dénomme Jean Rollot, sieur de Beauregard. Il

deviendra chevalier de Saint-Louis, commissaire d'artillerie, ce qui est décoratif. Pour Vitry-le-François, c'est un personnage. Il est d'ailleurs de bon conseil, très attaché aux siens, fort honnête homme à tous égards. L'enfant est en bonnes mains. Quand sa mère meurt à son tour, en 1733, elle a vingt ans et est comme la fille adoptive de l'oncle Rollot de Beauregard, qui s'est marié, et même deux fois, sans avoir d'enfants. Elle-même devient, l'année suivante, madame du Haussay.

La noblesse des du Haussay est plus authentique que celle du sieur de Beauregard. Leurs preuves de noblesse avaient été maintes fois reconnues. Ils sont de Basse-Normandie, de Saint-Hilaire-de-Briouze, entre Domfront et Argentan. Par quelles circonstances les deux familles sont-elles entrées en relations? Nous n'en savons rien. Les *Mémoires* de madame du Haussay ne parlent pas d'elle-même. Ils sont le développement à bâtons rompus d'un journal intime, écrit au temps où elle était près de madame de Pompadour. M. Saintville nous met sur une piste. Nous voyons que Jacques René du Haussay, son mari, a servi huit ans aux chevau-légers Dauphin. Un de ses frères a servi comme capitaine au régiment de Vitry. Nous voyons, d'autre part, qu'un de ses frères à elle est lieutenant au régiment d'Estaing et se fait appeler Collesson de Villeneuve. Est-ce par là que la connaissance s'est faite?

Le nouveau ménage vit au pays du mari, à Briouze d'abord, puis à Domfront. Les enfants arrivent plus vite que la fortune et le mari meurt dès 1743. La fille aînée, Étiennette, entrera, en 1746, à la maison royale de Saint-Cyr, fondée pour l'éducation des filles de la noblesse pauvre, ce qui suppose une nouvelle vérification des titres.

Tout ceci n'explique pas comment, ni pourquoi madame du Haussay aura l'extrême faveur d'entrer dans la maison de madame de Pompadour. M. Saintville l'a peut-être trouvé. Un sieur Jean de la Motte était, pendant que Beauregard y résidait lui-même, fournisseur officiel de « la chandelle », et officieusement de « la viande », aux Invalides. Il y loge en famille. Sa fille, Madeleine de la Motte, a épousé, en 1718, François Poisson. De ce mariage naîtra, en 1721, Antoinette Poisson, la future madame Le Normant d'Étiolles, plus tard marquise de Pompadour. Elle est négligée par sa mère, belle

et coquette, et par son père, qui, à la suite d'ennuis judiciaires, est « absent de France », comme on dit maintenant. C'est aux Invalides, chez ses grands-parents, qu'elle est élevée, sauf un séjour d'un an ou guère plus au couvent des Ursulines de Poissy. A cette date, le prévôt, l'oncle Rollot, dit Beauregard, a sa nièce chez lui jusqu'à son mariage, en 1734. La différence d'âge de huit ans entre les deux jeunes personnes n'est pas une barrière infranchissable et la future Pompadour en a treize lors du mariage de madame du Haussay. Il est difficile de croire qu'elles ne se soient pas connues au cours de cette cohabitation et il est permis de supposer que ce souvenir est intervenu dans le choix de madame du Haussay, devenue veuve, comme confidente et deuxième femme de chambre de la favorite, douze ans plus tard (1746). Notons que cette même année sa fille est admise à Saint-Cyr.

Nous ne disons pas que ce petit point d'histoire est tout à fait éclairci ; il est au moins, par des recherches auxquelles il faut rendre justice, patiemment éclairé. Et il vaut la peine de l'être, car les *Mémoires* de madame du Haussay, très précieux du point de vue documentaire, sont loin d'être nuls du point de vue littéraire.

*
* *

La reine Victoria avait horreur du mensonge et en était personnellement incapable. Elle aurait aimé, à cet égard, le volume que lui consacre un écrivain anglais de grande classe — *la Reine Victoria*, de M. Lytton Strachey (Payot), fort bien traduit par M. Roger Cornaz. On pouvait craindre, vu le culte dont la vieille reine était entourée dans la dernière partie de sa vie, que cette biographie ne fût qu'une hagiographie plus ou moins fade et conventionnelle. Il n'en est rien. Le portrait est vivant, humain, voire très féminin. Il est tracé d'une plume assurément respectueuse, mais non serve. La reine Victoria n'y a pas la sérénité décourageante d'une statue de saint Sulpice. Elle a un ensemble de vertus domestiques et publiques que personne ne lui conteste ; elle a aussi des travers, des préjugés, des entêtements, dont elle se corrigera beaucoup avec l'expérience, mais dont il restera

toujours quelque chose. M. Lytton Strachey ne ferme pas les yeux pour ne pas le voir. Il joint à un esprit d'observation très éveillé une pointe d'humour, presque d'irrespect sympathique, que la reine n'aurait pas toujours comprise et encore moins goûtée. Les anecdotes qu'il cite, les traits qu'il évoque sont un agrément, encore plus une invite à la réflexion. Un règne qui a duré plus de soixante ans (1837-1901), et dont la seconde partie a pris des allures d'apothéose, est un cadre excellent pour un tableau général du XIXe siècle.

« Si Victoria était morte vers 1870, le monde eût proclamé l'insuccès de son règne », écrit quelque part M. Lytton Strachey. On a l'air de proférer une impiété en énonçant cette incontestable vérité. La reine Victoria a passé par des alternatives de popularité, d'impopularité et aussi d'indifférence. Même son amour conjugal, érigé en modèle pour tous les ménages britanniques, n'a pas toujours été si révéré. Son admiration pour le prince Albert n'était pas partagée par tous ses sujets, ne l'était même que par très peu d'entre eux. Le prince consort fut toujours regardé comme un étranger. On rendait justice à sa capacité de travail, à sa conscience du devoir, à son intelligence appliquée, on lui reprochait de n'avoir pas le réflexe anglais. Il était resté très Allemand, très admirateur de la Prusse. Il conquerra peu à peu les classes moyennes, dont l'ère victorienne réalise l'idéal ; l'aristocratie anglaise ne le reconnaissait pas, ne le reconnut jamais comme un des siens.

La vie de famille du couple royal se déroulait dans une atmosphère d'outre-Rhin ; la langue allemande y était celle de l'intimité. L'impartialité de la « couronne » ne se montrait pas : la reine refusait de modifier ou d'élargir sa maison pour complaire au Président du Conseil ; elle ne dissimulait pas ses préférences personnelles pour tel parti et pour tel chef de parti. Il lui arrivera de changer de préférences. Après avoir été pour les whigs dans sa jeunesse, elle sera pour les tories dès sa maturité vieillissante, mais ces sautes de vent sont dues à des impressions personnelles plus qu'à des scrupules constitutionnels.

Elle n'aimait pas lire, peut-être parce qu'on l'avait dans sa jeunesse mise au régime exclusif des bonnes lectures pour petites filles. Sa correspondance, et encore plus son journal

intime, montrent peu de curiosité intellectuelle ou artistique. Elle est romanesque à l'allemande, elle fait grand usage de l'adjectif fondamental de la sentimentalité germanique; tout ce qui la touche est *gemütlich* et ce qui n'est pas *gemütlich* lui paraît terre à terre ou inconvenant. Elle souligne abondamment dans son journal des qualificatifs d'une rare banalité; elle a fait une promenade à cheval *délicieuse*! A l'Opéra, Rubini a chanté *merveilleusement bien*. En feuilletant ses réflexions, on a, dit son malicieux historien, « l'impression de tenir dans la main un petit caillou de cristal sans aspérité, sans défaut, et sans éclat, et si transparent qu'on le traverse d'un seul regard. »

Les deux premiers rois de la dynastie de Hanovre n'avaient rien d'anglais. Le troisième, au contraire, n'est pas capable de trouver l'Électorat sur la carte. La reine Victoria est un puits de science en comparaison. A onze ans, alors qu'elle n'est encore que l'héritière présomptive du trône, les évêques de Lincoln et de Londres lui font subir un examen. « La princesse, déclarent-ils dans leur rapport, a montré une connaissance exacte des événements les plus importants de l'histoire sainte et des vérités essentielles de la religion chrétienne telles que les enseigne l'Église anglicane; nous l'avons trouvée bien plus familiarisée avec la chronologie et les principaux faits de l'histoire d'Angleterre que ne le sont d'ordinaire les jeunes personnes de son âge. En fait de géographie, d'astronomie, d'arithmétique et de grammaire latine, ses réponses à nos questions ont été également satisfaisantes. » Évidemment, il y a des lacunes dans ce certificat d'études, mais l'élève avait onze ans et les examinateurs par définition se plaçaient au point de vue de *la Politique tirée de l'Ecriture sainte*. Elle imposera à ses enfants un programme plus complet, dont le prince Albert précisera et surveillera chaque détail. Tout y était prévu, la machine éducative était sans cesse sous pression. Hélas! le prince de Galles ne fut pas un bon élève. « Plus Bertie avait de leçons à faire et moins il les faisait; plus on le mettait à l'abri des plaisirs et de la frivolité, et plus les plaisirs semblaient l'attirer uniquement. » Le prince de Galles devint le roi Édouard VII, le seul grand roi de la dynastie. C'est la faillite de la science pédagogique.

Comment expliquer le prestige sans précédent dont la reine Victoria est entourée à la fin de sa vie ? D'abord, elle est vieille, son règne tient le record de la durée, ce qui flatte l'esprit conservateur anglo-saxon. En outre, elle bénéficie, aux yeux de M. Lytton Strachey, du plus gros et du plus heureux des contresens. Il est entendu que la reine Victoria a été l'incarnation accomplie de la souveraine constitutionnelle à l'anglaise. C'est le thème de tous les éloges en vers et en prose dont elle est le sempiternel objet. Et il est vrai, en effet, que le rôle de la couronne n'a pris sa forme actuelle qu'au XIXe siècle. Le souverain est devenu un symbole d'autant plus révéré que son initiative politique a été plus réduite. La reine, avec une ténacité couronnée de succès, avait fait passer peu à peu entre les mains du prince consort tous les fils conducteurs du Gouvernement. Il est devenu une sorte de premier ministre permanent. Quand il meurt, elle veut et croit reprendre en mains les « leviers de commande » chers à l'éloquence parlementaire. En fait, elle n'y réussit pas du tout, elle est noyée dans l'océan des affaires, elle ne distingue pas l'accessoire du principal, elle s'attache et on la confine à la surface des choses. Ce sont les premiers ministres, Gladstone, Beaconsfield, Salisbury, qui exercent le pouvoir. La Reine a tous les honneurs, elle en a de plus en plus à mesure que la royauté conserve moins de droits. Elle ne s'en aperçoit pas.

Elle n'a pas conscience d'avoir changé sa conception autoritaire de l'autorité royale ; cette conception a changé autour d'elle sans qu'elle y ait pris garde. Et c'est ainsi qu'on lui sait gré d'une réforme dans l'esprit des institutions à laquelle elle a simplement assisté, et « qu'elle aurait détestée si elle en avait compris l'importance ».

*
* *

C'est le soldat inconnu qui a gagné la guerre. Ce sont aussi les chefs inconnus, ces colonels ou généraux dont les communiqués ne font pas mention, mais sans lesquels la pensée du haut commandement n'aurait pu se traduire en actes. M. Henry Bordeaux nous parle des grands chefs : *Figures de Chefs* (Plon), Joffre, Fayolle, Maistre. Voici deux volumes qui évo-

quent deux de leurs exécutants : *Mes Souvenirs*, du général Messimy (Plon), et *le Général de Saint-Just*, par M. Georges Maze-Sencier (Spes).

Messimy, officier de carrière, avait bifurqué vers la politique au moment de l'affaire Dreyfus en 1899. Il était de Lyon, mais c'est à Paris qu'il trouve d'abord un siège de député. Il sera par la suite député et sénateur de l'Ain. Il est ministre des Colonies, puis ministre de la Guerre en 1911 dans le cabinet Caillaux, l'année d'Agadir[1]. C'est à ce moment qu'il appelle à la tête de l'armée le général Joffre. Revenu rue Saint-Dominique en mai 1914, dans le cabinet Viviani, il est remplacé par M. Millerand (27 août), au remaniement qui suit la défaite de Charleroi. Son dernier acte avait été de nommer Gallieni gouverneur de Paris (27 août), nomination dont on ne peut dire quelle était une simple formalité.

Il aurait pu, comme beaucoup d'autres, rester à son banc de député. Il partit tout de suite comme chef de bataillon de chasseurs à pied ; à la fin de la guerre, il était général de brigade et commandait une division. Cet avancement, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas dû à la politique. Messimy ne s'était pas fait beaucoup d'amis au Ministère : il a la parole rude, il s'est permis au Conseil des ministres de déclarer qu'on y perd son temps à des bavardages sur des questions secondaires, alors que la vie du pays est en jeu, et s'est fait remettre à sa place par le président Poincaré, gardien rigide des convenances. D'autre part, il avait donné le signal des « limogeages ». Lors de son premier passage rue Saint-Dominique, il avait, d'accord avec Joffre, mis au pied du mur huit généraux physiquement incapables « non seulement de conduire leurs troupes, mais même de les suivre. » Il les avait nommés arbitres aux grandes manœuvres, avec obligation de les suivre à cheval. Ils durent se récuser. Après Charleroi, il encourage Joffre à faire la coupe sombre nécessaire : deux commandants d'armée, dix commandants de corps d'armée, huit de division sont frappés.

Messimy remarque qu'il valait mieux les envoyer à Limoges qu'à l'échafaud comme en 93. Sans doute. Ils ne lui en sont

1. Les chapitres de ces mémoires concernant l'année 1911 ont paru dans la *Revue de Paris* (1er mars 1937).

tout de même pas très reconnaissants. En outre, des bruits couraient sur ses relations avec la fameuse Mata-Hari. Il s'en défend en quelques pages où il ne dissimule pas qu'il a été l'objet d'avances, suivies d'un échange d'amabilités sans résultat. Le service de contre-espionnage le mit en garde. On a l'impression qu'il était temps. Il se fit, dit-il, la sage réflexion que Mata-Hari, qui le connaissait depuis plusieurs années pour l'avoir souvent rencontré à cheval au Bois, ne se sentit irrésistiblement attirée vers lui qu'à partir du jour où il devint ministre de la Guerre.

Messimy ne raconte pas ses années de campagnes. Il se félicite de les avoir vécues, d'avoir passé par les étapes du commandement, d'avoir eu pour récompense « la joie magnifique, le 18 novembre 1918, d'entrer le premier à Colmar à la tête d'une division hors de pair en qui j'avais confiance et qui me le rendait. »

Pendant tout ce temps-là, il ne veut plus être en rien un homme politique. A un officier de son fief électoral qui demande à le voir comme député, il fait répondre : « Le député Messimy est absent pour la durée de la guerre. » Joffre, en inspection dans les Vosges, lui fait faire ses compliments. « Le lieutenant-colonel Messimy donne un magnifique exemple au Parlement. Au lieu de se livrer comme certains à des complots de couloirs, il sert bravement et utilement face à l'ennemi. » La brigade qu'il commande à l'affaire du Linge (vallée de Munster) est réduite à vingt hommes par compagnie, lui-même y est gravement blessé. Colonel commandant une division à l'Hartmannswillerkopf (le Vieil Armand des poilus), il est invité à attaquer sans espoir ; il demande à être relevé de son commandement. On rapporte l'ordre. De même à Berry-au-Bac, où deux compagnies et demie de chasseurs ont été englouties dans les entonnoirs d'explosion, il réclame et obtient grâce pour ses hommes. En mai 1918, il arrête la débâcle sur l'Aisne et lance un ordre du jour qui rappelle celui de Joffre sur la Marne : « Personne, ni officier, ni homme de troupe, ne doit reculer d'une semelle. J'interdis formellement en particulier qu'aucun poste de commandement soit reporté en arrière. Les chefs de corps donneront l'exemple de la consigne impérative ci-dessus. »

*
* *

Le général de Saint-Just a fait aussi de la politique, puisqu'il est mort député. Notons en passant qu'il ne se rattache en rien à la famille du fameux conventionnel né dans le Nivernais et député de l'Aisne. Le général de Saint-Just est à la Chambre comme en service commandé. Ses électeurs l'ont affecté à un poste qu'il n'a pas sollicité, pas plus qu'aucun autre du reste. Le maréchal Pétain a fait de lui un éloge qu'on peut qualifier de rare : « Il est, dit-il, le premier général qui, commandant une division, a trouvé la formule pour crever le front allemand ». Un tel témoignage se suffit à lui-même. Toute sa vie, Victor de Saint-Just n'a eu qu'une préoccupation. Il a tout vu et apprécié du point de vue militaire. Jeune lieutenant, sorti un des premiers de Saumur, en garnison à Compiègne, il est sans cesse à cheval dans la forêt. Il en connaît tous les détours. Il a même découvert et remarqué dans les sous-bois une petite passerelle sur l'Oise. En 1914, vingt-quatre ans plus tard, le colonel de Saint-Just est cerné dans les mêmes parages. Les ponts sont inaccessibles. Heureusement, il n'a pas oublié sa passerelle, il la retrouve, toujours ignorée et non gardée, c'est le salut.

Nous citions tout à l'heure le témoignage du maréchal Pétain. En voici un non moins flatteur sur un tout autre plan. Le jour où, nouveau député en 1924, il entrait pour la première fois au Palais Bourbon, deux de ses collègues le reconnaissent pour l'avoir eu comme chef et le remercient de ce qu'il avait toujours été pour ses hommes. C'étaient deux communistes de la première fournée. Eux et lui allaient siéger aux deux pôles de l'assemblée, mais la guerre, à ce moment-là, n'était pas oubliée.

A. ALBERT-PETIT
Membre de l'Institut.

TABLEAUX DE VENISE

VENEZIA — TINTORETTO — WINDSORIANA

LA MOSTRA DEL TINTORETTO. — L'impression ressentie par les visiteurs de l'Exposition de l'œuvre de Tintoret, au palais Pesaro, l'emporte pour l'admiration, la grandeur, sur celle de l'œuvre du Titien qui eut lieu en 1935, au même palais Pesaro, et à laquelle nous avons fait maintes stations.

A cette époque, encore bien récente, le plus vif enthousiasme environna cette magistrale et impressionnante présentation du Titien: Elle réunissait la première œuvre de sa jeunesse et la dernière qu'il peignait, à l'âge de 99 ans, lorsqu'il fut emporté, comme un jeune homme, par la peste. Cet ensemble méritait l'admiration. N'allons pas nous démentir aujourd'hui, comme tant de *connaisseurs* et de critiques le font déjà.

L'Exposition Tintoret assène, nous affirme-t-on, un coup violent sur la tête chenue de ce grand ténor que fut Titien.

Et je voudrais ouvrir, ici, tout de suite, une parenthèse, pour me demander si les expositions massives ou « massues », auxquelles nous assistons, ici et là, tantôt à Paris, à Londres, à Venise, ne font point monter de façon anormale la température des esthètes et si la dernière de toutes ne l'emporte pas *toujours*, *irrémédiablement*, — pendant quelques mois, — sur celle qui l'a précédée. Il me semble discerner quelque convention et une sorte d'engouement épidémique, dans les

témoignages qu'éprouvent le besoin de prodiguer sur Tintoret les dilettantes qui se rendent à Venise. Des gens plus sédentaires, qui ne font pas, qui ne feront point le déplacement, mais écoutent ce que certains en racontent et lisent ce qu'en écrivent, certains, — et caressent le projet, d'avance irréalisable, de faire le pèlerinage, subissent la contagion, s'en enivrent, comme au soupirail d'une cuisine, d'un plat dont ils ne mangeront point, mais dont le fumet leur paraît préférable à ceux qu'ils ont respirés déjà.

C'est ainsi (je parle des plus récentes manifestations) qu'après avoir *découvert* l'art italien, au Petit Palais, devant les chefs-d'œuvre si généreusement et profusément envoyés par M. Mussolini, la Chine fut *découverte*, à Londres, l'an dernier.

Après Renoir qui avait éclipsé Manet, nous eûmes, à l'*Orangerie* des Tuileries, Cézanne, qui relégua bien loin derrière lui tout ce que le dix-neuvième siècle avait produit de neuf.

Mais vint Degas. Peut-on dire que *vint* Degas? Trop de gens ne sont-ils pas contraints de le soutenir, depuis sa vente qui dura près d'une saison, car on vendit et acheta (comme à la Bourse) jusqu'au dernier calque du dernier de ses cartons. Ce printemps, enfin, l'Exposition Degas fit oublier celles de Manet, de Renoir, de Cézanne.

Ainsi de Tintoret. Nous ne ferions point à ses thuriféraires l'injure d'insinuer que le plus grand nombre le découvre. Cependant, que de fois n'avons-nous pas entendu parler, sans tendresse ni admiration, des ténèbres dans lesquelles se jouent les grands drames sacrés auxquels l'obligèrent de se vouer les confréries religieuses, les prêtres, pour lesquels il travaillait presque uniquement?

Pendant trois siècles, une fièvre de constructions consuma Venise, lui acquit pour jamais une place unique parmi les plus fameuses cités. Nous demeurons rêveurs, aujourd'hui, devant la nécessité de tant d'églises, et si somptueuses et si décorées, sur tant de paroisses si limitées et si rapprochées. L'émulation entre architectes créait dans ces nefs, pour les peintres, des espaces de plus en plus vastes à couvrir. L'architecture ne suffisait plus, en effet, à ceux qui faisaient bâtir

Ils souhaitaient la collaboration de tous les artistes et des artisans.

De cette sorte d'épidémie, de fièvre, sont demeurées ces églises qui semblent des ruches environnées d'abeilles ou de colombes battant des ailes à la porte du colombier et immobilisées à jamais. Ces masses de pierre, déjà prodigieusement élevées sur l'eau, paraissent miraculeusement frémir dans l'atmosphère, et se nuancer aux rayons du soleil de mille ombres, de mille clartés. Souvent, — l'église San Moïse en est l'un des exemples les plus frappants, — on se croirait plus aisément en présence de l'œuvre d'un pâtissier que du travail d'un architecte. Ce n'est point l'esprit qui se repaît, mais, par une sorte de mirage, l'estomac qui se creuse.

*
* *

Tintoret entrait donc dans la série des peintres destinés à couvrir, à meubler, d'immenses espaces nus, à y créer de factices ouvertures, des profondeurs suggérées, qu'il emplissait de l'évocation tapageuse, mais heureusement muette, de scènes de l'Évangile ou de l'Ancien Testament.

Les visiteurs mettaient la main au-dessus de leurs yeux en manière d'abat-jour, ne distinguaient guère le sujet dans ce combat des ténèbres du lieu et de celles accumulées par le décorateur, — et passaient.

Pour nous rendre moins abordables encore les œuvres de Tintoret, chaque demi-siècle, à peu près, une grande fureur de nettoyer, de restaurer, de remettre au point, s'emparait des successeurs de ceux qui avaient construit. A l'occasion d'une fête, d'une pieuse visite du Doge, d'un Te Deum, à l'occasion même de rien du tout, par simple lubie, ou parce qu'un voisin, un rival, avait redoré, replâtré, stuqué dans le dernier goût, reverni son église, des peintres médiocres paraissaient, lâchés sur les œuvres d'un grand maître pour y assouvir leur détresse de n'être que barbouilleurs et ratés.

Ils *restauraient*, les misérables ! Ici le brun, le bitume, le noir d'ivoire, aggravaient le néant ou la nuit ; là, des garances et des chromes, des indigos et des verts, rajeunissaient rideaux, velums et tuniques. Les ocres rendaient aux chevelures assom-

bries des demi-teintes sourdes ou des reflets sans éclat.

Ne parlons point des traitements que ces chirurgiens sans pratique faisaient subir aux visages ! Les employés des maisons étrangères qui vivent en France de la crédulité et de la juvénilité redoutable des aïeules ne sont rien auprès de l'acharnement qui renouvelait dans le méconnaissable, les héroïnes selon saint Marc, saint Pierre, saint Jean ou saint Mathieu.

*
* *

... Cependant, Venise songeait à renouveler le miracle de 1935, de *la Mostra di Tiziano*. Quel maître, après Titien, pouvait remplir les galeries et les salles immenses du palais Pesaro ?

Tintoretto.

Va pour Tintoretto !

On déménagea les églises, Saint-Georges-Majeur et les autres. On mit en présence du jour impitoyable, à ciel nu, les tumultes tintoresques.

Tout autre qu'un Vénitien s'y fût découragé. Mais la ville de marbre, sculptée, dorée, filigranée, creusée, bosselée, prolonge indéfiniment le paradoxe, le prodige cherché par tant de demi-jeunes dames. Elle renaît de sa vase, de sa destruction, elle émerge des courants marins qui, sans cesse, la purifient, adolescente, dans ses parures démodées de dogaresse.

On commença par lessiver les Tintoret, on les brossa, on les épila, on les manucura, on passa les cheveux des Marie-Madeleine à la permanente.

Tout est là, radieux, jaillissant des ombres, auréolé, comme il sied aux saints et à Dieu.

Les nues ont été balayées par une brise de mer rafraîchissante. Les architectures ont retrouvé des Palladio de bonne volonté. Le prodige s'est accompli. Venise, d'ailleurs, ne les compte plus. L'Exposition fut ouverte à l'heure dite — celle-là ! — et même quelques jours à l'avance.

Tintoretto est un grand metteur en scène. On regrette qu'il n'ait point vécu de notre temps et, lâchant les confréries et les paroisses vénitiennes, qu'il n'ait pu aller passer trois ans

en Amérique, à Hollywood. Quels beaux films nous aurions de la vie de Jésus, dont l'influence moralisatrice serait heureuse, sur des peuples de plus en plus égarés.

Reconnaissons que si Tintoret est souvent cornélien, il nous fait aussi penser à Sardou et même à Cécil B. de Mille.

*
* *

Que de fois ce Puget de la palette, ce forçat de génie, tenta de s'évader des servitudes qu'on lui imposait!

Il déshabille, il rhabille, dévêt à demi ses personnages. Il place la table de la Cène sur trois marches. Il la recommence au ras du sol, dans une sorte de hangar que franchit un ange flamboyant, bras étendus, sous le plafond, comme un champion de nage traverse une piscine. La table est parallèle au cadre ; elle devient perpendiculaire. Elle est de biais... Ce cerveau n'est jamais las de trouvailles, de dispositions, de transformations, de rajeunissement.

Ce qui lui manque le plus, à ce décorateur, entre tant de commandes, d'entreprises, de conciliabules avec les architectes et les curés, c'est le temps de peindre. Il brosse. Ah ! pour celui-là, le terme est exact. Il brosse. Il ne peint pas.

Pourtant, lorsqu'on lui laisse un peu de répit, il devient l'égal des plus grands. On le devine qui redoute d'être arraché à son ivresse de peindre, de peindre, enfin, de vraies femmes bien nues, dont les seins provoquent le ciel. Il se complait à modeler avec délicatesse, avec amour, ce que nos pères appelaient, sans indécence et ouvertement : le *téton* et que nous n'osons plus désigner que par le mot de *sein*, qui comprend l'ensemble et non le détail.

Il aime pareillement la beauté et la force. Tout ce qu'il apporte d'amour à nous montrer Vénus de face, il le transpose en volonté de rendre les muscles de Mars ou de Vulcain, avec leur vigueur et leur souplesse.

Et la perfection de ce qu'il peint alors est si grande, si imposante, si parfaite, si émouvante, que ces morceaux-là, nul barbouilleur ne s'est jamais avisé de les *rajeunir*. Ils sont intacts. Ils viennent rafraîchir divinement la fièvre ou l'en-

nui que nous ont laissé, par ailleurs, trop de gesticulations et de ténèbres.

Les quatre toiles prises au palais des Doges : *Ariane, Bacchus et Vénus ; la Forge de Vulcain ; les Trois Grâces et Mercure ; Pallas qui repousse Mars*, sont parmi celles dans lesquelles le décorateur-metteur en scène ne se soucie pas seulement de faire surgir des foules, au long des nefs désertes, de créer des ombres et des jeux de lumière, mais se plait à traduire, dans l'apaisement et la sérénité, avec toute la grâce latine et les ressources de la poésie la plus classique, qu'il modernise, les charmes de la femme, la beauté d'une sombre armure sur un dieu svelte, auprès d'une fille dévêtue, la tête couronnée de pampres d'un adolescent ou, dans les pénombres et les clartés d'un bocage supposé, le trio des Grâces, que vient rejoindre Mars, le caducée en main.

Cette toile est de toutes la plus séduisante.

Une scène, mille fois recommencée par les peintres, s'y joue dans la paix radieuse d'un jour d'été, au cœurde l'Olympe.

Quel admirable poète du nu, quel dessinateur énamouré, qui sait tout suggérer, tout offrir, tout évoquer et demeure chaste !

Allons-nous, après cette halte sereine, retourner maintenant dans les salles voisines, parmi les ténèbres, assister au dernier repas que le Christ prend au milieu de disciples si peu attentifs, tellement soucieux de trouver une pose, de s'emparer d'une cruche (remplie d'eau, j'imagine) et même de dormir — le plus jeune, — faussement accablé, comme un chanteur d'opéra qui attend que l'orchestre lui apporte la mélodie ou le fracas sur lesquels il doit s'éveiller en roucoulant ?

Évidemment, *oui*, nous y retournerons !

D'abord, parce que nous ne sommes là que pour voir, tout voir et revoir. Et puis, parce que cet art est brutalement et théâtralement parfait. Ses nuances de barde inspiré, ses trouvailles d'homme de théâtre, ses surprenantes exagérations de conteur infatigable, ses audaces séduisent et repoussent, mais ne sauraient jamais demeurer indifférentes à un observateur qui s'est efforcé de reconnaître les difficultés et d'apprécier

les réussites. Même peu apparentes, elles en imposent, même noyées dans les excès auxquels se livre une imagination qui a su acquérir le talent de s'exprimer et, en toute occasion, créée ou impromptue, mettre à son service, le métier, la main — et le génie.

*
* *

Un portrait de Tintoret par lui-même, — le seul, — et qui est prêté par le Musée du Louvre, nous montre notre héros bien près de terminer ses jours, après une longue existence (1518-1594).

Il semble s'être peint, à plaisir, comme plus vieux qu'il n'est concevable de le devenir, lorsqu'on est capable encore de tels efforts et d'un labeur si acharné.

Il est torturé, le Tintoretto !

Une ombre épaisse emplit l'arcade sourcilière, creuse les joues sous les méplats. La barbe blanche achève de donner au masque, au front sillonné de rides, une apparence accablée, déchue. Que ne s'est-il représenté vers le temps de cette glorieuse maturité — 1577 — où il peignait les Vénus, les Ariane allongées à la renverse dans le ciel vénitien, les Mars cuirassés du Palais Ducal ?

Ici, j'évoque, malgré moi, le Rembrandt sublime de la *National Gallery*, le vieillard misérable dans sa cave et qui trouve, pour se représenter, des moyens nouveaux. Quelle sérénité, à la fin d'une longue journée, glorieuse, bruyante, puis solitaire, au pain et à l'eau, consommés dans un silence que ne rendent vivants que le chant éloigné d'un oiseau, l'aboiement d'un chien qui ne viendra rien quémander, sachant qu'il ne peut rien recueillir, ou les pas décroissants d'un promeneur qui évite de se montrer.

Tintoret, lui, nous regarde du fond de ses orbites creuses, remplies d'ombre, comme deux noirs objectifs, dans lesquels il n'existe plus de lentille ni de plaques pour désormais rien fixer. Peut-être comprend-il, ce grand peintre, qui a fait se remuer à jamais tant d'individus qui ne pensent point, peut-être comprend-il qu'il n'a guère servi le Maître, qu'il a tant de fois représenté ?

Il l'environne des contrebandiers de *Carmen* et des conspirateurs de Sardou. Oh ! nul ne les peindrait avec plus de réalisme et de grandeur. Mais ce sont tout de même des contrebandiers et des conspirateurs d'opéra et de drame. Il leur prête les avantages que donne aux héros le drapé de l'antiquité, accommodé aux temps somptueux de la Renaissance.

Mais, si nous déshabillions un peu tous ces gars-là, ou si nous leur mettions des vêtements modernes, nous ne serions pas rassurés. Le Tintoret traite un peu trop ses sujets comme s'il faisait, pour *l'Illustration* de M. René Baschet, des sépias d'après les rassemblements du Front Populaire. C'est, d'ailleurs, l'une des raisons pour lesquelles il devient parfois si émouvant. Mais peut-être Dieu ne gagne-t-il point à se trouver mêlé de si près à de telles mises en scène et à jouer lui-même, comme s'il était payé par une Société de films de propagande.

*
* *

Après les quatre toiles du palais des Doges, les Vénus, les Ariane, les Mercure ou les Bacchus, les toiles les plus peintes, les plus exceptionnelles, celles où il ne s'agit point d'impressionner des masses naïves, mais de montrer la science de l'artiste, le talent, la mesure et de découvrir pour nous quelque expression qui nous séduise, celle que je préfère et qui n'est point placée pour être très remarquée, c'est *le Baptême du Christ par saint Jean.*

Tout est artificiel, conventionnel, certes, comme presque toujours dans Tintoret ; la nature est réduite à un schéma dont il ne cherche point à dissimuler le côté rudimentaire. Un arbre est suggéré par une extrémité de branche indiquée à peine, et deux ou trois feuilles, qu'un décorateur de théâtre apporterait peut-être plus de soins à représenter. Mais le Christ et saint Jean, isolés de toute la figuration coutumière, sont peints avec cette connaissance de l'anatomie, cette science du dessin qu'un long apprentissage mettent à la disposition du génie.

L'eau coule à leurs pieds et le décorateur se retrouve à la manière dont il place Celui qui baptise plus haut que le Baptisé, sur des rochers, un coquillage à la main, comme si

l'eau qu'il a pu recueillir dans sa coquille était ainsi plus pure d'avoir été prise plus près de la source. L'éclairage des deux corps est destiné évidemment à produire grand effet dans l'emplacement assigné à la toile, surtout lorsque la partie supérieure représentant Dieu le Père n'en avait pas été supprimée, vers 1830, pour placer ce *Battesimo di Cristo* au-dessus de l'autel, dans l'église *di San Silvestro*.

Mais ne cherchons point là l'émotion, le naturel, la tentative vers le réel. C'est le travail d'un grand peintre très sûr de son métier et qui a le sens de ce qu'il faut évoquer et suggérer, dans un lieu précis.

Lorsqu'il peint des portraits, Tintoret trouve assez malheureusement pour clientèle une catégorie de vieillards, grandioses par la situation et les ans, qui lui apportent leur magnifique et respectable barbe blanche et la fatigue laissée sur leur visage et leurs épaules, par une existence trop remplie. Dans leur corps se disputent les maux précurseurs de la mort, sous les velours et les fourrures et sous les colliers qui marquent la chaîne d'or que l'homme s'est forgée en vivant avec honneur.

La meilleure de ces effigies est, sans doute, celle de Jacopo Soranzo, procurateur de la République. Elle date approximativement de la trente-cinquième année du peintre. Le dessin du nez est remarquable, l'expression de la lèvre aiguë. La tonalité générale évoque, d'ailleurs, celle des meilleurs portraits de Titien. N'oublions pas que ce dernier avait quarante ans d'avance sur le tâcheron de génie, au cerveau rempli de visions de supplices et d'apothéoses, qu'est le Tintoret. Sans Titien nous aurions un Tintoret plus sauvage encore. Au milieu des ténèbres où il se débat, la personnalité radieuse de Titien lui apparaît, dans une suavité qu'il désespère de jamais atteindre, mais dont l'atmosphère le pénètre, cependant.

Les femmes se sont moins confiées que les vieillards à Tintoret dans le soin d'immortaliser leurs traits. Les quatre panneaux du Palais Ducal nous prouvent qu'il eût été bien capable de les peindre, mais la présence de Titien les retenait de se confier à cet homme qui arpentait des hectares de ténèbres, d'où son pinceau faisait surgir des apôtres tonnants, des saints chargés de vaillance et d'années, des vierges couronnées

d'étoiles qu'il semblait avoir prises au ciel pour les faire monter en diadème par un armurier.

Il y aurait beaucoup à dire sur cet admirable peintre emporté par la fureur de produire et qui remplace le choix et les accords parfaits par de grands mouvements alarmistes, ce peintre des petits pains blonds, des crépuscules criminels et des nuits balayées par le vent de la mer, qui semble nous dire, sur son vieux portrait barbu, de ses orbites pleines d'ombre, les mains invisibles, mais qu'on devine chargées des souffrances du monde, — nous dire, au milieu de ses déluges, de ses avalanches de guerriers, de saints, d'ermites, de déesses planant et de pucelles blessées, — nous dire :

— Hélas ! je n'ai rien fait !

*
* *

Personnages en quête d'un auteur. — Sur la place Saint-Marc, vers quatre heures et demie, alors que la terrasse du café *Quadri*, gagnée par l'ombre, se peuple de Vénitiens et d'étrangers que commence à envahir la fatigue d'avoir visité la Ville qu'un *forestiere*, *uno straniere*, ne connaît ni jamais bien ni jamais toute.

Des journaux qui, pour des raisons que nous n'avons pas à juger, n'avaient consacré que trois lignes au couronnement du roi George VI, sont remplis des petites péripéties du mariage du duc de Windsor et de Mrs Warfield, de leurs portraits après la cérémonie, photographies de modèles intimidés, au plein jour impitoyable de l'été et hâtivement prises par un bataillon de reporters embusqués, coude à coude.

Il y a des bonheurs et des soleils qui n'embellissent pas!

L'arrêt à Venise du couple qui a si étrangement préoccupé les chancelleries et les midinettes est prévu. Mais on imagine l'ex-roi et l'ex-divorcée demeurant enfermés dans les sleepings qui les conduiront en Autriche, but du voyage.

C'est, sans doute, mal connaître l'humeur aventureuse de l'Américaine qui voulut devenir reine d'Angleterre.

Lady David Windsor, qui avait « fait » une toilette pour le quai de la gare de *Milano*, en a fait une autre pour aborder à la station di *Venezia*.

Soudain, ce ne sont plus les pigeons qui se précipitent vers un cornet rempli de grains de maïs, ou qui se dispersent on ne sait pour quelle raison, car d'autres pourraient pareillement les troubler, ce sont les gens qui flânent sur la place Saint-Marc, ceux qui se délectaient à quelque citronnade ou tasse de café, qui se sont levés et mis à courir, dans la direction de la tour de l'Horloge, dont la base ouverte sert d'entrée à la *Merceria*, la rue la plus étroite et l'une des plus fréquentées et des plus achalandées du monde.

Flanqués du podestat, du chef de la police, de messieurs automatiques, de journalistes vénitiens, auxquels par miracle se sont, à l'instant, mêlés des correspondants de l'Europe plus ou moins *centrale*, paraissent le duc et la duchesse de Windsor.

Leurs « portraits » sur la terrasse de Candé les avait précédés. Ils sont en ce moment entre toutes les mains et, tandis que les télégrammes nous faisaient revivre la journée précédente, nous trouvons ces héros ayant déjà accompli leur lendemain.

Cette subite présence nous procure la brûlante impression que le temps n'existe guère, désormais, et que la distance demeurait prisonnière de l'inintelligence des hommes, de leur incapacité à capter des forces inconnues et d'insaisissables ondes.

Le prince vêtu d'un veston gris semble gêné, intimidé ; son regard est celui des cerfs traqués : il se dérobe, il cligne, il s'égare.

Il n'en va pas de même pour la Duchesse de la veille. Elle est souriante dans sa robe que les femmes voudraient copier avec ses dessins clairs imprimés sur une étoffe légère. Son chapeau blanc, un peu compliqué, ne porte point d'ombre sur le visage. Elle promène avec assurance son regard bleu sombre, un bleu rare, sur les gens, sur la façade de Saint-Marc devant laquelle la trombe sans cesse grossissante passe au pas de charge.

Il faut gagner, au plus tôt, l'embarcadère placé devant le palais des Doges et monter dans le petit *Lancia*, rapide dans sa coque d'acajou. Ce n'est point vers la *Cà Pesaro*, la *Mostra del Tintoretto* que se dirige ce couple, aux

chausses duquel on devine l'Universelle Curiosité s'essouflant.

Non, pour les deux heures qu'il lui faut *perdre*, le couple poursuivi a décidé d'aller prendre le thé sur la terrasse à balustres d'un hôtel du Lido.

Prendre le thé sur une terrasse d'hôtel, sous les regards investigateurs et dérobés de serveurs anonymes devient bientôt la seule préoccupation de ces princes errants, auxquels il semble douteux qu'on ait appris à régner, mais flagrant qu'on ne leur enseigna point comment *vivre*.

Depuis son départ de Londres, dans une affreuse nuit basse et précipitée de décembre, le roi Edouard VIII, adoré d'un peuple pendant un quart de siècle et davantage, sous le titre de Prince de Galles, le roi Edouard VIII n'a plus fait que cela : prendre le thé.

Il a joué au golf et attendu nerveusement et gentiment, dans des compagnies où ce n'est point l'intelligence qui compte, que le sommeil approchât, — offensive qui ne se déclenche guère avant trois ou quatre heures du matin.

La duchesse est montée dans le canot à moteur. Le roi Edouard VIII la suit...

A l'immense fenêtre centrale du Palais Ducal, il me semble apercevoir, accoudée au balcon, devant le large bras du Grand Canal et de la Giudecca réunis, l'image d'un de ces actifs, mystérieux et tout-puissants Dandolo, Venier ou Morosini, qui régnaient sur les vertes cultures parées de canaux de la Vénétie et sur toute la mer qui venait s'étendre jusqu'à leurs pieds, domptée, dans les méandres de la Lagune.

Les plafonds et les murs du vieux palais splendide ont trouvé (ils ont fait naître) les plus grands peintres, pour retracer leurs exploits, graver leur nom dans la transparence infinie de la mémoire des hommes, pendant des siècles.

Que restera-t-il des photographies, des *instantanés* du mariage de Candé?

Que restera-t-il du passage de ce prince, qui avait été placé par le Destin à la tête du plus grand Empire du Monde?...

Je ne puis m'empêcher d'évoquer le *Bucentaure*, tandis que s'éloigne vers le Lido la *Lancia* — et que madame la duchesse de Windsor, levant la main, adresse un « au revoir » très amé-

ricain au peuple immense qui, pour apercevoir son chapeau blanc d'une mode passagère, se presse sur les larges dalles usées du quai des Esclavons.

*
* *

Le « Colloque » de Stra. — Nous avons été visiter, au delà de la Brenta ou le long de ses rives divisées, quelques-unes de ces villas à demi-mourantes, qui gardent des airs royaux dans des robes fanées, et auxquelles on accède par des degrés dont les balustres ont disparu. Des étrangers s'y fixent, passagèrement attirés par un rêve et chassés quelque jour par un mirage ou par le défaut de rêves nouveaux, la source s'en étant tarie dans leur cœur desséché.

Mais c'est *Strà*, cet après-midi, qui nous intéresse, pour ce que nous pouvons y retrouver de trois ombres qui l'habitent : Napoléon, Mussolini, Hitler.

La plus vivante des trois, la plus présente, — faut-il le dire ? — c'est la plus ancienne. L'ameublement, la décoration l'y retiennent prisonnière. A travers les mouvements que créent les générations, peu de demeures si vastes ont conservé tant de frivoles parures de taffetas pendues à des tringles imitées de l'antique et garnies de ces franges à fuseaux gainés de soie, de ces cannetilles, de ces arabesques de passementeries fixées au bord de l'étoffe, qui rendent majestueuse et ténue la clarté filtrant à travers les doubles rideaux blancs.

Napoléon a couché là. On dirait même qu'il y demeura. Le lit est ample, décoré, comme les fenêtres, de ces draperies qui font penser à ce que Pompéi prolongeait de la Grèce et à ce que le Consulat et l'Empire en ont ressuscité.

Le meuble italien de cette époque, souvent doré, demeure assez fruste, non décoré, quelquefois peint, recouvert de soieries rayées et fragiles. On sent l'improvisation, la nécessité de faire vite et, aussi, le sentiment que devaient alors, comme aujourd'hui, posséder les êtres de ne devoir rien créer que d'éphémère et de ne point se préoccuper de ce qu'ils pouvaient laisser après soi.

Tout est vaguement en place, comme peuvent l'être les choses, dans un palais où les gardiens, peut-être anciens mili-

taires ou douaniers, ne sauraient posséder que vaguement l'art de donner l'apparence de la vie à des choses qui, en réalité, ne la possèdent tout à fait que si nous la leur avons communiquée. Les ébénistes, les tapissiers les ont façonnées, mais leurs possesseurs éphémères leur assurent des rapprochements imprévus avec d'autres ouvrages, de qualité moindre ou supérieure, créant autour d'elles une atmosphère dans laquelle elles paraissent s'épanouir ou se morfondre.

Ici, tout est en ordre, astiqué, soigné, mais immuable, figé.

Des pièces décorées de stuc ont retrouvé des tons charmants. Quelques meubles, des décorations imprévues, feraient envie, à travers ces pièces en enfilade, le long d'un quadrilatère dont le centre est, au premier étage, une immense salle de bal, d'une hauteur démesurée et qu'un plafond domine, à la Tiepolo, de toutes sortes de déesses aussi indifférentes à leur nudité qu'à l'ampleur des soieries qu'elles laissent flotter autour d'elle.

Environné de rideaux et de draperies, le lit dans lequel dormit Napoléon, surmonté d'un *N* imposant, conserve une pénombre éternelle, au demi-sommeil de laquelle il ne semble point qu'aucun être humain consentirait à mêler son engourdissement passager.

Les gardiens sont attentifs et complaisants, comme partout, en Italie.

Dans une salle où nous pénétrons, qui n'est meublée que de sièges et d'un vaste bureau, qui ne devait pas se trouver dans le château, le guide qui nous accompagne explique avec respect et gravité :

— La salle du Colloque.

Le *Colloque*, c'est l'entrevue qui mit face à face, voilà quelques années, M. Mussolini et le Führer.

Devant cette table, nous ne saurions demeurer impassibles à l'évocation de deux hommes si contraires, ayant contribué. par leur action sur les peuples qu'ils dirigent ou par les réactions causées au-delà de leurs propres frontières, à créer différents mouvements qui n'ont pas toujours eu des résultats analogues, mais dont la France s'émeut. L'événement est d'hier pour l'Histoire, quoique effacé déjà de bien des mémoires.

Deux chefs d'État sortis du peuple, ayant subi la mauvaise fortune durant des années, — comme jadis l'ancêtre splendide et tout rayonnant de solitude, — Napoléon — avant la guerre d'Italie, — un Italien, un Allemand naturalisé ont essayé de se comprendre. Le résultat de l'entrevue, du *colloque*, fut déplorable. On se quitta, glacés, sans s'être entendus.

Le bureau plat, couvert de son cuir n'a point gardé les traces de ces heures, dont l'Histoire est faite. Ainsi, en bien des endroits, rien ne nous évoquerait le passé, si nous n'étions prévenus et renseignés.

J'ai jadis aimé les palais vides. La jeunesse crée des fantômes, puis s'en effraie. La maturité demeure plus difficilement sensible à ces évocations qui lui paraissent compter bien davantage par les résultats obtenus que par le décor. Celui-ci a souvent son prix, mais, comme à Strà, il tient rarement à l'action.

*
* *

Nous gagnons Padoue, ses cloîtres, le tombeau du Saint, auquel tant de mains s'appuient pendant la prière, à travers les jours, les mois, les années.

C'est bientôt l'heure de l'adoration du Saint-Sacrement.

Des sacristains, des prêtres reçoivent des brassées de cierges et des brassées de lis; ils placent les bottes de hampes fleuries contre les anges qui supportent les cires, de chaque côté de l'autel. Les uns se consumeront en clarté, les autres s'épanouissent et meurent en exhalant leur parfum.

La nef est remplie. Dans l'ombre des boiseries qui environnent le chœur, une dizaine d'hommes, soulevés par des cordes et qui en tirent même une de chaque main, dans un grand mouvement qui devait, en son temps, ravir *il Tintoretto*, remplissent | du bourdonnement des cloches, le ciel et les coupoles de la basilique. Une senteur chaude, agréable aux abeilles, se dégage de cet autel doré environné de prières, de flammes tremblantes et de lis assoiffés.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Lettres de Grognards, par **Émile Fairon** et **Henri Heuse** *(Bénard et Courville).*

Les soldats de l'armée impériale, dont la correspondance — mille cent quatre-vingt-trois lettres écrites des quatre coins de l'Europe — est reproduite dans ce magnifique volume, ne sont pas des Français de la Vieille-France, celle d'avant 1792, d'après 1814, mais des cousins tout proches, presque des frères, des Wallons, tous conscrits du département de l'Ourthe. M. Louis Madelin souligne dans sa préface le grand intérêt historique de ces textes, qui permettent de suivre le soldat dans tous les épisodes de sa vie militaire : la levée, le rassemblement au dépôt, le séjour en garnison, la guerre, la captivité. Toutefois, si l'historien doit tirer grand profit à étudier, « la plume à la main », comme le demande M. Madelin, ces humbles témoignages, le lecteur devra faire le plus souvent appel à son imagination ou à ses souvenirs littéraires — de Victor Hugo à Paul Adam, — pour apercevoir en ces pages un reflet de l'« Épopée impériale ». Ils semblent bien loin, ces soldats, de se douter qu'ils participent à une épopée et la « Légende napoléonienne » n'est pas encore née de leurs souvenirs. Les uns, impuissants à exprimer leurs pensées et surtout leurs émotions par écrit, soit que ces émotions restent à l'état fruste, soit plutôt que leur instruction soit par trop élémentaire, se bornent à noter des faits ou des constatations physiques : nous avons franchi tel fleuve tel jour, il a plu ou il a neigé, nous sommes au repos pour tant de temps. Les autres, pénétrés de la culture et de la bonne éducation de leur temps, évitent les détails trop precis qui seraient triviaux, et, comme les héros des tragédies classiques, transposent en style noble et en lieux communs les terribles réalités qui ont passé sous leurs yeux.

Le livre est luxueusement édité sur vélin teinté, et quinze planches hors-texte reproduisent en couleurs de bien curieuses lettres illustrées.

Le troisième Centenaire du **Discours de la Méthode.**

Numéro spécial de la **Revue de Métaphysique et de Morale** consacré à **Descartes** *(Alcan)*.

Il y a quarante ans déjà, la *Revue de Métaphysique*, sous la direction de Xavier Léon, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Descartes, avait consacré au grand philosophe un numéro spécial, « très largement international », et dont les études permettaient d'embrasser d'un seul regard son œuvre entière dans un ordre méthodique.

Depuis 1896, nous avons assisté à une magnifique floraison d'études cartésiennes. Il y a eu d'abord la nouvelle édition de Descartes, que menèrent à bien MM. Charles Adam et Paul Tannery. Cette publication a fourni « une base plus aisée et plus sûre à l'effort pour serrer de près la pensée de Descartes et en préciser la place dans l'histoire ». Les résultats qu'elle a atteints, M. Léon Brunschvicg, dans l'étude magistrale qui ouvre le numéro spécial de 1937, les a mis en valeur, en précisant les rapports existant entre la doctrine de Descartes et les systèmes qui en relèvent immédiatement : Malebranchisme et Spinozisme.

D'autre part, des chercheurs, Brochard et Hamelin, MM. Gilson, Blanchet, Koyré, avaient souligné tout ce que Descartes, dont on faisait antérieurement un créateur, un contempteur de la tradition, devait à l'antiquité, à la scolastique : la recherche des sources, les travaux de pure érudition risquaient, en reliant trop intimement Descartes à un passé auquel il s'est si fortement opposé, d'en faire un continuateur de la philosophie de l'École. C'est contre ces tendances que réagissent les auteurs de quelques-unes des études les plus marquantes de ce recueil : celles de M. Rivaud, *Réflexions sur la méthode cartésienne* ; de H. Gouhier, *Descartes et la vie morale.*

Cet approfondissement de la doctrine cartésienne, on le retrouve dans le remarquable examen fait par M. S. V. Kellnig, de l'Université de Londres, sur le *Réalisme de Descartes*, — et surtout dans la longue analyse de *La Liberté selon Descartes*, due à M. Jean Laporte. Réfutant la thèse de M. Gilson, celle du Père Laberthonnière (dans ses belles *Études sur Descartes*, Vrin, 1935), selon laquelle notre philosophe ne se serait pas appliqué à élaborer une théorie propre de la liberté, M. Laporte cherche à établir que, malgré la rareté des textes où il s'est exprimé, Descartes place au centre de son système sa doctrine de la Liberté, et que, s'il fait ici certains emprunts à saint Thomas, il les a repensés et transformés.

MM. von Brockdorff, de l'Université de Kiel, et Beaulavon ont déterminé l'influence de Descartes au XVIIIe siècle, l'un sur le mouvement de l'*Aufklärung*, l'autre sur la philosophie de Rousseau.

Enfin les conceptions propres de Descartes en géométrie, en astronomie, en philosophie et en médecine ont été exposées de façon précise par MM. Loria, Enriques — de l'Université de Rome — et Dreyfus-Le Foyer.

Un Bourgeois français au XIXe siècle : Baroche, par Jean Maurain *(Alcan)*.

Baroche? qui était-ce donc? Secourable, l'auteur a cru devoir ajouter ce sous-titre : « Ministre de Napoléon ». Quel autre souvenir ce nom peut-il évoquer, sinon ces vers des *Châtiments :*

« ...Étant des cœurs de boue, ils sont des cœurs de roche.
Ma strophe alors se dresse, et pour cingler Baroche
Se taille un fouet sanglant dans Rouher écorché. »

Encore Baroche n'est-il là de toute évidence que pour la rime et ces vers pourraient aussi bien s'adresser à tout autre de ses collègues. Qu'a donc fait ce personnage considérable en son temps, mais assez médiocre, pour mériter d'un de nos meilleurs historiens une biographie in-octavo de cinq cent vingt-sept pages? M. Jean Maurain n'aurait-il pas voulu réussir pour son compte l'entreprise où échouèrent Bouvard et Pécuchet? On se rappelle le dialogue :

« — Si nous écrivions la vie du duc d'Angoulême?

— Mais c'était un imbécile! — répliqua Bouvard.

— Qu'importe! Les personnages du second plan ont parfois une importance énorme, et celui-là tenait peut-être le rouage des affaires. »

Baroche n'a pas tenu le rouage des affaires, mais il a certainement su l'essentiel de la politique de son temps, ayant été successivement ministre de l'Intérieur du prince-président, vice-président, puis président du Conseil d'État de 1852 à 1860, puis ministre sans portefeuille, enfin garde des Sceaux de 1863 à 1869 et sénateur, membre du Conseil privé. Et tandis que les biographes du duc d'Angoulême en étaient réduits aux souvenirs de M. de Faverges ou des « vieux gentilshommes de ses amis », aux brochures et à la lithographie de la bibliothèque municipale de Caen, M. Maurain s'est trouvé en présence d'une masse de documents originaux de valeur exceptionnelle : Baroche, à plusieurs reprises, avait rédigé des notes sur sa vie, des commentaires sur ses discours, fait sur-le-champ le récit des événements importants auxquels il avait été mêlé; il avait

conservé toutes les lettres qu'il avait reçues, lettres de Fould, de Rouher et de l'Empereur notamment, et les minutes des lettres les plus importantes qu'il avait écrites. Quant aux lettres nombreuses et intimes que, mari parfait et père excellent, il avait envoyées à sa femme et à son fils cadet, elles aussi subsistent, formant deux séries de trois volumes chacune, et elles furent mises à la disposition de l'auteur par les héritiers du ministre avec une intelligence et une largeur de vue qu'il convient de signaler.

Or personne n'était mieux préparé à mettre en œuvre ces matériaux, à mesurer ce qu'ils apportaient de nouveau à l'histoire politique et sociale du règne de Napoléon III que M. Jean Maurain : l'élaboration de son gros ouvrage sur la *Politique ecclésiastique du Second Empire* venait de le familiariser avec cette période et allait lui permettre de manier avec aisance une si ample matière et d'en ordonner tous les détails en un ensemble vigoureux.

Baroche, précisément par son absence d'originalité, semble ne garder en lui que les traits généraux et typiques de la grande bourgeoisie française de son temps. Son bisaïeul, pauvre vigneron de Bourgogne, était devenu marchand de vins. Ses grands-parents étaient commerçants, son père mercier, mais son oncle notaire avait l'une des études les plus considérables de Paris. A son entrée dans la vie politique, à quarante-cinq ans, M. Maurain nous le dépeint : avocat de belle prestance et de léger embonpoint, de manières courtoises et quelque peu compassées, content de lui et ambitieux, travailleur acharné, économe et de goûts simples malgré une grande aisance rapidement survenue. Bourgeois par sa nature et ses goûts, il l'était également par conviction. « L'attachement à l'ordre social bourgeois fut, à n'en pas douter, le sentiment qui domina toute sa vie publique. Il croyait, en défendant la prépondérance de la bourgeoisie, « défendre la société tout entière... » Il ne croyait pas le peuple capable de se gouverner ». Il restait conservateur très attaché à la propriété privée et au libéralisme économique, gallican et laïque, antidémocrate, et, malgré un libéralisme d'apparence et de langage, prêt à user de tous les moyens pour garder à l'édifice social sa stabilité : la destruction du régime parlementaire, la répression sanglante, la dictature.

C'est ainsi que sa vie politique — vingt ans presque exactement — fut consacrée au service d'un seul régime, le régime impérial, d'un seul homme, Napoléon III. Et c'est parce qu'il ne cessa de voir en Napoléon le sauveur de l'ordre bourgeois, qu'il put servir un maître si totalement différent de lui : autant il était prudent et d'une sagesse quelque peu bornée, autant Napoléon était idéaliste,

généreux et novateur, cosmopolite et curieux de toutes choses. Aussi voit-on souvent en conflit le souverain et ses ministres : Baroche, Rouher, Walewski, Magne. Les ministres freinent souvent la politique personnelle de l'Empereur, et maintiennent ainsi le contact entre le régime impérial et les classes dirigeantes. Mais leur prudence, leur pacifisme, n'arrivent pas à empêcher la guerre de Crimée ni celle d'Italie. Finalement, comme ses collègues, Baroche s'inclinait toujours, mais ces conflits, ignorés des contemporains et qui, le plus souvent, restent inconnus des historiens, permettent de dessiner avec bien plus d'exactitude les aspects de la politique personnelle de l'Empereur. Et ce n'est pas l'un des moindres mérites de ce volume.

Le livre nous fait donc assister, des coulisses, au déroulement de la pompe impériale, depuis l'allégresse du début jusqu'à l'écroulement. Mais par un étrange et saisissant parallélisme, nous voyons se dérouler sur le même plan, dans le même cadre et les mêmes limites chronologiques, le drame de l'existence de Baroche : « Il vivait pour sa femme et plus encore pour ses enfants. C'était d'eux que dépendaient pour lui le bonheur et le malheur... » Bon père de famille, il les avait soutenus de son crédit avec une vigueur que l'on croirait de notre époque. Le cadet, Alphonse, surnuméraire des finances en 1852, devenait à vingt-trois ans, en 1856, receveur particulier à Nantes, en 1859 receveur général de l'Aube. L'aîné, Ernest, très doué, mais de caractère impulsif et instable, aimant la vie large et facile, avait été nommé, en 1852, chef du cabinet de son père, puis maître des requêtes au Conseil d'État, en 1853 ; chevalier de la Légion d'honneur à vingt-cinq ans, en 1854 ; en 1860, à trente et un ans, directeur du Commerce extérieur. Or en cette même année 1860 éclate la première catastrophe : Ernest est compromis dans le scandale de l'affaire Mirès ; dans quelle mesure exacte, on l'ignorera sans doute toujours, les dossiers de l'affaire ayant été expurgés. Le cas devait être grave car, si le scandale pour lui fut étouffé, l'Empereur exigea qu'il se démît aussitôt de toute fonction publique.

D'un caractère tout différent, aussi sérieux et pondéré qu'Ernest était aventureux, Alphonse ressemblait à son aîné par un goût immodéré de l'argent, par ce matérialisme cossu et cynique des héros de Rougon-Macquart dans la grande fête de l'Empire finissant. Pas plus que son frère il n'eut besoin, pour réussir, de génie ou de travail : l'appui de son père lui suffit ; il en usa sans scrupule. Baroche harcela Fould pour obtenir que la réforme qui créait les trésoriers-payeurs-généraux consolidât les intérêts de son fils, fort menacés par un premier projet ; il intervint longuement auprès de l'Empereur, à l'issue du Conseil, pour lui arracher la promesse

de la recette de Lyon ; et comme l'avancement promis tardait, il trouva aussitôt une compensation : il agit et fit agir Fould auprès du marquis d'Audiffret, son collègue du Sénat, président de la *Société Générale de Crédit Industriel et Commercial*, pour faire réserver à Alphonse un siège rémunérateur au Conseil d'administration de la Société. Un an après, il le fit entrer au *Crédit agricole*, filiale du *Crédit Foncier*, puis au *Crédit Foncier* lui-même. Alphonse n'en conservait pas moins ses fonctions de trésorier-payeur-général.

Or, en 1869, le *Crédit Foncier* escomptant, contrairement à ses statuts, les bons de délégation destinés à financer les travaux d'Haussmann, fut convaincu d'avoir perçu pour ces opérations illicites des commissions exagérées. Son Conseil d'administration fut mis ainsi en fâcheuse posture, ses statuts durent être réformés ; mais grâce à Baroche, grâce à Magne qui, lui aussi, avait un fils au Conseil, Alphonse évita tout ennui personnel et garda son siège. Il avait été plus heureux que son frère.

L'établissement de ses enfants ne causait pas moins de soucis que les péripéties de leur carrière à ce père bon et sensible pour qui la vie de famille restait l'essentiel. Et là encore se manifesta chez lui ce mélange de tendresse paternelle, d'esprit bourgeois et de prudence avisée d'homme d'affaires. Lorsqu'en août 1860, Alphonse se fiança à la fille d'industriels ardennais, il écrit à sa femme : « Enfin, et il en est temps, voilà donc une famille qui, bien que beaucoup plus riche que la nôtre, paraît comprendre qu'on peut s'allier avec nous et que ce n'est pas un si grand malheur que de porter notre nom. » Et il ajoute : « Aujourd'hui, on nous a communiqué le contrat. Malheureusement il est dur et rigoureux : régime dotal absolu. M. Schneider (le grand industriel) veut bien nous aider à obtenir quelques modifications. »

En 1864, avec le même soin, il prépare le mariage de sa fille Alice, qui, conformément aux mœurs de l'époque, est tenue à l'écart des négociations : « Cette chère Alice ne se doute pas de tout le tracas qu'elle nous donne. Je t'écris en l'entendant chanter avec sa voix légère et toujours joyeuse », écrit-il à Alphonse. Et il ajoute au sujet du prétendant : « Pour la fortune, l'avenir est convenable ; mais le présent, invariablement fixé à 8 ou 9 (mille francs par an), l'est peu ». Et il se préoccupe, dans sa toute-puissance ministérielle, de ce qu'il fera de son futur gendre : « Je le ferai venir et tâcherai de savoir d'abord ce qu'il désire, ensuite ce à quoi il serait bon. Ta mère tient toujours pour la perception, que j'accepterais, moi, à peine comme une transition... Tu devines que j'ai un faible pour le Conseil d'État et l'avenir administratif et, s'il se peut, politique. »

Comme il avait fait pour Ernest, il commença par prendre son gendre comme chef de son cabinet.

Mais sa fille mourut en couches, en 1866, et ce malheur l'atteignit au plus profond de sa vitalité, déjà ébranlée par les malheurs d'Ernest. Ernest avait vainement tenté d'entrer dans la vie politique ; candidat à Nantes, il avait pris position contre le candidat officiel, avait été publiquement désavoué et, bien qu'il se fût finalement retiré, avait définitivement aggravé les rapports de son père et du ministre de l'Intérieur Persigny. Dès lors, il s'était consacré aux affaires, non sans succès.

Baroche, le vieux ministre autoritaire, l'ancien président du Conseil d'État, voyait avec découragement l'Empire renier ses principes, le Corps législatif se substituer au Conseil d'État. Bientôt ce fut 1869, puis 1870. Et le volume se termine tragiquement dans l'atmosphère de désastre qui accompagna la chute de l'Empire. « Les destins sont accomplis, écrit-il après le 4 septembre, songeant aux malheurs publics et à ses propres malheurs... Que me reste-t-il à faire en ce monde ? N'ai-je pas mesuré assez de deuils ? N'ai-je pas assisté à assez de ruines ?... Il fallait sans doute que, par un ordinaire retour des choses d'ici-bas, j'expiasse à la fin de ma vie les joies du commencement... ». Sa santé était définitivement compromise et, le 29 octobre 1870, il mourait. Le lendemain, son fils, le commandant Ernest Baroche, était tué d'une balle au cœur devant Le Bourget.

Il eût été aisé à un historien moins scrupuleux de tirer des effets littéraires émouvants de cette étrange destinée, tout entière consacrée au Second Empire et finissant avec lui, avec un luxe de coïncidences digne de la biographie la plus artificiellement romancée. Mais, fidèle à l'austère discipline de ses maîtres de Sorbonne, M. Maurain a rejeté les tentations dont son sujet était riche ; il a laissé le lecteur à son imagination : il l'a laissé se demandant s'il n'y avait d'autre technique devant un tel sujet que le commentaire impassible à la Seignobos ou la manière trop sensible de Michelet et des Goncourt. Il a, quant à lui, écarté tout ce qui était anecdotique, simplement amusant ou de caractère purement privé ; il n'a puisé dans les papiers intimes que les faits d'un intérêt général et il s'est efforcé uniquement à les grouper de telle sorte qu'ils parlent d'eux-mêmes, et que, par cette reconstruction, un des chapitres les plus importants de notre histoire moderne se trouve renouvelé.

JEAN POIRIER

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. Lucien Dintzer la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Votre collaborateur, M. Thiébaut, me met en cause dans des articles de votre *Revue*, parus le 15 mai et le 1er juin, sous le titre *En lisant M. Léon Blum.*

M. Thiébaut, faisant servir la littérature à des démonstrations politiques, veut bien faire allusion à ma misérable brochure de propagande, donc de parti pris, sur *l'Œuvre littéraire de Léon Blum.* Je conçois qu'un tel opuscule mérite le mépris. Sur le ton rogue d'un examinateur, on me jette à la face : « M. Dintzer a-t-il lu Proust ? ».

C'est sans doute sans en avoir lu une ligne que je prends comme terme de comparaison l'auteur de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs.* Il ne peut en être autrement. Comment voulez-vous qu'un militant socialiste, même vice-président de la section lyonnaise du C.Y.I.A., même s'il a pris tous ses grades soit autre chose qu'un Béotien et connaisse Proust ? Ce serait une anomalie. Proust ? Chasse réservée aux habitués des salons du boulevard Saint-Germain ou aux rédacteurs à la *Revue de Paris.*

J'avais dans ma « brochure de propagande » (p. 20) écrit, à propos du *Mariage*, de Léon Blum : « Il me serait loisible de citer des exemples, tel passage sur la cohabitation des époux ou tel autre à la manière de Watteau ou de Proust. »

Or M. Thiébaut m'accuse d'avoir affirmé que l'ouvrage était dans la manière de Marcel Proust (p. 654). Il paraît que pour prouver une connaissance profonde de Proust, on doit tenir compte de sa conception du refoulement. Ce sont là les subtiles interprétations d'un éminent critique.

Mais un éminent critique devrait savoir faire une citation. Jusqu'à démonstration du contraire, il a toujours été admis que les guillemets indiquaient la transcription fidèle du texte ou des paroles de quelqu'un. Je ne reconnais donc pas le droit, même à M. Thiébaut, de me faire écrire (p. 311) :

« *Le futur leader socialiste ne refusait jamais un prospectus à ces malheureux clochards qui, pour gagner vingt sous, distribuent aux passants des prospectus. Gide s'étonnait, mais il était habitué aux fantaisies de son condisciple.* » *(?).*

M. Thiébaut, par son perfide point d'interrogation, m'accuse d'obscurité ; or j'expliquais clairement les fantaisies de l'élève Blum.

Mon texte, dans tous mes exemplaires, était le suivant (p. 7) :

« Le futur leader socialiste ne refusait jamais un prospectus à ces malheureux clochards qui, pour gagner vingt sous, distribuent aux passants des papiers multicolores où sont vantés quelque dentifrice, quelque gargotte ou quelque remède efficace contre le mal françois. Gide s'étonnait, mais il était habitué aux fantaisies de son condisciple qui se permettait (le croira-t-on ?) de préférer Marivaux à Molière. »

Il était urgent de me faire répéter le même mot à deux lignes d'intervalle. En transformant (j'use d'euphémismes) ainsi la prose d'autrui, on peut obtenir les plus heureux effets. La méthode est connue ; elle manque d'originalité.

Je ne reviendrai pas sur les raisons qui ont pu amener Blum à quitter Normale, mais, je vous le demande, le fait de ne pas vouloir être professeur en province est-il vraiment un indice de goûts « grand bourgeois » ?

Je ne commenterai pas la périphrase dont M. Thiébaut voudrait accabler *l'Hagiographe de Blum*. Qu'il sache seulement que les journaux auxquels je collabore ne payent pas leurs rédacteurs. Puisse cette confidence accroître la pitié qu'il peut éprouver pour mon ingénuité.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* apprécieront.

Je m'excuse, monsieur le Directeur, d'avoir souligné ce menu incident, qui n'est autre qu'une manifestation anodine de la lutte des classes. Plus indulgent que Flaubert, Jaurès a loué en quelque endroit le libéralisme de votre périodique, c'est pourquoi il me sera inutile d'invoquer la protection de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 pour obtenir la publication de cette réponse.

Veuillez croire, monsieur le Directeur, à mes meilleurs sentiments.

LUCIEN DINTZER,

Docteur de l'Université de Lyon.

Nous sommes heureux d'apprendre que M. Dintzer a lu Proust. Dans quelle mesure cet exercice lui a-t-il été profitable, c'est une question qu'on ne jugera peut-être pas encore tranchée.

MARCEL THIÉBAUT

D'autre part, M. Fernand Gregh nous écrit :

Mon cher Confrère,

N'étant pas antisémite et l'ayant prouvé, il m'est indifférent que vous me disiez israélite, dans un de vos articles sur M. Léon Blum, alors que je ne le suis pas. Mais étant poète et ayant vécu pour la poésie, je tiens beaucoup à ce que le peu d'éloges que mes vers m'attirent soient mérités. Or, les éloges que m'a décernés M. Léon Blum, quand il était l'éminent critique des *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann* et de *En lisant*, seraient dûs, selon vous, à je ne sais quelle affinité confessionnelle ou, comme on dit aujourd'hui, raciale. Je viens donc vous prier de réparer votre erreur en insérant cette lettre où je déclare que je suis né catholique, de père et mère catholiques, eux-mêmes issus de père et mère catholiques, et ainsi de suite jusqu'à la plus lointaine génération. Les poètes ne sont pas tellement favorisés de nos jours que vous leur gâtiez les quelques louanges que leurs œuvres peuvent leur valoir.

Croyez, mon cher Confrère, à l'expression de mes sentiments distingués.

FERNAND GREGH

L'erreur de fait que nous avons commise en ce qui concerne le courtois M. Gregh nous inspire un vif regret, surtout si elle a pu lui causer la moindre contrariété. Dans le passage auquel M. Gregh fait allusion, nous indiquions que M. Blum était — comme le dit André Gide — « particulièrement sensible aux qualités juives » et que cette disposition d'esprit l'incitait à surestimer le talent de tels ou tels écrivains d'origine israélite que nous citions. L'exemple de M. Gregh ne vaut donc pas et en l'espèce l'erreur d'appréciation de M. Blum était « pure ». Mais, après avoir supprimé le nom de M. Gregh, ceux qui restent sont assez nombreux pour que nous puissions, en ce qui concerne M. Blum, maintenir la remarque que nous avions faite.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

LE MARCHÉ FINANCIER

L'attitude extrêmement réservée de la Bourse dès la fin du mois dernier, et surtout depuis le début de juin, traduisait l'appréhension des événements qui viennent de s'écouler — et qui ne sont pas encore complètement révolus à l'heure où je dois écrire cette chronique financière.

Pour l'instant, à la suite du conflit entre le Sénat et le Gouvernement, on doit attendre la nouvelle formation ministérielle qui conditionnera la situation quand ces commentaires parviendront à nos lecteurs. Je dois donc me borner à noter le trouble présent du marché financier sans me risquer à préjuger d'un avenir, même tout proche.

Depuis longtemps la Bourse était alertée ; en fait, depuis l'émission, au début de mars, de l'Emprunt à garantie de change. Les improvisations qui, dans une confusion visible, avaient présidé à cette importante opération dénotaient clairement les embarras de la Trésorerie. Cependant, le succès avait été instantané, tant il est vrai que l'on ne fait jamais en vain appel à l'épargne nationale quand on sait trouver le moyen de restaurer la confiance. Malheureusement, des fautes de tactique devaient, dans la suite, contrebalancer et même ruiner ce succès. Il ne semble pas que les responsables l'aient compris.

En tout cas, la Bourse qui demeurait assez indifférente à la prolongation des troubles sociaux s'est émue, par contre, de la persistance du déficit considérable de notre balance commerciale exigeant pour son règlement d'inéluctables et importantes sorties d'or et déterminant, en dépit des efforts du Fonds de stabilisation, une tension anormale des devises étrangères. Il est facile d'incriminer la spéculation ; il est malheureusement beaucoup moins aisé d'effacer, d'un mot qui condamne, un fait matériel qui est la conséquence d'une longue suite de perturbations imprudentes.

La hausse du taux de l'escompte de la Banque de France, de 4 p. cent à 6 p. cent, le 15 juin, accompagné des démissions simultanées de deux des experts chargés de la gestion du Fonds de stabilisation ont démontré que les appréhensions, demeurées

intuitives jusqu'alors, du marché financier n'étaient point vaines.

Cette crise a aussitôt débordé, c'était inévitable, sur le plan politique.

La Bourse, depuis huit jours, a donc été extrêmement agitée. On ne saurait tirer aucun argument sérieux, pour l'avenir, des mouvements, en larges vagues et parfois contradictoires, qu'elle a subis. Quels événements nouveaux vont se produire d'ici la fin du mois? Ce n'est qu'après cette échéance que, sans doute, l'on pourra risquer des déductions et, peut-être, commencer à pouvoir prendre des déterminations en vue de la gestion, disons même de la sauvegarde des capitaux disponibles.

Il ne s'agit point, suivant un mot qui a été dit, de « la grève des capitaux ». Le capital est le collaborateur indispensable du travail. Il n'ignore point qu'il court des risques et, sauf la poussière d'épargne, il n'hésite point, généralement à les courir. Mais il doit lui rester loisible de s'y engager à sa guise et de prendre, en conséquence, les précautions qu'il juge utiles. Il se peut que, tout prochainement, de nouvelles législations bouleversent des dispositions précédemment acquises. Les capitaux devront s'y conformer. Il sera légitime qu'ils s'efforcent de sauvegarder les patrimoines constitués. La Bourse le permet, précisément, à ceux qui sont assez diligents pour s'adapter aux circonstances.

C'est pourquoi, dans les périodes graves comme celle que nous traversons, les évolutions du marché financier doivent être suivies avec une particulière vigilance. C'est encore là que l'on peut sentir, mieux qu'en aucun autre domaine, le pouls de l'opinion et faire les plus utiles suggestions.

ANDRÉ PLY,

N. B. — Ceux de mes lecteurs qui ont acheté des actions nouvelles « SANGHA OUBANGUI » lors de leur récente introduction au Parquet, sont invités à m'en aviser. Je désire leur communiquer des informations que je viens de recueillir à leur intention.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).